

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE ET DE SCIENCES POLITIQUES  
Faculté des lettres et sciences humaines  
Université de Sherbrooke

*L'impossible réciprocité des rapports politiques et idéologiques entre le nationalisme  
radical et le féminisme radical au Québec 1961-1972*

par  
Stéphanie Lanthier  
Bachelière ès art (Histoire)  
de l'Université de Sherbrooke

1998

MÉMOIRE PRÉSENTÉ  
pour obtenir  
LA MAÎTRISE ÈS ARTS (HISTOIRE)

Sherbrooke  
JANVIER 1998



**National Library  
of Canada**

**Acquisitions and  
Bibliographic Services**

**395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada**

**Bibliothèque nationale  
du Canada**

**Acquisitions et  
services bibliographiques**

**395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada**

*Your file Votre référence*

*Our file Notre référence*

**The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.**

**The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.**

**L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.**

**L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.**

**0-612-35692-2**

## Résumé

Dans un article paru récemment dans le journal *Voir*, Richard Martineau écrivait un éditorial sur l'histoire du Québec<sup>1</sup>. Dans cet article parodique, l'auteur décrit différents événements historiques qui ont marqué la société québécoise dont la Conquête. S'incarnant en Pierre Falardeau, militant nationaliste, Martineau présente la Conquête comme un viol où le Canada incarne un homme et le Québec, une femme :

Monsieur Canada arrive devant mademoiselle Québec. «Come on, baby, viens-t'en avec moi, ton père t'a perdue aux cartes !»  
 Mademoiselle Québec : «Non ! Non ! No way ! Va-t'en, vieux criss!»  
 Monsieur Canada, déboutonnant sa salopette, baissant sa combinaison, et se jetant sur mademoiselle Québec : «Allez, ma belle ! You are mine !»  
 Mademoiselle Québec : «Non, non ! Au secours ! Au secours !»

Comment une telle analogie politique est-elle possible, si ce n'est qu'en concluant à un archétype qui s'est perpétué à travers le temps ? Vraisemblablement, Richard Martineau ne croyait sûrement pas reprendre l'essence même du discours sur les femmes du nationalisme radical québécois des années 1960-1970. En effet, dans l'imaginaire des tenants de la libération nationale, toute une symbolique sexuelle et violente s'est créée afin de poser les termes de la libération du Québec. Lorsque les femmes ne sont pas symbolisées par le pays ou par la culture anglo-saxonne, elle sont absentes de toute analyse historique. Comment expliquer une telle symbolique et une telle absence, alors que le mouvement de libération des femmes prend ses racines au Québec dans ces mêmes années ? Et comment expliquer une telle situation, alors que la grande majorité des premières féministes radicales militent déjà dans le mouvement de libération nationale ?

C'est ce que nous tenterons d'éclaircir dans le présent mémoire : les rapports politiques entre le nationalisme radical et le féminisme radical au Québec durant la période des années 1960-1970. Force sera de constater, et ce à travers les différentes publications des deux mouvements, qu'il ne peut se créer de rapports réciproques, puisque le nationalisme radical construit son modèle de libération sur l'assujettissement et l'exclusion des femmes, impliquant ainsi, une impossible rencontre entre les deux mouvements.

---

<sup>1</sup>R. MARTINEAU, «Un gars, une fille», *Voir*, du 18 au 24 septembre 1997, p.7.

## **Remerciements**

**Merci à ma directrice Micheline,  
sans qui ce mémoire serait un capharnaüm d'idées et de théories. Sa passion fébrile et sa  
disponibilité incalculable ont été tout au long de ces deux années, intenses il faut le dire,  
les lieux d'une complicité. Je l'en remercie.**

**Je remercie également Peter Gossage de ses nombreux conseils et suggestions...  
Ainsi que Christine Hudon pour ses commentaires et critiques...**

**Un merci spécial  
à Annick, Michel, Dan, Fred et Pascale,  
pour leur soutien précieux et surtout constant et leurs nombreux conseils...  
Merci à ma famille  
qui, malgré la distance, m'a donné la force de poursuivre...**

**Merci à Madeleine Murdock pour les corrections finales.**

## TABLE DES MATIÈRES

### Introduction

Problématique .....	1
Cadre théorique .....	2
Définitions .....	3
Historiographie .....	4
Féminisme/nationalisme .....	4
Symbolisme/nationalisme-littérature/nationalisme .....	9
<i>Parti Pris</i> .....	10
Nationalisme .....	12
Féminisme .....	16
Pertinence de la recherche .....	17
Sources .....	18
Méthodologie .....	20

### Chapitre I

<b>Prémises à «l'impossible réciprocité».....</b>	<b>23</b>
Prélude à la «libération» .....	23
La révolution tranquille .....	23
Le néo-nationalisme .....	24
Les réformes .....	26
L'essoufflement de la révolution tranquille .....	28
La contestation .....	29
Cité Libre .....	29
Nationalisme radical .....	30
Groupes, partis, revues .....	31
Agitation politique .....	38
Contexte international .....	40
Une littérature de révolte, de contestation .....	42

La libération des femmes .....	44
Féminisme réformiste .....	45
Commission Bird .....	47
Féminisme radical .....	48
<b>Chapitre II</b>	
<b>De libération en libération : le pouvoir de l'exclusion.....</b>	<b>52</b>
Quelques mises au point .....	53
La libération des femmes et la libération globale .....	56
La libération des femmes et la libération nationale .....	59
Le FLFQ comme moteur de la libération des femmes .....	61
L'exclusion des anglophones .....	67
L'exclusion des femmes à l'intérieur des groupes révolutionnaires .....	70
<b>Chapitre III</b>	
<b>De virilité en libération : le révolutionnaire, son pays et l'absente.....</b>	<b>78</b>
<i>Parti Pris</i> .....	82
Femme-Mère-aliénation .....	87
Femme-pays-Québec .....	90
Femme-ennemie-Canada .....	98
Sexualisation de la Confédération .....	109
<b>Conclusion .....</b>	<b>113</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>120</b>

## **ABRÉVIATIONS**

<b>AFÉAS</b>	<b>Association féminine d'éducation et d'action sociale</b>
<b>ALQ</b>	<b>Armée de libération du Québec</b>
<b>ASIQ</b>	<b>Action socialiste pour l'indépendance du Québec</b>
<b>FFQ</b>	<b>Fédération des femmes du Québec</b>
<b>FLFQ</b>	<b>Front de libération des femmes du Québec</b>
<b>FLP</b>	<b>Front de libération populaire</b>
<b>FLQ</b>	<b>Front de libération du Québec</b>
<b>FRI</b>	<b>Front républicain pour l'indépendance</b>
<b>MLCW</b>	<b>Montreal Local Council of Women</b>
<b>MLF</b>	<b>Mouvement de libération des femmes</b>
<b>MLP</b>	<b>Mouvement de libération populaire</b>
<b>MSA</b>	<b>Mouvement souveraineté association</b>
<b>NAC</b>	<b>National Action Committee</b>
<b>PRQ</b>	<b>Parti républicain du Québec</b>
<b>RIN</b>	<b>Rassemblement pour l'indépendance nationale</b>

*À Malvina et Henriette  
qui, de leur cœur et de leur générosité,  
ont façonné ma mémoire.*

*Et à Gisèle et Harmel pour leur  
courage...*

## Introduction

Au Québec, pendant les années 1960 et 1970, deux mouvements<sup>1</sup> de libération naissent et évoluent, dans un même contexte : le nationalisme radical et le féminisme radical. Ces deux mouvements/idéologies ont en commun d'aspirer à la même finalité, se libérer. Pour l'un, c'est de libérer la société québécoise d'une soit-disant oppression coloniale et capitaliste anglo-saxonne; pour l'autre, c'est d'abolir le joug patriarcal et paternaliste qui contraint les femmes et les inégalités socio-économiques auxquelles elles sont confrontées.

Sur le plan international, la décennie 1960-1970 est riche en événements socio-politiques: c'est la période des mouvements de décolonisation africains et sud-américains; des mouvements de contestation étudiante (mai 68, Mexico, McGill français); de mobilisation contre la guerre du Vietnam; de l'affirmation du marxisme-léninisme; du terrorisme noir au États-Unis avec les *Black Panthers*; de la naissance du *women's liberation movement*; et du *peace and love*. De façon radicale, un désir d'indépendance et de liberté naît et s'impose à l'échelle mondiale, et ce, tant chez les hommes que chez les femmes.

## Problématique

Dans ce contexte, comment pouvons-nous expliquer que le nationalisme radical et le féminisme radical, puisant à des sources contestataires communes et partageant un même idéal, celui de se libérer, aient pu évoluer sans s'emprunter mutuellement des références théoriques et idéologiques ? Un constat se dresse : il y a un rapport entre le nationalisme radical et le féminisme radical. Toutefois, ce rapport, que nous qualifions de politique, se

---

<sup>1</sup>Par le terme «mouvement», nous entendons la définition de l'action collective, telle que développée par la sociologue Francine Burnonville dans son livre *Les femmes sont-elles allées trop loin ?*, Montréal, éd. le jour, 1992, qui tend à produire un changement non seulement dans l'ordre social, mais également dans l'idéologie sociale. Par conséquent, nous utiliserons les deux termes *mouvement* et *idéologie* pour désigner le même concept tout au long du mémoire.

produit à sens unique : du féminisme radical vers le nationalisme radical. Devant ce manque de réciprocité théorique et idéologique, nous formulons l'hypothèse : une telle réciprocité est impossible entre les deux mouvements à cause de l'exclusion des femmes du mouvement de libération nationale et de l'image passéiste et sexuellement réductrice que les nationalistes radicaux se sont construite des femmes.

### **Cadre théorique**

Analyser, sous l'angle d'une impossible réciprocité, les rapports entre le nationalisme radical et le féminisme radical au Québec, s'inscrit dans les paramètres d'un nouveau questionnement épistémologique : les rapports sociaux de sexe en tant que catégorie d'analyse historique<sup>2</sup>. En effet, étudier l'expérience révolutionnaire nationaliste masculine québécoise et l'expérience révolutionnaire féministe québécoise amène une analyse des rapports sociaux de sexe basée, d'une part, sur le pouvoir et, d'autre part, sur l'exclusion. En fait, sur le pouvoir *de* l'exclusion. Nous pouvons supposer que le féminisme radical est né de cette exclusion. C'est d'ailleurs ce qui s'est passé aux États-Unis et en France<sup>3</sup>. Développer un tel type d'analyse permet de mener plus loin la compréhension des parallèles que l'on peut établir entre l'oppression nationale et l'oppression des femmes<sup>4</sup>.

Ainsi, à travers l'étendue des rôles sexuels et du symbolisme sexuel trouvés, entre autres, dans la revue *Parti Pris* (1963-1968), nous constaterons ce rapport pouvoir/exclusion. Le fait que nous retrouvons de nombreux symboles sexuels qui modulent les multiples aspects des rôles sociaux de sexes nous amène à croire qu'ils sont de pures constructions sociales:

---

<sup>2</sup>J. SCOTT, «Genre : une catégorie utile d'analyse historique», *Le genre de l'histoire*, Paris, Cahiers du Grif, printemps, 1988, p.125-155.

<sup>3</sup>Pour les États-Unis voir le livre de G. Castro, *Radiscopie du féminisme américain*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1984, 303p. S. EVANS, *Personal politics. The Roots of Women's Liberation in the Civil Rights Movement and the New Left*, New York, Vintage Books ed., 1979, 274p. et A. ECHOLS, *Daring to be Bad. Radical Feminism in America 1967-1975*, Minneapolis, U. of Minnesota Press, 1989, 416p. Pour la France voir le livre de Françoise Picq, *Libération des femmes. Les années-mouvement*, Paris, Seuil, 1993, 380p.

<sup>4</sup>D. LAMOUREUX, «Nationalisme et féminisme : impasse ou coïncidences», *Possibles*, vol.8, #1, 1983, p.43.

la femme est sexuellement soumise, passive et inférieure tandis que l'homme est viril, actif et supérieur. Le constat de ce rapport de pouvoir est simple : subordination symbolique et politique de «la» femme à «l'»homme.

### Définitions

Avant de poursuivre, il nous semble opportun de préciser la terminologie utilisée. Par *nationalisme radical*, nous entendons un nationalisme révolutionnaire qui fait référence aux nationalistes radicaux qui ont porté le mouvement de libération nationale à bout de bras. En fait, c'est le nationalisme qui désigne l'idéologie de libération nationale. Afin de bien illustrer cette affirmation, voici un extrait de la revue *Parti Pris*, qui montre clairement le ton radical et révolutionnaire auquel les nationalistes radicaux font appel :

L'aliénation dont nous souffrons, et qui existe à tous les niveaux, vient de ce que nous sommes colonisés et exploités [...]. Au niveau culturel, la dégénérescence de notre langue et l'abâtardissement de notre peuple témoignent de notre aliénation ; "l'élite" intellectuelle clérico-bourgeoise soutient de l'intérieur le pouvoir de ceux qui nous colonisent et nous exploitent en entretenant les mythes humanisent [sic] ou religieux qui perpétuent et justifient notre soumission. Nous nous libérerons bientôt de cette aliénation parce que la société québécoise est entrée dans une période révolutionnaire[...]. À la lumière de ces données notre position est claire. Nous luttons pour l'indépendance politique du Québec parce qu'elle est une condition indispensable de notre libération [...]. L'indépendance n'est que l'un des aspects de la libération des Québécois par la révolution. Nous luttons pour un État libre, laïque et socialiste<sup>5</sup>.

Quant au terme *féminisme radical*, il désigne le second souffle du mouvement des femmes, un authentique mouvement de libération dans la même veine que le *women's liberation movement* aux USA et le *Mouvement de Libération des Femmes* en France. Ce mouvement engage une lutte de libération, un bouleversement global des structures de la société et une remise en question fondamentale des rapports entre les hommes et les femmes, considérés

---

<sup>5</sup> *Parti-Pris*, 1963, vol.1, #5, p.44-45.

comme des rapports de domination ou d'oppression<sup>6</sup>. Notre attention se concentre sur la première phase du féminisme radical (1969-1971), celle qui se développe au sein et autour de la gauche nationaliste et socialiste, soit le féminisme radical du *Front de libération des femmes du Québec* et celui du *Manifeste des femmes québécoises* :

[...]Pour les femmes, ce qui importe d'abord c'est la libération des femmes. Notre oppression dure depuis des millénaires et maintenant nous en avons assez. Mais nous sommes très conscientes que notre libération est liée à la libération nationale et c'est pourquoi nous joindrons le mouvement [...]<sup>7</sup>.

Il devient clair pour nous les femmes qu'il nous faut faire la révolution si nous voulons que ça change. Ce qui est en jeu ce n'est pas seulement notre libération mais aussi la libération de tout notre peuple et de tous les peuples de la terre<sup>8</sup>.

## Historiographie

### *Féminisme/nationalisme*

Dans l'ensemble, il y a peu d'ouvrages qui traitent de la question des rapports féminisme/nationalisme. Jusqu'ici, les travaux exécutés dévoilent un courant, voire une tradition historiographique. De façon générale, les études démontrent que les liens historiques entretenus entre les deux mouvements sont «utilitaristes» et «sécessionnistes»<sup>9</sup>. D'une part, le mouvement nationaliste entretient, par rapport au mouvement des femmes, un rapport de service : les féministes sont subordonnées à l'idéologie nationaliste. D'autre part, les féministes francophones, au nom de la cohésion nationale, souhaitent la sécession

---

<sup>6</sup>P.-A. LINTEAU et al., *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, tome II, Montréal, Boréal, 1989, p.614.

<sup>7</sup>*Manifeste des femmes québécoises*, Montréal, l'étincelle, 1971, p.12.

<sup>8</sup>*Ibid.*, p.51.

<sup>9</sup>Il n'y a pas lieu de toutes les expliquer, par conséquent, nous ne faisons que les nommer. M.-C. BRETON, *Les comités de condition féminine du Parti Québécois*, Thesis (M.A.), UQAM, 1981, 239p., D. COUILLARD, *Féminisme et nationalisme*, Thesis (M.A.), Université de Montréal, août 1987, 119p., A.-M. GINGRAS, *Le mouvement féministe au Québec de 1893 à 1945; ses liens avec le nationalisme canadien-français*, Thesis (M.A.), Université de Montréal, 1981, 141p., S. MANN-TROFIMENKOFF, «Les femmes dans l'oeuvre de Groulx», *RHAF*, vol.32, #3, décembre 1978, p.385-399.

d'avec les féministes anglophones. Afin de bien saisir la nature de ces rapports entre le nationalisme et le féminisme au Québec, rappelons les circonstances dans lesquelles ces rapports dits «utilitaristes» et «sécessionnistes» sont apparus.

Au tournant du siècle, le mouvement des femmes se fonde sur la nécessité de résoudre les maux sociaux engendrés par l'industrialisation et l'urbanisation. Le premier regroupement (*Montreal Local Council of Women* (MLCW), 1893) est constitué majoritairement d'anglophones. Une scission survient en 1902, entre les anglophones et les francophones. Cette séparation est due à une poussée du nationalisme canadien-français qui voit dans ce regroupement laïque un risque pour la nation canadienne-française<sup>10</sup>. Au grand soulagement des autorités ecclésiastiques et surtout devant l'impossibilité pour le clergé d'étouffer un tel mouvement si bien enraciné, les francophones se rassemblent dans une organisation cette fois-ci entièrement francophone et catholique, la section des dames patronnesses de l'Association Saint-Jean-Baptiste. Comme l'expliquent les auteures de l'ouvrage *Travailleuses et féministes. Les femmes dans la société québécoise*, ces féministes sont conscientes du rôle patriotique que les femmes peuvent jouer et espèrent ainsi aviver le nationalisme canadien-français<sup>11</sup>. De plus, les féministes francophones de l'époque du MLCW, comme les féministes radicales du *Front de libération des femmes du Québec* (FLFQ) 1969-1971, ont réagi de la même façon au sein de leur organisation respective : exclure les anglophones de leur groupe au profit de la cohésion nationale. En 1970, les féministes anglophones du FLFQ forment près de la moitié des rangs du groupe initial, ce qui semble démesuré pour les francophones<sup>12</sup>. C'est dans cette perspective que nous parlons de rapports «utilitaristes» et «sécessionnistes».

---

<sup>10</sup>M. LAVIGNE et Y. PINARD, *Travailleuses et féministes. Les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal express, 1983, p.201-202.

<sup>11</sup>*Ibid.*, p.200.

<sup>12</sup>V. O'LEARY et L. TOUPIN, «Un bilan de parcours», septembre 1970, dans *Québécoises deboutte ! Une anthologie de textes du FLFQ (1969-1971) et du Centre des femmes (1972-1975)*, Montréal, remue-ménage, 1982, p.76.

Parmi les ouvrages qui traitent du rapport nationalisme/féminisme, beaucoup visent une description de ces rapports entretenus entre les deux mouvements. Dans cette foulée, nous retrouvons l'article de Diane Lamoureux, *Nationalisme et féminisme : impasse et coïncidences*<sup>13</sup>. Dans cet article, l'auteure pose les prémisses du rapport politique entre le nationalisme et le féminisme, sans toutefois y répondre : «Quels parallèles peut-on établir entre oppression nationale et oppression des femmes ?<sup>14</sup>»

À travers ces paramètres, qui constituent, en fait, l'engagement politique des femmes au Québec, Diane Lamoureux tente d'analyser les rapports entre nationalisme et féminisme dans le Québec contemporain, rapports qu'elle qualifie de «contradictaires». Essentiellement, les contradictions reposent sur le rôle rétrograde et passéiste que les nationalistes traditionnels accordent aux femmes. Encore une fois, l'auteure ne développe pas davantage cette hypothèse. Lamoureux pose ensuite la question la plus ambiguë du rapport nationalisme/féminisme, mais son argumentation nous laisse perplexe : «Comment un mouvement féministe québécois a pu se définir par rapport à la question nationale, surtout en fonction du discours que le nationalisme tenait sur les femmes<sup>15</sup>?» Quant au mouvement des «Yvettes», il retient également son attention puisque le Parti libéral l'exploitera à son seul profit, alors que le Parti Québécois ne sera jamais en mesure de riposter. Cette attitude, selon Lamoureux, montre le vrai visage du Parti Québécois, celui d'un nationalisme traditionnel. Malgré le fait que nous ne partageons pas les conclusions de cette étude, l'article permet de nous amener sur le terrain de «l'impossible réciprocité» entre le féminisme radical et le nationalisme radical au Québec.

---

<sup>13</sup>D. LAMOUREUX, «Nationalisme et féminisme : impasse ou coïncidences», *Possibles*, vol.8, #1, 1983, p.43-62.

<sup>14</sup>*Ibid.*, p.43.

<sup>15</sup>*Ibid.*, p.54.

Dans cette même foulée, apparaît une autre étude de la même auteure, l'essai *Fragments et collages*<sup>16</sup> qui dresse un portrait de la situation activiste et intellectuelle du mouvement féministe. Lamoureux présente ici les principales influences du mouvement féministe, que sont le nationalisme tiers-mondiste, le marxisme-léninisme et le féminisme radical américain (*women's liberation movement*).

Lamoureux explique également que le féminisme des années 1970 s'articule, de façon générale, autour de problèmes liés à la dynamique du corps : dynamique qui se transforme rapidement en une politique du corps d'où émanent les problématiques liées à l'avortement, au viol, au harcèlement sexuel, à la pornographie et à la violence domestique. Le corps est désormais perçu par les féministes comme un «territoire opprimé». L'analogie entre un «territoire québécois opprimé» et un «territoire corporel opprimé» est dès lors facile à constater. C'est d'ailleurs à cette même époque que se crée une similitude entre *québécoisité* et *féminité*<sup>17</sup>. Lamoureux parle même d'un «nationalisme féminin»<sup>18</sup>. C'est dans cette partie de l'essai, qui nous semble être la plus intéressante, qu'elle livre quelques concepts et théories sur l'influence du nationalisme sur le féminisme. Elle explique, dans un premier temps, que le nationalisme a délimité le champ de perception du féminisme et, dans un deuxième temps, lui a fourni des éléments conceptuels utiles au développement de sa problématique de l'oppression<sup>19</sup>.

D'autre part, une étude comparative avec d'autres pays vient enrichir la perspective des rapports nationalisme/féminisme. La recherche «The Politics of Irish Identity and the Interconnections between Feminism, Nationhood and Colonialism», de Breda Gray et Louise Ryan, traite des rapports entre le féminisme, le nationalisme et le colonialisme en

---

<sup>16</sup>D. LAMOUREUX, *Fragments et collages, essai sur le féminisme québécois des années 70*, Montréal, remue-ménage, 1986, 168p.

<sup>17</sup>M. JEAN, «Québécoisité ou féminité», *Les têtes de pioche*, vol.1, #9, février 1977, p.5-7.

<sup>18</sup>D. LAMOUREUX, *Fragments et collages...*, p.97.

<sup>19</sup>*Ibid.*, p.99.

Irlande. Cette étude permet d'examiner la question des rapports entre l'oppression coloniale des Irlandais et l'oppression que les Irlandaises subissent par contrecoup<sup>20</sup>. C'est grâce au lien existant entre le mouvement de libération des femmes irlandaises et la libération du peuple irlandais de l'oppression anglaise qu'elles analysent leur propre oppression. Cette étude apporte des éléments théoriques à la nature des rapports entretenus à l'endroit du nationalisme.

Une récente communication de la politologue Louise Toupin exposée au 49<sup>e</sup> Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, portant sur son expérience de militantisme au sein du FLFQ, fut d'une grande utilité théorique<sup>21</sup>. En extrapolant sur le dilemme «est-on d'abord femmes ou d'abord Québécoises?», Louise Toupin livre sa pensée sur les rapports féminisme/nationalisme. Par conséquent, nous avons pu définir avec plus de précision ce que peut être l'expérience d'une militante féministe-nationaliste et les enjeux que ce dilemme peut créer. L'oppression vécue au sein des organisations mixtes et surtout le manque d'études théoriques, permettant de conceptualiser l'oppression spécifique des femmes, ont été largement développés par l'auteure.

De façon générale, il existe peu de recherches ayant abordé le terrain des rapports nationalisme/féminisme au Québec. Quant à l'impossible réciprocité des rapports entre les mouvements, certaines études effleurent cet aspect théorique. Face à ce vide historiographique et surtout théorique, il faut se pencher sur d'autres questions afin de modeler l'hypothèse de l'impossible réciprocité des deux mouvements. Par conséquent, les ouvrages concernant les questions symbolisme/nationalisme et littérature/nationalisme sont d'une importance capitale à notre analyse. Le terrain demeure peu exploité. L'objet central de ces investigations intellectuelles est souvent la revue *Parti Pris* et quelques romans écrits

---

<sup>20</sup>B. GRAY et L. RYAN, «The Politics of Irish Identity and the Interconnections between Feminism, Nationhood and Colonialism», Montréal, Congrès mondial des sciences historiques, 1995, 23p.

<sup>21</sup>L. TOUPIN, «Est-on d'abord femmes ou d'abord Québécoises ?», communication au 49<sup>e</sup> Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, Orford, octobre 1996, 23p.

par les proches de cette revue tel que : Hubert Aquin, Jacques Godbout, Jacques Renaud. Il ressort de ces ouvrages l'importance littéraire et intellectuelle de la revue autant pour ceux qui l'ont écrite que pour ceux qui l'ont étudiée.

*Symbolisme/nationalisme-littérature/nationalisme*

Deux études récentes semble se démarquer. La première étude est celle de Patricia Smart *Écrire dans la maison du père*<sup>22</sup>. Cette étude analyse l'évolution des rapports entre le symbolisme et le nationalisme dans la littérature québécoise. L'originalité de Patricia Smart est de s'être servie d'une approche féministe afin d'analyser le symbolisme dans la littérature. Comme elle l'explique : «[...] la critique féministe permet de lire autrement, et une telle lecture permet de situer et de comparer la production littéraire des hommes en regard avec celle des femmes»<sup>23</sup>. La violence du symbolisme sexuel retrouvée dans la littérature québécoise masculine est telle, qu'elle semble imputable à la volonté de réduire le statut des femmes à un lieu d'agression sexuelle, voire d'appropriation d'un objet sexuel, ou à un rôle de reproduction «d'hommes de nation». Smart explique que dans la quasi-totalité des romans écrits par les hommes pendant les années 1960, les femmes sont les victimes des passions violentes de ces derniers<sup>24</sup>. Alors comment pouvons-nous parler d'évolution entre le nationalisme traditionnel, le néo-nationalisme et le nationalisme radical si le rôle des femmes ne change pas d'un iota ?

La seconde est celle de Lori Saint-Martin<sup>25</sup>. Dans cet ouvrage, l'auteure analyse entre autres le roman nationaliste des années 1960 et ses liens avec la pornographie et la violence. En fait, Lori Saint-Martin découvre jusqu'à quel point le discours nationaliste des années 1960 construit son modèle de libération nationale sur le corps des femmes. Analyse féministe

---

<sup>22</sup>P. SMART, *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 347p.

<sup>23</sup>*Ibid.*, p.25.

<sup>24</sup>*Ibid.*, p.238.

<sup>25</sup>L. SAINT-MARTIN, *Contre-voix. Essais de critique au féminin*, Québec, éd. Nuit blanche, 1997, 294p.

donc, cette étude se démarque par son nouveau regard posé sur le roman québécois écrit par les tenants de la libération nationale au Québec.

En ce qui concerne la question de la littérature et son rapport avec le nationalisme, l'étude *Le poids de l'histoire. Littérature, idéologies, société du Québec moderne* de Jacques Pelletier, analyse le lien étroit entre la littérature et le nationalisme au Québec<sup>26</sup>. Il explique comment la littérature québécoise s'est articulée de façon radicale et révolutionnaire dans le contexte québécois qui précède la crise d'octobre. De plus, son étude livre un excellent portrait du contexte dans lequel les romans québécois ont été écrits, c'est-à-dire, la Révolution tranquille. L'effervescence littéraire, que le roman québécois a vécue en marge du nationalisme radical, fait naître une panoplie de romans dont les thèmes symboliques et politiques sont construits sur la libération québécoise, de sorte que le nom donné à cette nouvelle littérature devient celui de la «contestation»<sup>27</sup>.

### *Parti Pris*

Comme nous l'avons spécifié, nombreuses sont les études réalisées sur la revue *Parti Pris*. Cependant, aucune n'aborde la perspective du symbolisme sexuel que l'on peut retrouver dans le contenu de la revue. Les études que nous présentons se sont limitées à une analyse politique du langage «partipriste» par rapport au marxisme, à l'idéologie de décolonisation et à l'idéologie de libération nationale. Or, de notre point de vue, la recherche actuelle amène un regard historiographique nouveau, puisque jamais la revue *Parti Pris* n'a été analysée d'un angle symbolique, ni d'un point de vue féministe.

---

<sup>26</sup>J. PELLETIER, *Le poids de l'histoire. Littérature, idéologies, société du Québec moderne*, Québec, éd. Nuit blanche, 1995, 346p.

<sup>27</sup>Dans cette foulée, on retrouve les ouvrages de J. KWATERKO, *Le roman québécois de 1960 à 1975, idéologie et représentation littéraire*, Montréal, éd. du Preambule, 1989, 268p. M. ARGUIN, *Le roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes du colonialisme et signes de libération*, Montréal, l'Hexagone, 1989, 277p.

Le politologue A.-J. Bélanger présente une excellente analyse politique de *Parti Pris*<sup>28</sup>. Il démontre que l'entreprise de *Parti Pris* n'est guère plus différente que celle du nationalisme traditionnel de Groulx. L'étude la plus complète réalisée sur la revue *Parti Pris* demeure celle de Robert Major<sup>29</sup>. Dans cet ouvrage Major dresse le portrait complet de la revue. Toute la question de l'idéologie de décolonisation est posée et mise dans le contexte québécois des années 1960 et 1970. Cependant, l'auteur a déjà un parti pris favorable face à l'entreprise révolutionnaire de la revue. Par conséquent, il y a peu de critique.

L'étude de Pierrette Bouchard St-Amand, «L'idéologie de la revue *Parti Pris* : le nationalisme socialiste» montre comment la revue *Parti Pris* dès sa naissance, en octobre 1963, à la cessation de sa publication, durant l'été 1968, représente la principale voix de la gauche<sup>30</sup>. Elle explique qu'en 1960, la *Revue socialiste* de Raoul Roy avait déjà fourni les premiers éléments d'une opposition radicale au libéralisme de l'époque, mais que *Parti Pris*, inspirée du marxisme-léninisme, concrétise la solution de rechange nationaliste et socialiste: «[...] la revue fut la première à révéler toute l'ampleur du débat sur la possibilité de concilier indépendance et socialisme au Québec»<sup>31</sup>. Enfin, l'analyse de l'auteure renseigne sur le contenu de la revue, qui diffère de celui des autres publications à cause de son radicalisme. Elle est perçue par ses dirigeants comme une arme de combat pour créer un Québec socialiste, laïciste et indépendantiste<sup>32</sup>.

Plus littéraire, l'étude de Lise Gauvin «Littérature et nationalisme : une question piégée, pourtant inévitable» démontre que la littérature de la période de 1960 n'a pas d'autre choix

---

<sup>28</sup>A.-J. BÉLANGER, *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement : La Relève, la JEC, Cité Libre, Parti Pris*, Montréal, Hurtubise, 1977, 219p.

<sup>29</sup>R. MAJOR, *Parti Pris : littéraire : idéologie et littérature*, Montréal, Hurtubise, 1979, 341p.

<sup>30</sup>P. BOUCHARD-ST AMANT, «L'idéologie de la revue Parti-Pris : le nationalisme socialiste», *Les idéologies au Canada français 1940-1976*, tome 1, Québec, PUL, 1981, p.215-355.

<sup>31</sup>*Ibid.*, p.315.

<sup>32</sup>*Ibid.*, p.316.

que de s'exprimer soit en regard du nationalisme soit en s'affirmant comme nationaliste<sup>33</sup>. C'est entre autres le cas des collaborateurs à *Parti Pris* qui analysent, selon Gauvin, la signification et la portée de la pratique littéraire.

Certes, un bilan historiographique des ouvrages réalisés sur la Révolution tranquille ne semble pas opportun, puisque le premier chapitre du présent mémoire s'ouvre sur la Révolution tranquille et son analyse. Par conséquent, nous présentons plutôt les ouvrages concernant le contexte global de la période où émergent le nationalisme radical et le féminisme radical et les études concernant l'évolution des deux mouvements. Deux constats ressortiront de cet exercice : le premier est l'occultation des femmes dans les études sur le contexte global de la période 1960-1970. Le deuxième constat qui s'impose est le vide qui apparaît face à l'histoire récente du féminisme radical au Québec.

### *Nationalisme*

Les études qui abordent l'évolution du nationalisme sont, somme toute, assez nombreuses. L'essai de Marcel Rioux, *La question du Québec*<sup>34</sup>, dont la première version a été publiée en 1969, est un ouvrage où l'auteur livre ses pensées sur l'assujettissement des Québécois face aux anglophones. Indépendantiste reconnu, il dresse le portrait du colonisé depuis la Conquête. D'ailleurs, il est commun, pour certains sociologues, politicologues et historiens d'utiliser, entre les années 1960 et 1970, le concept de classe pour analyser la société québécoise. La qualité de l'étude de Rioux est de présenter ces concepts pour qualifier les étapes socio-économiques que le Québec a vécues au cours de son histoire. La «phase de conservation» sous le gouvernement de Duplessis est caractérisée, selon lui, par un profond conservatisme de la société québécoise et la «phase de rattrapage», qui se développe pendant la Révolution tranquille, se distingue par ses nombreuses réformes qui visent à moderniser l'État québécois.

---

<sup>33</sup>L. GAUVIN, «Littérature et nationalisme : une question piégée, inévitable», *Possibles*, vol.8, #1,1983, p.71- 84.

<sup>34</sup>M. RIOUX, *La question du Québec*, Montréal, Hexagone, 1987, 273p.

L'étude de Léon Dion, *Nationalismes et politiques au Québec*, éclaire les différents visages idéologiques du nationalisme québécois<sup>35</sup>. En fait, l'ouvrage de ce spécialiste de la question nationaliste découpe, de façon éclairante, en quatre grandes orientations socio-économiques le nationalisme québécois : le conservatisme, le libéralisme, la social-démocratie et le socialisme.

L'objectif de Louis Balthazar dans *Bilan du nationalisme au Québec*<sup>36</sup> est sans aucun doute de rédiger l'histoire de l'évolution du nationalisme québécois, plus précisément de dégager les grandes tendances et les grandes orientations du nationalisme au Québec à la lumière de quelques théories sur la question. Cependant, il n'explique aucunement le nationalisme révolutionnaire. Tout comme son article «La dynamique du nationalisme au Québec», Balthazar explique qu'au cours de leur histoire, les francophones du Québec ont témoigné plus d'une fois de leur désir constant de se réserver une identité distincte<sup>37</sup>. Ce processus d'affirmation de l'identité amène, selon l'auteur, une nouvelle conscience collective de la nation. Après avoir explicité la question de l'évolution de ce processus «identitaire», Balthazar présente de façon succincte le nationalisme canadien-français, l'antinationalisme dans sa forme «trudeauiste» de *Cité libre* et la création de la notion d'État québécois, inspirateur du nationalisme moderne.

Quant au contexte révolutionnaire proprement dit, les études semblent se concentrer sur la dynamique qui mène à la crise d'octobre. On dénote un dénominateur commun, celui d'occulter la naissance du mouvement féministe radical québécois qui prend racine dans cette même période.

---

<sup>35</sup>L. DION, *Nationalismes et politiques au Québec*, Montréal, Hurtubise, 1975, 110p.

<sup>36</sup>L. BALTHAZAR, *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, Hexagone, 1986, 212p.

<sup>37</sup>L. BALTHAZAR, «Le dynamisme du nationalisme au Québec», *Stanford French review*, #4, 1-2, printemps, 1980, p.4-18.

Le livre de Louis Fournier, *FLQ. Histoire d'un mouvement clandestin*<sup>38</sup>, est l'étude la plus complète sur la question des actes du FLQ dans les années 1960. Son étude démontre que le FLQ a toujours constitué une prolongation radicale et clandestine de la gauche nationaliste légale dont la réflexion a constamment alimenté les felquistes québécois. La gauche légale est représentée, entre autres, par les membres de l'équipe de *Parti Pris* qui se considèrent comme les «pères spirituels» du FLQ<sup>39</sup>. De plus, l'ouvrage de Fournier est un excellent compte rendu des événements marquants de la décennie 1960-1970 (bombes, manifestations, grèves, etc.). Toutefois, il oublie les événements qui ont créé le mouvement féministe.

Dans cette même veine, l'étude de Marc Laurendeau, *Les Québécois violents*, fait la lumière sur l'idéologie de la violence au Québec<sup>40</sup>. Il explique, dès le départ, que pour les premiers terroristes, l'idée de révolution sociale est intimement liée à la question de l'indépendance du Québec et que, par conséquent, l'idéologie est révolutionnaire et nationaliste<sup>41</sup>. Il expose l'idéologie marxiste, montrant jusqu'à quel point elle influence les révolutionnaires québécois, puisque la violence apparaît, chez ces derniers, comme une nécessité historique. Dès les premiers numéros de *Parti Pris*, les rédacteurs parlent de cette nécessité. Ce qui est également intéressant de cette étude, c'est la présentation des divergences de pensées chez les membres du FLQ à savoir, les marxistes-léninistes, les maoïstes, les anarchistes. Il demeure que cet ouvrage analyse de façon précise l'évolution du phénomène de la violence politique au Québec.

---

<sup>38</sup>L. FOURNIER, *FLQ. Histoire d'un mouvement clandestin*, Montréal, Québec/Amérique, 1982, 509p.

<sup>39</sup>*Parti Pris*, vol.4. # 3-4, novembre-décembre 1966, p.3-7.

<sup>40</sup>M. LAURENDEAU, *Les Québécois violents*, Montréal, Boréal express, 1974, 240p.

<sup>41</sup>*Ibid.*, p.35.

L'étude de Jean-François Cardin, *Comprendre Octobre. Le FLQ, la crise et le syndicalisme*<sup>42</sup>, porte sur les syndicats et leurs réactions face à la Crise d'octobre. Son étude permet de comprendre la psychose que vivent le gouvernement fédéral et les syndicats. D'ailleurs, ces derniers ne veulent pas être associés au terrorisme felquiste. De plus, l'ouvrage de Cardin démontre comment la Crise d'octobre sert de déclencheur pour la mobilisation commune des principales centrales syndicales. L'importance est donc mise sur le rapport entre les syndicats et leurs réactions face aux événements d'octobre 1970. Notre grande critique : il occulte encore une fois, la naissance du féminisme radical.

Nous avons pris connaissance du témoignage de Francis Simard dans *Pour en finir avec octobre*, paru lorsque l'auteur est sorti de prison<sup>43</sup>. Dans ce livre, Simard livre une polémique sur la nécessité d'une révolution sociale et nationale. En fait, son témoignage est «très explicite» sur la question des femmes : il n'en parle pas. La nécessité d'être indépendant et d'engager une révolution sociale est tellement claire et incontournable pour libérer les Québécois, qu'il ne voit pas qu'elle pourrait être différente et également nécessaire pour les Québécoises.

Dans l'ensemble, tous ces ouvrages ont grandement servi à contextualiser notre problématique et à mieux cerner les enjeux des deux mouvements. En fait, ils nous ont permis de constater l'effervescence dans laquelle la société québécoise se modernise. Tout comme l'entendait Fernand Dumont, le Québec est «au coeur d'une crise dont il n'est pas encore possible de cerner les contours et d'entrevoir le dénouement»<sup>44</sup>. Car en 1970, le Québec est en pleine révolution.

---

<sup>42</sup>J.CARDIN, *Comprendre octobre 1970. Le FLQ, la crise et le syndicalisme*, Montréal, éd.Méridien, 1990, 226p.

<sup>43</sup>F. SIMARD, *Pour en finir avec octobre*, Montréal, Stanké, 1982, 219p.

<sup>44</sup>F. DUMONT, *La vigile du Québec. Octobre 1970 : l'impasse ?*, Montréal, Hurtubise, 1971, p.11.

### *Féminisme*

En ce qui concerne l'histoire récente du féminisme radical, les études sont rares. Le mémoire de Martine Lanctôt paru en 1980 est l'étude qui demeure la plus complète sur cette question<sup>45</sup>. Elle est d'ailleurs la première étude qui a analysé le mouvement de libération des femmes. Elle démontre que le mouvement féministe de cette époque a été traversé par différents courants qui lient la cause de l'oppression des femmes soit au patriarcat<sup>46</sup> ou au capitalisme<sup>47</sup>. Selon Lanctôt, la particularité du premier groupe féministe radical, le FLFQ, est de développer une analyse de l'oppression autour d'un axe qui se veut à la fois féministe, marxiste et surtout nationaliste. À côté du féminisme radical, le féminisme réformiste existe toujours et se développe sous d'autres formes. Ses principaux représentants sont la *Fédération des femmes du Québec* (FFQ), l'*Association féminine d'éducation et d'action sociale* (AFÉAS), nés tous les deux en 1966. L'étude de Lanctôt est incontournable pour l'approfondissement de notre objet et surtout pour les explications de l'émergence et du pluralisme idéologique que le féminisme radical québécois va subir à partir du milieu des années 1970.

La synthèse brève et partielle écrite par des militantes du Centre de formation populaire, *Le mouvement des femmes au Québec, études des groupes montréalais et nationaux*, relate l'histoire du mouvement depuis 1893<sup>48</sup>. L'étude livre, à la fois, un excellent indicateur des événements marquants pour les Québécoises, tant au niveau politique que culturel, et un contexte socio-économique et politique précis.

---

<sup>45</sup>M. LANCTÔT, *La genèse et l'évolution du mouvement de libération des femmes à Montréal, 1969-1979*, Thèse (M.A.), UQAM, 1980, 207p.

<sup>46</sup>Soit les féministes radicales du FLFQ, 1969-1971 et surtout des revues *Québécoises deboutte !* 1971-1975, *Les têtes de pioche* 1975-1979 et *Pluri-elles* qui devient *Des luttes et des rires de femmes* en 1979.

<sup>47</sup>C'est-à-dire, les féministes-marxistes du *Centre des femmes*, 1972-1974.

<sup>48</sup>V. BRODEUR et al., *Le mouvement des femmes au Québec, études des groupes montréalais et nationaux*, Montréal, Centre de formation populaire, 1982, 77p.

Dans l'introduction de l'anthologie de textes du *Front de libération des femmes du Québec*, «Nous sommes le produit d'une époque», Véronique O'Leary et Louise Toupin dressent un portrait global du contexte dans lequel le FLFQ est né et a évolué<sup>49</sup>. C'est particulièrement à cette partie du livre que nous nous référerons le plus souvent.

Face à ce bilan historiographique, il importe de retenir trois choses : qu'il y a peu d'ouvrages qui traitent de la question des rapports féminisme/nationalisme; qu'il se dessine de façon générale un courant, voire une tradition historiographique à travers l'histoire des rapports féminisme/nationalisme; et que les liens historiques entretenus entre les deux mouvements sont «utilitaristes» et «sécessionnistes». Également, dans l'ensemble des études réalisées sur l'histoire du nationalisme par les hommes, le mouvement féministe est occulté de leurs analyses, ce qui rend, par conséquent, cette recherche encore plus pertinente, puisqu'elle associe le nationalisme radical et le féminisme radical.

### **Pertinence de la recherche**

À partir de ce nouveau questionnement épistémologique, un nouveau souffle est donné à l'investigation historique. L'intérêt n'est plus porté seulement sur l'histoire du sexe «opprimé», mais plutôt sur l'histoire des rapports que ce sexe entretient avec son «opresseur»<sup>50</sup>. Ainsi, notre étude vise une meilleure compréhension des rapports entretenus entre le nationalisme radical et le féminisme radical au Québec. C'est là, d'ailleurs, que réside le défi théorique de cette nouvelle recherche historique, dans l'analyse des rapports entre les expériences masculines et féminines. Quels rapports entretiennent, au Québec, le nationalisme radical et le féminisme radical dans leurs luttes pour la «libération» ?

---

<sup>49</sup>V. O'LEARY et L. TOUPIN, *Québécoises debout !, Une anthologie de textes du Front de libération des femmes du Québec (1969-1971) et du Centre des femmes (1972-1975)*, tome 1, Montréal, remue-ménage, 1982, 212p.

<sup>50</sup>J. SCOTT, «Genre : une catégorie...», p.129.

La question des rapports symboliques et politiques entre le nationalisme radical et le féminisme radical n'a donc jamais été examinée de façon systématique. Comme nous venons de le voir, l'historiographie québécoise témoigne de cette absence d'étude sur cette question. Par conséquent, notre étude contribue à combler ce manque.

### Sources

Afin de documenter l'hypothèse de l'impossible réciprocité des rapports politiques et symboliques entre le nationalisme radical et le féminisme radical, nous nous servons essentiellement de textes littéraires et de textes politiques. Du côté du nationalisme radical, la revue *Parti Pris* (1963-1968) occupe la place centrale. L'importance de la revue comme expression d'un courant politique nationaliste radical et comme expression littéraire est fondamentale. Le premier numéro de *Parti Pris*, en octobre 1963, renseigne déjà sur le contenu entier de la revue : littérature, nationalisme, socialisme et laïcisme. Le contenu de la revue est extrêmement intéressant, puisqu'il revendique des idéaux nouveaux et radicaux. La vulgarité -dans les expressions- tant sexuelle que politique qui ressort dans les textes «partipristes» et l'expression de nombreux symboles sexuels/politiques justifient, éloquentement, le choix de cette source.

Le choix des romans a été guidé par l'étude de Patricia Smart, qui montre clairement que «Dans la quasi-totalité des romans écrits par des hommes à cette époque, c'est la femme qui est la victime des pulsions violentes»<sup>51</sup>. Ainsi, *La corde au cou* (1960), de Claude Jasmin et *Trou de mémoire* d'Hubert Aquin (1968) sont des romans «très bavards» au sujet des relations amoureuses homme/femme et de la fin tragique qui peut s'ensuivre, soit le meurtre de la femme «convoitée». Quant aux romans, *Le cassé* de Renaud (1964), *Le Couteau sur la table* (1965) de Godbout et *Un rêve québécois* (1972) de Victor-Lévy Beaulieu, ils renseignent sur la possession de la femme «convoitée» et la brutalité qui peut en découler. Mais, une constante se retrouve dans tous ces romans : la symbolisation de la «femme-pays» et de la «femme-ennemie». Qu'elle se traduise par la défloration, par le viol ou par le

---

<sup>51</sup>P. SMART, *Écrire dans la maison du père*, p.238.

meurtre, la violence et la vulgarité avec lesquels sont écrits ces romans démontrent l'exclusion des femmes dans un éventuel rôle révolutionnaire. Qui plus est, la domination de «l'homme sur «la» femme est au coeur de cette littérature.

Ces quelques romans viennent donc compléter le tableau de «l'oppression» symbolique des femmes dans la littérature nationaliste radicale. De plus, force nous sera de constater qu'ils sont presque tous de fidèles collaborateurs de la revue *Parti Pris*. Ceci montre non seulement l'importance littéraire et intellectuelle que *Parti Pris* a eue sur une génération de révolutionnaires à la fois socialistes et nationalistes, mais également l'existence d'un réseau révolutionnaire.

Du côté du féminisme radical, nous retenons le premier journal paru par le FLFQ sous le nom de *Québécoises deboutte !* (novembre 1971) et le premier numéro du même journal (novembre 1972) publié par le *Centre des femmes*. Les autres numéros tendent vers un féminisme où l'influence est plutôt marxiste que nationaliste. Outre ces deux numéros du journal *Québécoises deboutte !*, les deux bulletins de liaison du FLFQ, les tracts et communiqués de presse, nous retrouvons, entre autres, les actions révolutionnaires, les théories de l'oppression spécifique aux femmes et les rapports des féministes radicales à la lutte de libération nationale du Québec. Quant au *Manifeste des femmes québécoises* paru en 1971, nous retrouvons les fondements même de l'oppression patriarcale : la discrimination sexuelle. Divulgué dans un langage populaire, le Manifeste est comme une réponse au Manifeste du FLQ. Le slogan «Pas de libération des femmes sans libération du Québec, pas de libération du Québec sans libération des femmes!» pose les prémisses du texte et montre que la libération des femmes est liée de près à la libération nationale. Enfin, nous utilisons également le livre *La femme au Québec* de Marcelle Dolment et Marcel Barthe, car le livre est lui aussi un plaidoyer en faveur d'un lien entre la libération des femmes et la libération du Québec<sup>52</sup>.

---

<sup>52</sup>M. DOLMENT et M. BARTHE, *La femme au Québec*, Montréal, les Presses Libres, 1973, 158p.

## **Méthodologie**

Situé au carrefour de l'histoire des idéologies, de l'histoire politique, de l'histoire littéraire et de l'histoire des rapports sociaux de sexe (gender history), le mémoire propose une analyse discursive des textes du nationalisme radical et du féminisme radical où l'idéologie de «libération» transpire. C'est ce qui explique le choix de la période 1960-1972. Pour le nationalisme radical, on examine le symbolisme sexuel, viril et politique retrouvé dans la littérature révolutionnaire de la revue *Parti Pris* et des romans sélectionnés et les références symboliques des nationalistes radicaux envers les femmes. Les limites de notre étude se situent précisément sur l'étendue de notre corpus. Il aurait été intéressant d'analyser d'autres manifestations révolutionnaires nationalistes comme les bulletins de liaison du FLQ *La Cognée* et *Victoire*. De plus, réaliser des entrevues avec les ex-membres de la revue *Parti Pris* auraient été un atout. Mais, l'étude entière de la revue *Parti Pris* avec près de 600 articles fut une entreprise considérable et complète en soi.

L'originalité de la méthode utilisée repose dans l'élaboration d'une stratégie de lecture des sources. À travers une grille comme celle qui suit, nous cernerons avec le plus d'exactitude possible les différents symboles utilisés par les nationalistes radicaux dans la «modélisation» de leur propre pensée révolutionnaire. Car c'est vraiment dans un but de «libération nationale» ou de «révolution nationale» que les nationalistes radicaux asservent la «féminité», voire la «féminitude» des femmes québécoises. Nous développerons et constaterons la véhémence de ce discours dans le troisième chapitre.

### **Grille d'analyse**

#### **1. Symboles reliés au rôle sexuel des femmes**

- Passivité
- Possession
- Frigidité
- Désir

#### **2. Symboles des rapports homme/femme**

- Mariage
- Virginité
- Défloration

#### **3. Symboles de la violence des rapports homme/femme**

- Aliénation
- Appropriation
- Viol
- Meurtre

En fait, cette grille, qui regroupe des associations de symboles, sert à mieux cerner le contenu et la force du contenu dans la littérature nationaliste québécoise. Par conséquent, l'analyse en est facilitée car, en les regroupant, nous constatons à la fois l'étendue et le fonctionnement des rôles sexuels et virils que les révolutionnaires québécois se sont construits dans l'élaboration d'une pensée révolutionnaire. À travers l'étendue de ces symboles sexuels, nous découvrons qu'il n'y a aucune existence active des femmes dans l'idéologie nationaliste radicale, aucun rôle révolutionnaire offert aux femmes et, surtout, que les femmes sont perçues comme des ennemies de la «révolution».

Du côté du féminisme radical, la démarche méthodologique est différente. L'analyse des sources féministes sert à démontrer avec plus d'efficacité l'impossible réciprocité des rapports entre le nationalisme radical et le féminisme radical. Nous verrons que les féministes radicales lient les deux «libérations» ; en fait, elles en parlent en termes de libération globale. La preuve demeure dans leur slogan : «Pas de libération des femmes sans libération du Québec, pas de libération du Québec sans libération des femmes !» De plus, force nous sera de constater que les femmes semblent exclues des groupes révolutionnaires mixtes. Le témoignage de Louise Lanctôt (FLQ) dévoile le concept théorique pouvoir/exclusion que nous avons développé. Elle nous explique que dans sa militance chez le FLQ, il n'était pas question qu'elle prenne la parole et encore moins qu'elle joue un rôle actif dans la «révolution». Ce témoignage d'une féministe est d'une grande importance. D'ailleurs, la réalisation d'entrevues avec des ex-militantes du FLQ aurait été un atout, mais nous nous sommes plutôt concentrées sur l'analyse des textes.

Ainsi, nous postulons que les féministes radicales du *Front de libération des femmes du Québec* (1969-1971) et les féministes radicales du *Manifeste des femmes québécoises* (1971) ont emprunté un langage politique aux forces nationalistes québécoises et à l'idéologie tiers-mondiste afin de théoriser l'oppression spécifique auxquelles les femmes sont confrontées. Par conséquent, à travers le premier journal *Québécoises deboutte !*, le *Manifeste des femmes québécoises* et quelques témoignages de militantes, nous démontrerons que le

féminisme radical prend ses sources en rapport constant avec l'idéologie de «libération» nationaliste radicale. De plus, nous découvrirons les différents emprunts stratégiques auxquelles les féministes radicales de la première manifestation ont fait appel (vocabulaire, fonctionnement, manifeste, actions).

Enfin, l'étude que nous présentons se divise en trois parties. Elle trace d'abord un portrait contextuel global de la société québécoise des années 1960 et 1970, allant de l'historicité de la Révolution tranquille au contexte d'émergence du nationalisme radical, de la littérature nationaliste révolutionnaire et du féminisme radical. La deuxième partie ouvre la démonstration de «l'impossible réciprocité» en montrant les rapports qu'entretiennent les féministes radicales avec l'idéologie de libération nationale. La troisième partie plonge au coeur de la thèse de «l'impossible réciprocité» pour y étudier le discours et le symbolisme sexuel, viril et politique retrouvés dans la littérature de la revue *Parti Pris* et des romans révolutionnaires mentionnés. L'impossible réciprocité des rapports entre le nationalisme radical et le féminisme radical sera donc démontrée. De plus, notre mémoire apportera, un élément nouveau à la difficulté de l'ensemble des mouvements révolutionnaires à intégrer à leur lutte de libération, la libération des femmes.

## **Chapitre I**

### **Prémises à «l'impossible réciprocité»**

«Sur les cendres de la «grande noirceur», s'est construit un Québec résolument moderne, plein d'enthousiasme et de détermination [...]»<sup>1</sup>

Afin de saisir l'ampleur de l'impossible réciprocité des rapports entre le nationalisme radical et le féminisme radical, il est essentiel d'analyser le contexte global dans lequel les deux mouvements sont apparus et ont évolué. La libération nationale et la libération des femmes ont leur histoire respective. Elles puisent aux sources mêmes de l'accession à la «modernité» de la société québécoise. Nous chercherons donc à cerner avec le plus d'exactitude possible les différents facteurs qui conditionnent l'émergence du nationalisme radical et du féminisme radical au Québec.

#### **Prélude à «la libération»**

##### *La révolution tranquille*

Le Québec de l'après-guerre entre de plain-pied et avec une certaine frénésie dans ce qu'on appelle la société de consommation : en fait, une société de consommation qui naît des impératifs socio-économiques d'une nouvelle classe sociale, la classe moyenne<sup>2</sup>. Appelée à devenir l'actrice d'une course au développement économique, la nouvelle bourgeoisie francophone estime ne compter que sur le gouvernement du Québec pour transformer la province en État-nation, utiliser à cette fin ses propres pouvoirs et réaliser le développement

---

<sup>1</sup>S. MANN-TROFIMENKOFF, *Visions nationales*, Saint-Laurent, éd. du Trécaré, 1986, p.400.

<sup>2</sup>P.-A. LINTEAU et al., *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, tome II, Montréal, Boréal Express, 1989, p.623.

économique de «l'État du Québec»<sup>3</sup>. Avec de tels impératifs socio-économiques, le gouvernement libéral de Jean Lesage s'empare du pouvoir en 1960 et impose sa devise «Maîtres chez nous !» Dès le début des années 1960, la société québécoise entre dans un processus accéléré de mise en place d'un ensemble de réformes qui visent à transformer en profondeur ses institutions<sup>4</sup>. Avec la nouvelle bourgeoisie francophone au pouvoir, une nouvelle pensée socio-politique se concrétise, celle de l'État-providence. De fait, la prise en charge de la société par l'État, afin de la moderniser, suscite beaucoup d'espoir non seulement chez les technocrates, mais aussi au sein de la population et des différents groupes populaires<sup>5</sup>. Il s'agit de moderniser la société québécoise à un rythme de croissance très rapide pour qu'elle supplante le conservatisme dans lequel elle baigne depuis le gouvernement de Maurice Duplessis.

### *Le néo-nationalisme*

Cette phase, appelée la phase *de rattrapage*, amène participation, développement et dépassement, caractérisant ainsi les principaux axes de la «modernité» québécoise<sup>6</sup>. Il faut bien avoir à l'esprit que cette nouvelle classe moyenne qui engage ces réformes est nationaliste, plus précisément néo-nationaliste. Son nationalisme réside dans l'idée d'un entreprenariat canadien-français encore embryonnaire. Ses dirigeants doivent, pour obtenir davantage de pouvoir, se doter d'un gouvernement central fort. Par conséquent, son idéologie la pousse à réclamer des changements au nom de la modernisation et de la démocratie<sup>7</sup>. Il faut démocratiser, moderniser l'appareil gouvernemental et transformer les

---

<sup>3</sup>H. GUINDON, «Deux cultures ou essai sur le nationalisme, les classes sociales et les tensions ethniques», *Traditions, modernité et aspiration nationale de la société québécoise*, Montréal, éd.St-Martin, 1990, p.89. J.-L. ROY, *La marche des Québécois, le temps des ruptures (1945-1960)*, Ottawa, Leméac, 1976, p.10.

<sup>4</sup>P.-A. LINTEAU et al., *Histoire du Québec contemporain...*, p.422.

<sup>5</sup>J.-F., CARDIN, «Octobre et l'histoire», *Liberté*, vol.32, #5, octobre 1990, p.61.

<sup>6</sup>M. RIOUX, *La question du Québec*, Montréal, Hexagone, 1987, p.180.

<sup>7</sup>H. GUINDON, «Deux cultures...», p.88.

infrastructures. Étant donné que les anglophones contrôlent, en partie, les intérêts économiques du Québec, il s'agit de remettre en question l'emprise de la minorité britannique et de promouvoir l'accès de la majorité française aux postes de commande de l'économie et de la société<sup>8</sup>. C'est en raison de ce désir de vouloir devenir maîtres chez eux et de vouloir accorder plus de pouvoir à l'État québécois, que nous qualifions le gouvernement de Lesage de néo-nationaliste.

Certes, le gouvernement de Lesage n'est pas associé au nationalisme traditionnel. Mais les réformes que son gouvernement entreprend font appel à un courant nationaliste réformiste, voire autonomiste. Toutefois, comme le soulignent les auteurs Ferretti et Miron :

Même quand un gouvernement provincial, tel celui de Jean Lesage, au début des années soixante, utilise au maximum les pouvoirs dévolus au Québec pour créer de la manière la plus dynamique qui soit des institutions politiques, économiques, sociales et culturelles vouées à une plus grande affirmation nationale, ce gouvernement nationaliste n'en demeure pas moins dans la logique de l'inféodation au Canada<sup>9</sup>.

Comme ce néo-nationalisme est différent de celui de l'Union Nationale et des élites des décennies qui ont précédé, il importe de livrer davantage de précisions sur ses fondements idéologiques.

Au milieu des années 1950, le néo-nationalisme apparaît en tant que force opposée au nationalisme traditionnel<sup>10</sup>. Ses tenants, en plus d'être de la nouvelle bourgeoisie francophone, sont pour la plupart des intellectuels canadiens-français, principalement des historiens, des sociologues et des politologues. Michel Brunet, de l'Université de Montréal, en est l'un des principaux porte-parole. Ce dernier s'illustre en décrivant le nationalisme

---

<sup>8</sup> P.-A. LINTEAU et al., *Histoire du Québec contemporain...*, p.422.

<sup>9</sup> A. FERRETTI et G. MIRON. *Les grands textes indépendantistes. Écrits, discours et manifestes québécois 1774-1992*, Montréal, l'Hexagone, 1992, p.18.

<sup>10</sup> H. GUINDON, «Deux cultures...», p.89.

traditionnel sous trois principes qui sont, en fait, des mythes qu'il faut rejeter parce qu'ils vont à l'encontre du développement moderne. Ces mythes sont *l'agriculturisme* ou la glorification de la vie rurale, *le messianisme* ou l'idée que les Canadiens-français ont une mission spirituelle en Amérique du Nord et *l'anti-étatisme* ou la méfiance conservatrice à l'égard des entreprises socio-économiques dont l'État est maître d'oeuvre et propriétaire<sup>11</sup>. En développant ces cadres d'analyse, Brunet jette les bases mêmes d'une nouvelle pensée intellectuelle au Québec. Cette attaque contre les tenants du nationalisme traditionnel, le gouvernement duplessiste et le clergé, illustre non seulement un nouveau nationalisme plus ouvert, mais également l'émergence d'un pouvoir social détenu par une nouvelle mentalité, une nouvelle classe de dirigeants, un pouvoir laïque. C'est un profond renversement des valeurs.

### *Les réformes*

Les réformes et les changements sont majeurs et se situent à plusieurs échelons de la société québécoise. Qu'elles soient d'ordre structurel, socio-économique ou culturel, les réformes sont importantes. Un changement structurel stratégique concerne le développement des moyens de communication qui mettent la société québécoise à l'heure de l'avant-garde. Ce phénomène accélère et intensifie la circulation des idées aussi bien à l'intérieur du Québec qu'à l'étranger. Il demeure qu'au niveau structurel, le changement le plus important est la création du ministère de l'Éducation en 1964, qui engage la laïcisation du système d'éducation et la «démasculinisation» de la clientèle des collèges. En fait, cet accès généralisé à l'enseignement secondaire et supérieur démocratise en quelque sorte l'accès à l'éducation. «Désormais»<sup>12</sup>, les polyvalentes mixtes remplacent les séminaires diocésains et les pensionnats de religieuses.

---

<sup>11</sup>*Ibid.*

<sup>12</sup>Slogan de Paul Sauvé.

Au point de vue socio-économique, une série de créations se succèdent montrant la réalité du changement : en 1961, la création de l'assurance-hospitalisation et la réforme des allocations familiales; en 1962, la nationalisation de l'électricité qui proclame que «l'ère du colonialisme économique est finie au Québec»<sup>13</sup>; en 1964, la réforme du code du travail; en 1966, la réforme de l'aide sociale<sup>14</sup> ; sans oublier une autre trame sociale qui se joue au même moment, soit la chute radicale du taux de natalité. L'arrivée de la pilule, à partir de 1960, et la remise en question du mariage transforment l'institution familiale et la vie des couples. Ainsi, le taux de natalité passe de 26,6 par 1 000 habitants en 1961 à 15,6 par 1000 habitants en 1971<sup>15</sup>.

Au niveau culturel, c'est la création du ministère des Affaires culturelles, en 1964, qui certifie l'explosion culturelle de la société québécoise. Cette période de création et de changements est également marquée par l'Exposition universelle de Montréal, en 1967 qui, non seulement stimule l'économie québécoise, mais place littéralement le Québec sur la carte du monde.

De façon générale, un nouveau nationalisme d'affirmation, de revendication et de changement s'implante donc, à travers plusieurs réformes, comme idéologie dominante au Québec au début de la décennie 1960<sup>16</sup>. Se distinguant du nationalisme traditionnel par sa nouvelle définition de la nation, la dépouillant, entre autres, de sa dimension religieuse et passéiste, le néo-nationalisme donne naissance à toute une série de débats et d'affrontements sur une question : la question nationale. Pour ou contre l'indépendance ? Pour ou contre le statu quo constitutionnel ? Il semble que, selon le politologue Roch Denis, l'axe

---

<sup>13</sup>Manifeste du Parti libéral, dans Louis FOURNIER, *FLQ. Histoire d'un mouvement clandestin*, Montréal, Québec/Amérique, 1982, p.22.

<sup>14</sup>S. MANN-TROFIMENKOFF, *Visions nationales*, Québec, Éd. Trécaré, 1983, p.403. P.-A. LINTEAU et al., *Histoire du Québec contemporain*, p.p.637-647.

<sup>15</sup>*Ibid.*, p.434.

<sup>16</sup>*Ibid.*, p.614.

déterminant de la politique québécoise se déplace des affrontements de types sociaux de la période antérieure à des affrontements de types nationaux ou nationalistes<sup>17</sup>. De l'opposition des classes on passe à l'opposition coloniale : «Les questions qui règlent la lutte politique ne semblent plus être les questions sociales, l'affrontement des classes, mais les questions relatives à la nation, au peuple du Québec et à son destin commun»<sup>18</sup>. La lutte ouvrière se colore donc de nationalisme. D'ailleurs, la CSN appuiera ouvertement le Parti Québécois lorsque qu'il sera créé en 1968. C'est également l'époque de la laïcisation des syndicats, permettant au mouvement ouvrier d'être plus autonome et plus radical.

### *L'essoufflement de la Révolution tranquille*

Cependant, dès 1964-1965, le mouvement de réformes mené par le gouvernement Lesage s'essouffle créant de grandes attentes et beaucoup d'impatience : «L'équipe du tonnerre avait à réaliser des réformes urgentes, et les moyens lui en manquaient : elle était destinée à devenir rapidement un gouvernement essoufflé»<sup>19</sup>. Comme le souligne Jean-François Cardin: «Tous ceux qui, surtout au bas de l'échelle sociale, attendent encore leur tour et constatent que le train va les laisser sur le quai, commencent alors à s'organiser et à manifester leur ferme intention de forcer les réformes si on ne veut pas leur en donner»<sup>20</sup>.

C'est dans ce climat qu'est mise sur pied par le gouvernement fédéral en 1963, la Commission d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, la *Commission Laurendeau-Dunton*. La précarité socio-économique et linguistique des Canadiens-français dans leur propre province est telle, que le Recensement du Canada de 1961 montre que les Canadiens-

---

<sup>17</sup>R. DENIS, *Luttes de classes et question nationale au Québec 1948-1968*, Montréal, Presses socialistes internationales, 1979, p.354.

<sup>18</sup>*Ibid.*

<sup>19</sup>*Parti Pris*, «Manifeste 64-65», vol.2, #1, septembre 1964, p.5.

<sup>20</sup>J.-F. CARDIN, *Comprendre octobre...*, p.61.

français qui représentent 83,3% de la population totale du Québec, se situent douzième dans l'échelle des revenus salariaux au Québec<sup>21</sup>.

Nous verrons donc qu'au seuil d'une intolérance généralisée causée par cette infériorité économique flagrante, les Canadiens-français veulent un vrai changement et le contexte international de contestation permet de croire qu'il peut se manifester de façon radicale. Or, l'insatisfaction populaire croît, donnant les signes d'une véritable «crise» politique au Québec.

### **La contestation**

#### *Cité libre*

Depuis 1952, avec la généralisation de la télévision, les Canadiens-français voient leur image projetée sur le «p'tit écran» par des émissions comme «Les belles histoires des pays d'en haut». Certains jeunes intellectuels trouvent que le gouvernement de Duplessis continue de refléter cette époque, surtout en raison de la façon de penser de ce dernier. Pour eux, le gouvernement de Duplessis reflète un mode de pensée vieillot caractérisé par le jansénisme, la peur de la liberté, le gréganisme, l'absence de créativité et l'esprit rétrograde et arriéré<sup>22</sup>. C'est, entre autres, le cas des collaborateurs de la revue *Cité libre* qui, née en 1950, développe une pensée critique contre Duplessis et le clergé. En fait, la revue *Cité libre* représente dès ses débuts, l'expression d'un réformisme au Québec.

D'abord, elle exprime une critique sévère des vieux thèmes du nationalisme traditionnel. De plus, le contrôle hégémonique exercé par l'Église dans les secteurs profanes, son dogmatisme et son intolérance vis-à-vis les moindres manifestations de non-conformisme, de même que sa proximité avec le pouvoir politique sont, pour *Cité libre*, les principales causes du retard du Québec sur le reste du Canada<sup>23</sup>. Regroupés autour de Pierre-Élliott

---

<sup>21</sup> Recensement du Canada 1961, dans M. Rioux, *La question du Québec*, Montréal, l'Hexagone, 1987, p.137.

<sup>22</sup>P.-A. LINTEAU et al., *Histoire du Québec contemporain...*, p.352.

<sup>23</sup>*Ibid.*

Trudeau et de Gérard Pelletier, toute une équipe de collaborateurs et quelques collaboratrices vont polariser leurs positions sur la liberté de l'individu, sur le laïcisme, sur la lutte contre les inégalités sociales, sur la promotion de l'État et sur l'antinationalisme traditionnel<sup>24</sup>. C'est donc un catholicisme progressiste que prône la revue, de même que la syndicalisation vue comme la seule façon pour les travailleurs de pouvoir se comporter en citoyens libres. Cette attitude de la revue explique sa prise de position favorable pour les travailleurs, entre autres dans la grève d'Asbestos.

Certes, pour les «citélibristes» l'État demeure l'instrument par excellence pour atteindre la modernisation de la société canadienne-française. Il n'en demeure pas moins que *Cité libre* est fédéraliste, même si son fédéralisme n'est pas unitaire ni centralisateur.

D'autre part, il est clair que la revue *Cité libre* a ouvert le chemin au néo-nationalisme et, paradoxalement, à toute la génération future d'intellectuels gauchistes engagés. C'est le fait de s'être allié des travailleurs et d'avoir critiqué avec autant de virulence le duplessisme et le cléricanisme qui fait de *Cité libre* une revue contestataire.

### *Le nationalisme radical*

Le Québec s'ouvre sur un projet d'indépendance rejaillissant au coeur même d'une mutation profonde des institutions et des valeurs de la société québécoise. C'est une révolution en soi. Commencée par un vent réformiste, la Révolution tranquille se double d'un «mistral» nationaliste. C'est, selon nous, la deuxième vitesse de la Révolution tranquille, la radicalisation du «fait québécois» développé par tout un réseau d'intellectuels, d'écrivains et d'activistes. Ces derniers, tout au long de la décennie 1960, échangeront des idées, créeront des partis, des groupes, des revues et des manifestations politiques. En fait, cette radicalisation du «fait québécois» mène tout droit à un autre nationalisme, le nationalisme radical. Il développe son idéologie autour de la libération du Québec. Ainsi, tout un «réseau révolutionnaire» se met en branle afin de parvenir au «grand jour» de la libération.

---

<sup>24</sup>*Ibid.*, p.353.

Également, nous constaterons jusqu'à quel point le terrain est fertile pour donner naissance à toute une littérature de contestation au Québec où les Jacques Godbout, Paul Chamberland, André Major, Hubert Aquin et Jacques Renaud vont évoluer et donner le ton à une littérature de libération nationale.

*Groupes, partis, revues*

Des regroupements, des revues, des partis, des actions et des manifestations vont donc se succéder pour donner naissance à un véritable mouvement de libération nationale au Québec. À travers tout le spectre des idéologies, le nationalisme radical se représente sous des traits polymorphes. Afin de constater cette effervescence nationaliste, nous avons dressé un bilan des principaux groupes, partis, revues et événements politiques qui marquent la période des années 1960-1970. Avec ce contexte global, la radicalisation du «fait québécois» et sa multiplicité sont indéniables.

L'un des premiers groupes à prôner l'indépendance du Québec est *L'Alliance Laurentienne*. Fondée en 1957, *L'Alliance Laurentienne* propose, comme but principal, de répandre l'idée d'indépendance et de créer la «République de Laurentie»<sup>25</sup>. Créé et dirigé par Raymond Barbeau, le groupe produit également une revue, *Laurentie*, qui paraît de janvier 1957 à octobre 1962. La revue est, avec le mouvement, à l'origine de la renaissance de l'idéologie et de l'action indépendantistes au début des années 1960<sup>26</sup>.

De façon générale, les objectifs de Barbeau sont de dénoncer la situation coloniale du Québec, de critiquer les limites du nationalisme traditionnel et de justifier l'indépendance politique comme seul instrument efficace de libération et de développement national<sup>27</sup>. Malgré son radicalisme, *L'Alliance* est jugée conservatrice en raison de ses analyses

---

<sup>25</sup>A. FERRETTI et G. Miron, *Les grands textes indépendantistes...*, p.121.

<sup>26</sup>*Ibid.*

<sup>27</sup>G. CONSTANTINEAU, «Indépendantisme : un mot, trois définitions», *La Presse*, Montréal, Jeudi 20 avril 1961, p.51.

marquées par le corporatisme, doctrine qui se rapproche beaucoup trop, pour les jeunes intellectuels révolutionnaires, de la droite nationaliste de l'entre-deux-guerres.

Plus à gauche, apparaît *L'Action socialiste pour l'indépendance du Québec (ASIQ)* de Raoul Roy. Fondée en 1960, par *La Revue Socialiste*, l'ASIQ, modèle son idéologie sur l'indépendance absolue du Québec et la libération prolétarienne nationale<sup>28</sup>. La revue, qui publie depuis le printemps 1959, développe les objectifs du mouvement de l'ASIQ. Organisées autour de Raoul Roy, la revue tout comme l'ASIQ dénoncent le fédéralisme canadien et le capitalisme qui réduisent, selon Roy, les Canadiens-français à l'état de «peuple colonisé et opprimé». Pour l'ASIQ, l'avènement de l'indépendance politique est indissociablement lié à l'instauration d'un régime socialiste : «Le socialisme est l'outil des pauvres»<sup>29</sup>. Il est à noter que la revue est publiée jusqu'en 1965 et que, tout comme le mouvement, elle demeure marginale. Cependant, les analyses et les idées que les deux véhiculent inspirent de nombreux organismes politiques et semblent exercer une forte attraction sur le FLQ et sur le mouvement révolutionnaire des années 1960.

À côté de l'ASIQ se glisse le *Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN)*. Devenu une force nationaliste constituée, il est le premier mouvement véritablement indépendantiste de l'histoire du Québec. Né moins de trois mois après l'élection du Parti libéral, soit en septembre 1960, le RIN, avec à ses commandes André D'Allemagne, constitue un groupe de pression<sup>30</sup>. À ses débuts, il rassemble de jeunes intellectuels, des écrivains et des artistes. Son action tout comme sa pensée politique forment les premiers idéaux du mouvement indépendantiste. En fait, le RIN canalise une partie importante du courant socialiste qui cherche à lier la lutte nationale à la lutte de libération sociale<sup>31</sup>.

---

<sup>28</sup>A. FERRETTI et G. MIRON, *Les grands textes indépendantistes*, p.125.

<sup>29</sup>G. CONSTANTINEAU, «Indépendantisme : un mot...», p.51.

<sup>30</sup>A. FERRETTI et G. MIRON, *Les grands textes indépendantistes...*, p.130.

<sup>31</sup>M. LANCTÔT, *Genèse et évolution du Mouvement de libération des femmes à Montréal 1969-1979*, Thèse (M.A.), UQAM, 1980, p.41.

Devenu un parti politique depuis 1963, le RIN présente, en 1968, 76 candidats aux élections générales québécoises et obtient 9 % du vote populaire<sup>32</sup>. Le RIN se donne également comme mandat de convaincre la population de la nécessité de l'indépendance politique comme seul moyen d'acquérir des pouvoirs afin d'orienter la province vers son propre développement<sup>33</sup>. Ainsi, le regroupement organise plusieurs assemblées populaires, manifestations, appuis aux grévistes, cours de formation politique. Avec Pierre Bourgault, le RIN se radicalise. Il se dissout en 1968 pour se rallier au *Mouvement souveraineté association* (MSA) qui donne naissance, en 1968, au Parti Québécois de René Lévesque. La pensée de Bourgault se retrouve non seulement dans l'organe du mouvement RIN, *L'Indépendance*, dont il est le rédacteur en chef dès 1962, mais également dans quelques articles chocs de *Parti Pris*, dans de nombreuses assemblées populaires, colloques et manifestations violentes comme celle de la «St-Jean-Baptiste» en 1968 où des centaines de personnes seront blessées, chargées par la police.

Dans cette même foulée vient s'ajouter à ces groupes et partis indépendantistes le *Parti républicain du Québec* (PRQ). Créé en 1962, à la suite d'une insatisfaction des nouvelles orientations données par le RIN, Marcel Chaput tente de jeter les bases d'une nouvelle pensée indépendantiste dans un nouveau regroupement, le PRQ. En 1963, il lance son journal, *Le Républicain*. En vertu des nombreux problèmes financiers de son parti, Chaput entreprend, en juillet 1963, un jeûne qu'il poursuit jusqu'en janvier 1964<sup>34</sup>. L'argent récolté par ce jeûne n'est pas suffisant et c'en est fait du parti. Il démissionne et le parti se dissout. L'importance de ce jeûne est fondamentale à cause de la «médiatisation» qu'il apporte au projet d'indépendance du Québec. C'est une première. Son jeûne permet à Marcel Chaput, fonctionnaire fédéral indépendantiste, de s'emparer des médias et d'occuper littéralement la tribune québécoise. Ainsi, la portée idéologique et activiste de son jeûne a de grandes

---

<sup>32</sup>A. FERRETTI et G. MIRON, *Les grands textes indépendantistes...*, p.130.

<sup>33</sup>*Ibid.*

<sup>34</sup>*Ibid.*, p.133.

répercussions dans le développement du nationalisme radical. Dans son ouvrage, *Pourquoi je suis séparatiste ?*, best-seller au Québec, il démontre jusqu'à quel point il est un penseur important dans l'idéologie révolutionnaire de libération: «Nous soutenons que notre patrie du Québec doit suivre l'exemple des anciennes colonies qui se sont libérées de jougs oppresseurs et que notre peuple doit prendre en main ses propres destinées [...]»<sup>35</sup>.

Avec de tels regroupements socialistes et indépendantistes, il fallait s'attendre à ce que d'autres regroupements apparaissent plus à gauche encore. C'est le cas du *Front de libération du Québec*. Fondé par trois militants du RIN en 1963, le FLQ est le regroupement nationaliste radical qui a le plus marqué la mémoire collective québécoise. Et pour cause : de 1963 à 1967, après quelques explosions de bombes, le dynamitage d'une voie ferrée du CN, le FLQ frappe ce qui lui semble être les symboles du colonialisme. Puis de 1968 aux événements d'octobre 1970, le FLQ fait exploser près de 60 bombes dirigées, pour la plupart, contre les institutions «capitalistes dominantes et colonialistes». Compte tenu de leur caractère exceptionnel, ces actions connaissent un grand retentissement et produisent des effets d'entraînement.

Indépendantistes d'abord et socialistes ensuite, les flquistes perçoivent la violence, à l'instar des marxistes, comme un «mal nécessaire», un fait historique inévitable pour déloger la classe dominante, la classe bourgeoise<sup>36</sup>. Tout comme la plupart des mouvements indépendantistes dans le monde (Cuba, Bolivie, Algérie, Vietnam), l'ennemi est d'abord colonisateur et ensuite capitaliste.

Membres du RIN et du *Mouvement de libération nationale*, lecteurs de la *Revue Socialiste*, les rédacteurs du premier manifeste (non diffusé), «Message à la nation» (avril 1963) tout comme ceux du second manifeste, *Manifeste du Front de libération du Québec* (octobre

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p.134.

<sup>36</sup>L. FOURNIER, *FLQ, Histoire...*, p.20-21.

1970), veulent à tout prix la libération du Québec et affirment : «Seule une révolution totale peut opérer les changements qui s'imposent dans un Québec indépendant»<sup>37</sup>. Le FLQ, avec son prolongement militaire, l'*Armée de libération du Québec* (ALQ), est le seul regroupement convaincu que la violence politique paraît inéluctable pour accélérer la marche vers l'indépendance du Québec. Ainsi, les membres du FLQ, tout comme ceux de l'ALQ, décident de jeter les bases d'une organisation clandestine, à la fois politique et «militaire»<sup>38</sup>. À noter que, tout au long de la décennie 1960, les actions du FLQ sont posées par des cellules non seulement autonomes, mais qui semblent n'avoir aucune communication entre elles.

Au FLQ, il faut associer *La cognée* qui est l'organe dit officiel du regroupement. Le but de ce journal vise à assurer la liaison entre les divers groupes clandestins à l'oeuvre au Québec. Le premier numéro de *La cognée* paraît en octobre 1963, soit au même moment que le premier numéro de *Parti Pris*, et sa publication cesse en avril 1967. Ce sera sous le nom de *Victoire* qu'il reprendra ses activités. Ce qui est exceptionnel de *La cognée*, c'est qu'il fut publié deux fois par mois et qu'il a atteint le cap des 3 000 exemplaires pour certaines éditions<sup>39</sup>. Sa stratégie est de faire du FLQ un parti révolutionnaire clandestin et de préparer un soulèvement armé, une insurrection populaire<sup>40</sup>.

C'est dans ce climat d'ébullition nationaliste qu'apparaît la revue *Parti Pris* (1963-1968). D'un point de vue révolutionnaire, les rédacteurs de *Parti Pris* ont développé les fondements idéologiques du nationalisme et du socialisme au Québec. Dès son premier numéro, *Parti Pris* se présente comme un «Front intellectuel de libération du Québec». Elle n'est pas uniquement une revue politique : une bonne partie de la jeunesse littéraire du Québec y a

---

<sup>37</sup>Manifeste «Message à la population», dans Louis FOURNIER, *FLQ, Histoire...*, p.43.

<sup>38</sup>*Ibid.*, p.29.

<sup>39</sup>*Ibid.*, p.59.

<sup>40</sup>*Ibid.*

publié ses poèmes, essais et nouvelles. Principalement marquée par les théoriciens de la décolonisation, Albert Memmi, Frantz Fanon et Jacques Berque, la revue *Parti Pris* est, selon nous, l'organe par excellence de l'expression du nationalisme radical.

Il faut comprendre que la revue sert de moteur à toute une jeunesse révolutionnaire. D'ailleurs, ses années de publication sont au coeur même des plus profonds bouleversements sociaux de la société québécoise : laïcité de la société, recherche de l'identité québécoise, affirmation du *joual*, idéalisation des mouvements de décolonisation. De plus, les rédacteurs de *Parti pris* ont été, en quelque sorte, les porte-parole d'une génération de jeunes intellectuels et activistes qui ont cru à la libération nationale en tant que mouvement. Ainsi, la revue *Parti Pris* est devenue le carrefour de création littéraire où se sont rencontrés romanciers, cinéastes, poètes et idéalistes. En fait, elle est au coeur d'un réseau de groupes variés qui portent le nationalisme radical.

Lancée en septembre 1964, la revue *Révolution québécoise* fait, elle aussi, la promotion de la révolution socialiste et de l'indépendance nationale. Cette revue prétend que ces deux éléments doivent s'inscrire dans un projet commun. Pour les dirigeants de la revue, Pierre Vallières et Charles Gagnon, l'indépendance n'est plus considérée comme une étape préalable à l'instauration du socialisme ou une fin en soi, mais comme un changement qui répond aux impératifs de la révolution socialiste<sup>41</sup>. Cette position la différencie du même coup de *Parti Pris*. L'ennemi à abattre est l'impérialisme américain. La revue cesse de paraître en septembre 1965, alors que Vallières se joint aux membres de *Parti pris* pour fonder le *Mouvement de libération populaire* (MLP). Ce dernier groupe est tout simplement un autre noyau à la fois socialiste et indépendantiste. Il est né, selon Fournier, de la jonction des groupes *Parti Pris*, *Révolution québécoise*, d'un petit *Groupe d'action populaire* animé par Yvon Hussereau (ex-militant du *FLQ-64*) et de la *Ligue socialiste ouvrière*, groupuscule

---

<sup>41</sup>A. FERRETTI et G. MIRON, *Les grands textes indépendantistes...*, p.150.

trotskyte<sup>42</sup>. Nous constatons, avec ce dernier exemple, jusqu'à quel point les questions nationale et sociale étaient liées et que, souvent, selon l'importance accordée à l'une ou l'autre des deux problématiques, un nouveau groupe naissait.

Toujours dans cette veine que l'on peut qualifier «d'extrême gauche», nous retrouvons le journal *Québec libre*. Né sous l'impulsion d'un autre groupe révolutionnaire, le *Front républicain pour l'indépendance* (FRI), ce journal publié pendant deux années atteint des tirages remarquables, soit 15 000 exemplaires<sup>43</sup>. Le FRI, né des cendres du *Parti républicain* de Chaput en 1964, rejette de façon radicale l'action électorale au profit de l'agitation et de la propagande<sup>44</sup>. Conçu comme un front national, le FRI et son journal *Québec libre* défendent l'indépendance du Québec et une sorte de socialisme populiste. Selon Fournier, le FRI est un amalgame d'éléments de gauche liés à *Parti Pris*, à *l'Action socialiste* et à *l'Alliance Laurentienne*<sup>45</sup>. Tout comme le FLQ, il est divisé en cellules autonomes.

Ainsi, nous croyons qu'en vertu de l'émergence multiforme du nationalisme radical et surtout du nombre de regroupements et de revues, il faut parler d'une véritable gauche nationaliste et socialiste au Québec, voire d'un authentique mouvement de libération nationale et sociale. Il existe d'autres groupes et revues. Leur nombre est considérable, nous n'avons mentionné que ceux qui semblent les plus caractéristiques. Cependant, les groupes et revues décrits plus haut, justifient le foisonnement du nationalisme radical au Québec. Là est l'essentiel de la démonstration. Souvent éphémères, ces groupes et revues prônent le même idéal : libérer le Québec et y instaurer une nouvelle dynamique sociale.

---

<sup>42</sup>L. FOURNIER, *FLQ. Histoire...*, p.119.

<sup>43</sup>*Ibid.*, p.77.

<sup>44</sup>*Ibid.*, p.77-78.

<sup>45</sup>*Ibid.*, p.79.

De plus, avec cette description des groupes et revues, nous pouvons constater la présence d'un véritable réseau indépendantiste révolutionnaire au Québec.

### *Agitation politique*

Comme nous l'avons remarqué, à partir du moment où les réformes s'essouffent, soit en 1964-1965, la société québécoise bascule dans un climat d'insatisfaction et de frustrations populaires qui la conduit à des affrontements de toutes sortes, à des grèves illimitées et des manifestations à teneur nationaliste qui tournent à l'émeute. Des groupes et des revues naissent afin de donner de nouvelles orientations socialistes à la société, voire de créer une véritable révolution au Québec.

«L'équipe du tonnerre», ne prévoyant pas la violence avec laquelle éclaterait l'orage et ne mesurant pas le gouffre économique dans lequel elle plongerait le Québec, ne peut poursuivre son envolée «moderne». Elle laisse donc, en 1966, une société où les inégalités socio-économique et linguistique entre les Canadiens français et les Canadiens anglais demeurent présentes.

Par conséquent, dans un tel climat, les relations de travail se tendent. Les grèves deviennent plus pénibles et plus nombreuses. Le nombre des arrêts de travail entre 1966 et 1970 est deux fois plus élevé que durant la période 1961-1965<sup>46</sup>. Cette croissance effarante du nombre de grèves démontre, d'une part, la syndicalisation des travailleurs et, d'autre part, le profond mécontentement des ouvriers. Le ralentissement de la croissance économique, la hausse marquée du chômage entre 1966 et 1970 grimpant de 4,6 % à 8 % viennent nourrir le mécontentement ouvrier et alimenter le discours radical tant des intellectuels que des militants<sup>47</sup>. Touchée par de longs et violents conflits, comme ceux de la Seven-Up (treize

---

<sup>46</sup>J. ROUILLARD, *Histoire du syndicalisme au Québec*, Montréal, Boréal, 1989, p.447 dans Jean-François CARDIN. *Comprendre octobre 1970...*, p.62

<sup>47</sup>V. BRODEUR et al., *Le mouvement des femmes au Québec. Étude des groupes montréalais et nationaux*, Montréal, Centre de formation populaire, 1982, p.27.

mois en 1967-1968) et des policiers de Montréal (octobre 1969), la société québécoise est à l'heure de la «crise».

C'est également dans ce climat qu'apparaissent, en 1965, les premiers comités de citoyens. Phénomène nouveau et entièrement urbain, leur naissance est signe d'une désillusion face aux espoirs inspirés par la Révolution tranquille et d'un profond désarroi face à l'incapacité des autorités politiques de solutionner les problèmes concrets et immédiats des travailleurs<sup>48</sup>. À partir de 1968, de nouveaux types de regroupements populaires apparaissent, tels que les comités ouvriers. Ces derniers, plus politisés, radicalisent et modèlent leurs actions et leur pensée dans une perspective plus marxiste. D'ailleurs, ils sont en étroite collaboration avec des regroupements syndicaux comme la CSN et des groupes révolutionnaires comme le CAP (Comité d'action politique), le MLP (Mouvement de libération populaire) et le FLP (Front de libération populaire)<sup>49</sup>. En fait, la radicalisation des groupes populaires à partir des années 1967-1968, est intimement liée à l'évolution du mouvement syndical, à l'influence du marxisme et aux nombreux groupes et revues politiques créés.

De plus, il faut dire que depuis 1962, la ferveur nationaliste se cristallise autour de la question linguistique. Nous n'avons qu'à penser à l'opération «McGill français» qui mobilise plus de 15 000 personnes et aux violentes manifestations contre le «Bill 63», dont celle du mois d'octobre 1969, qui rassemblent plus de 30 000 personnes<sup>50</sup>. Sans oublier que toute cette vague d'agitation politique a comme toile de fond des idéaux socialistes qui nourrissent l'idéologie du changement social. Ainsi, des manifestations telles que : la «manif Gordon» en 1962, «le Samedi de la matraque» en 1964 et la «Saint-Jean-Baptiste» en 1968 se succèdent à un rythme affolant et tournent autour de trois thèmes majeurs : la question

---

<sup>48</sup>*Ibid.*, p.57.

<sup>49</sup>*Ibid.*, p.59.

<sup>50</sup>Le Bill 63 consacre le droit des immigrants de choisir la langue d'enseignement pour leurs enfants. Le Bill 63 est perçu par la population comme une assimilation des Canadiens-français.

nationale et linguistique, la contestation étudiante et les conflits ouvriers<sup>51</sup>. Ces manifestations démontrent également la sévère répression avec laquelle les autorités réagissaient pour contrer les manifestations. En fait, tant dans la manifestation «Gordon» que dans la manifestation de la St-Jean-Baptiste, la violence est troublante : des policiers à cheval chargent et matraquent la foule; des cocktails molotov explosent; des émeutes éclatent à Montréal et à Québec; chaque fois on dénombre des centaines de blessés.

Parallèlement à ces manifestations politiques, un autre type de contestation déferle à partir de la fin des années 1960 : l'occupation des cégeps et des universités. Grandement politisés, les étudiants se mettent à appuyer concrètement la cause des travailleurs au Québec<sup>52</sup>.

### *Contexte international*

Dans ce contexte d'ébullition, la contestation politique s'installe, la gauche nationaliste et socialiste s'impose et s'exprime au Québec. Dès lors, militants et militantes se prononcent à la fois sur la question nationale et sur la question sociale devenues inséparables. Qui plus est, comme nous l'avons vu, ces derniers élaborent, tous azimuts, une multitude de pensées et d'actions révolutionnaires, amplifiées par l'effervescence d'un esprit de libération nationale et d'un contexte international des plus explosifs. Comme l'exprime Jean-François Cardin, à partir de 1965, il se crée un mouvement de contestation populaire généralisé qui ira en s'amplifiant :

[...] l'Europe et l'Amérique du Nord, et à travers eux tout le monde occidental, vivent une période de mutation profonde caractérisée notamment par la liquidation de l'héritage colonial et un rejet violent, par l'ensemble de la jeunesse, des valeurs et tabous traditionnels sur l'autorité, le système politique, l'éducation, la famille, la sexualité, etc<sup>53</sup>.

---

<sup>51</sup>J.-F. CARDIN, *Comprendre octobre 1970...*, p.61.

<sup>52</sup>*Ibid.*, p.62.

<sup>53</sup>*Ibid.*, p.56.

À l'échelle planétaire, les pays se mettent à l'heure de la libération. Entre 1963 et 1970, le FLQ pose une centaine de bombes, commet un nombre considérable de vols de toutes sortes, procède à deux enlèvements et cause directement la mort de sept personnes<sup>54</sup>. Pendant ce temps, sur la scène internationale, les mouvements d'indépendance font la manchette.

Aux États-Unis, c'est une Amérique des différences qui se révèle. Cristallisées autour de l'implication militaire américaine au Vietnam, les manifestations contre cette guerre naissent dans la même conjoncture que la question des droits civils pour la minorité noire, les révoltes étudiantes qui entraînent l'occupation des campus (mai 68, Mexico) et le terrorisme urbain des *Black Panthers* et des *Weathermen* : deux organisations armées en lutte pour la libération des Noirs. Ces deux organisations luttent pour un changement en profondeur de la société américaine : ils revendiquent une société socialiste<sup>55</sup>. Ils influencent à des degrés différents le FLQ, surtout au moment où Charles Gagnon et Pierre Vallières y adhèrent. Le mouvement latino-américain des guérillas (Argentine et Bolivie) plus particulièrement et la révolution cubaine avec Che Guevara influencent également le mouvement révolutionnaire québécois. Enfin, la Révolution culturelle en Chine influence considérablement l'élaboration de la pensée révolutionnaire. D'autres luttes de libération nationale, semblables à celle du Québec, sont en cours, soit en Irlande du Nord (IRA) et au Pays basque espagnol (ETA). Ces deux derniers mouvements influencent eux aussi la pensée révolutionnaire des nationalistes radicaux au Québec. D'ailleurs, la lecture de certains textes «partipristes» le prouve éloquemment.

---

<sup>54</sup>*Ibid.*, p.19.

<sup>55</sup>V. O'LEARY et L. TOUPIN, «*Nous sommes le produit d'une époque*» *Québécoises deboutte !*, tome 1, Montréal, remue-ménage, 1982, p.25.

Par conséquent, la montée de mouvements révolutionnaires dans le monde n'est donc pas sans influencer la gauche révolutionnaire québécoise. De l'Algérie à Cuba, de l'Irlande au Québec, les préceptes politiques sont les mêmes : libération, révolution, indépendance.

### **Une littérature de révolte, de contestation**

Dans ce contexte global, une littérature nouvelle et contestataire émerge au Québec. Directement liée aux profonds bouleversements socio-politiques de la société québécoise, la littérature de contestation se concentre à la fois sur l'affirmation de l'identité québécoise et sur l'aliénation culturelle et politique de la société québécoise. Outre l'aliénation, on y retrouve, entre autres, le *joual*, la révolte, la violence, la destruction des tabous (religion, sexualité), l'acculturation, l'insatisfaction, l'incertitude et l'impossible amour. «L'atmosphère, dans lequel évolue ses [la littérature] intrigues, baigne toujours dans le morbide, secrétant l'angoisse, l'isolement, la haine de soi, l'impuissance et le désespoir»<sup>56</sup>. *Le Cassé* de Jacques Renaud, *Le couteau sur la table* de Jacques Godbout et *Prochain Épisode* de Hubert Aquin, sont des exemples éloquents de cette question :

Le héros du roman est celui qui, devant l'échec, prend conscience de son aliénation et revendique le droit d'exercer sa liberté individuelle dans l'accomplissement de sa destinée. Dans un premier temps, il impute son échec à la mère, qui l'a tenu à l'écart de la réalité; puis, à l'enseignement clérical qui lui a imposé le refus du monde et de la chair; au passé, enfin, auquel on l'a forcé à se conformer<sup>57</sup>.

Puisque sur le plan des idéologies, la période 1960-1975 correspond à celle où le débat sur la question de l'identité nationale prime de façon dominante, non seulement sur les autres questions, mais qu'elle polarise, de façon significative, tous les enjeux sociaux, il nous semble important de démontrer que la littérature québécoise n'échappe pas à cette influence:

[...]C'est elle (la littérature), qui fut peut-être le principal porteur de toute l'idéologie, de toute la mythologie de cette période

---

<sup>56</sup>M. ARGUIN, *Le roman québécois de 1944 à 1965*, Montréal, l'Hexagone, 1989, p.110.

<sup>57</sup>*Ibid.*, p.139.

d'affirmation nationale. Elle a pour ainsi dire nourri l'action socio-politique et en a été elle-même directement nourrie, au point qu'il est vraiment impossible de l'en dissocier<sup>58</sup>.

De plus, il faut souligner que la littérature de contestation émerge au moment où un nouvel élément apparaît dans la conjoncture politique québécoise : les premières bombes du FLQ en 1963 :

Au fur et à mesure que le climat socio-politique se radicalise, on verra s'opérer et ensuite s'élargir le clivage entre l'axe autonomiste et technocratique du nationalisme libéral d'un côté, et l'axe indépendantiste du mouvement nationaliste, de l'autre. Ce dernier jouera à partir de 1963-1965 un rôle considérable, voire dominant dans le champ culturel québécois. Signalons d'ores et déjà qu'il sera un facteur puissant pour l'évolution du roman durant les années 1960 et la moitié des années 1970<sup>59</sup>.

Ainsi, la littérature devient un facteur dynamique pour l'évolution de la radicalisation idéologique de cette période<sup>60</sup>.

Collaborateurs, pour la plupart, de la revue *Parti Pris*, les écrivains de la «contestation» se mettent à jeter les bases d'une écriture également axée sur le concept du «Pays» :

La poésie québécoise de la première moitié des années 1960 et le roman québécois par la suite fournissent des illustrations concrètes; les poètes comme les romanciers s'emploient à réinventer le pays, en investissant leur écriture d'un imaginaire symbolique qui véhicule toute une mythologie de l'origine, de l'enracinement et de la fondation d'un territoire<sup>61</sup>.

Selon Gilles Marcotte : «La littérature fait le pays et le pays fait la littérature : la réciprocité est parfaite et il n'est guère d'écrivain (ou de lecteur), à cette époque, qui ne soit convaincu

---

<sup>58</sup>F. RICARD, «Une littérature romantique», dans Josef Kwaterko, *op.cit.*, p.35.

<sup>59</sup>J. KWATERKO, *Le roman québécois de 1960-1975, idéologie et représentation littéraire*, Montréal, éd. du Préambule, 1989, p.28.

<sup>60</sup>*Ibid.*, p.17.

<sup>61</sup>*Ibid.*, p.37.

de la concordance entre le projet littéraire, le projet social et le projet national»<sup>62</sup>. Les thèmes véhiculés dans leurs écrits ont un lieu symbolique commun que nous développerons dans le dernier chapitre : Libération du Québec et violence psychologique et sexuelle à l'endroit des femmes. Les femmes sont, pour ces écrivains, des objets de conquête et d'appropriation. L'analogie de la conquête ou de l'appropriation entre la terre québécoise et la femme se retrouve fréquemment dans les textes littéraires et politiques. Les femmes sont également les victimes d'un langage symbolique violent.

Il est important de souligner que, de façon significative, les écrivains de cette période prennent part au débat sur la libération nationale et sociale du Québec. Ils en sont même les principaux penseurs. Nous n'avons qu'à penser à l'importance idéologique de *Parti Pris* dans l'élaboration d'une pensée nationaliste radicale au Québec. Certains d'entre eux, en plus d'être des rédacteurs de la revue *Parti Pris*, sont des membres actifs du RIN et du FLQ.

Or, l'étude de leurs oeuvres tant littéraires que politiques montre non seulement des similarités au niveau des thèmes symboliques, mais également que les femmes dans leurs écrits font l'objet d'un discours axé, par exemple, sur le rapport symbolique nation/fantasme sexuel, libération/ viol, libération/meurtre.

### **Libération des femmes**

L'émergence du féminisme radical au Québec est non seulement liée à la conjoncture historique des mouvements de libération internationaux, mais à celle du mouvement de libération nationale au Québec. Motivés par les idéaux socialistes et les analyses marxistes de l'oppression, les femmes prennent conscience de leur oppression spécifique. L'égalité n'est pas suffisante, il faut changer radicalement les rapports entre les hommes et les femmes.

---

<sup>62</sup>G. MARCOTTE, «Les problème capitaine», *Liberté*, #111, mai-juin 1977, p.82 dans Jozef Kwaterko. *Le roman québécois...*, p.38.

Au «Désormais» de Paul Sauvé succède un «Dorénavant» qui met fin, en 1964, à l'incapacité juridique des femmes mariées (loi 16), situation qui sévissait depuis 1866. Voilà sur quoi s'ouvre la Révolution tranquille pour les femmes. C'est un pas monumental dans l'accession à l'autonomie :

Une femme n'est plus tenue de présenter la signature de son mari pour effectuer des transactions courantes et pour exercer diverses responsabilités légales qui lui étaient interdites comme, par exemple, intenter un procès ou être exécuteur testamentaire. On lui reconnaît enfin le droit formel d'être une personne autonome à l'intérieur de la société conjugale<sup>63</sup>.

En plus de l'adoption de la loi 16 en 1964, le double standard est officiellement aboli depuis 1954 en matière de séparation légale entre les époux. Les femmes peuvent exiger la séparation de corps, si leur mari est reconnu coupable d'adultère. Ce motif était, auparavant, le privilège exclusif du mari<sup>64</sup>. Cependant, des inégalités socio-économiques demeurent. Les femmes se retrouvent majoritairement dans les secteurs dits féminins : institutrices, infirmières, secrétaires, ménagères. En 1971, au Québec, chez les personnes qui travaillent à temps plein durant toute une année, le salaire moyen des femmes est de 4 702 \$ et celui des hommes de 7 882 \$<sup>65</sup>. Ainsi, les inégalités perdurent.

### *Féminisme réformiste*

Après une accalmie entre 1945 et 1965, le mouvement des femmes organisé refait son apparition. Les femmes sont toujours regroupées dans des associations féminines, les *Cercles de fermières*, l'*Union catholique des femmes rurales*, les *Amicales*, les *Filles d'Isabelle*. Cependant, leurs positions plutôt ambivalentes et parfois conservatrices

---

<sup>63</sup>COLLECTIF CLIO, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, éd. le jour, 1992, p.443.

<sup>64</sup>*Ibid.*

<sup>65</sup>Gouvernement du Québec, *Pour les Québécoises, égalité ou indépendance*, Conseil du Statut de la femme, éd. officielle du Québec, 1978, 335p.

expliquent le fait que nous parlons plutôt d'une réapparition du mouvement des femmes que d'une continuité.

Or, à la mort de Duplessis, très peu de groupes féministes existent. En fait, il n'y en a qu'un seul, la *Ligue des femmes du Québec*, fondé en 1958 par Laurette Sloane. Comme l'explique le Collectif Clio, cette association est au fond un petit regroupement de femmes montréalaises qui sympathisent avec le mouvement ouvrier<sup>66</sup>. Agissant au sein d'un cercle limité, «c'est une allégeance communiste qui les regroupe, et qui, du même coup, décourage les adhésions»<sup>67</sup>. Aucune action collective ne semble reliée à cette association.

C'est plutôt l'organisme pan-canadien *La voix des femmes* qui, au début des années 60, sert de véritable rassemblement. En effet, les militantes féministes telles que les Thérèse Casgrain et Simonne Monet-Chartrand militent activement au sein de cette organisation vouée au désarmement nucléaire. Sous l'instigation de Thérèse Casgrain, la section québécoise de *La voix des femmes* du Canada est créée en 1961. Même si le mouvement intensifie ses revendications du côté pacifiste, son importance est manifeste puisqu'il mobilise de façon significative les énergies féminines qui sont jusqu'alors plutôt inorganisées.

Le véritable coup d'envoi de la renaissance du mouvement des femmes au Québec est donné en 1965 par l'organisation du 25<sup>e</sup> anniversaire de l'obtention du droit de vote des femmes au niveau provincial. La rencontre est organisée par Thérèse Casgrain et quelques militantes de plusieurs groupes de femmes et des réflexions sont élaborées sur la condition féminine. De cette rencontre-réflexion naît en 1966: la *Fédération des femmes du Québec* (FFQ). Se définissant comme un instrument de promotion au service de toutes les femmes, la Fédération se donne comme principale raison d'être la réforme des lois concernant les

---

<sup>66</sup>COLLECTIF CLIO, *L'histoire des femmes...*, p.434.

<sup>67</sup>*Ibid.*

femmes<sup>68</sup>. Elle est une organisation politique. La même année naît de la fusion de l'*Union catholique des femmes rurales* et des *Cercles d'économie domestique*, l'*Association féminine d'éducation et d'action sociale* (AFÉAS). Ce regroupement plutôt apolitique et confessionnel se donne comme objectif de «favoriser la promotion de la femme, de la famille et l'amélioration de la société<sup>69</sup>. Ces deux organisations polarisent leurs revendications autour des objectifs de l'égalité entre les sexes. Ces féministes réformistes réclament les mêmes droits que les hommes : application de la loi du salaire égal pour un travail à valeur égale, reconnaissance de l'autorité parentale des mères, instauration d'un tribunal de divorce<sup>70</sup>. La poursuite à l'égalité est relancée.

### *Commission Bird*

Malgré tout, cette force réformiste, de concert avec les associations anglophones reconnues dans le National Action Committee, exige du gouvernement fédéral en place une enquête qui, selon nous, sert de point de départ pour le mouvement féministe radical au Québec. Cette enquête, la *Commission Bird* (Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada) est créée le 16 février 1967. Par ses mémoires, ses rencontres et les réflexions qu'elle suscite, la Commission aura une influence considérable sur l'articulation de la pensée et de l'action féministes à venir. En vertu de ses révélations, entre autres, sur le sexisme global de l'organisation sociale, le *Rapport Bird* est une véritable bombe dont le mécanisme était déjà amorcé et «tictaquait» déjà. Le *Toronto Star* écrit en 1970 :

Cette bombe est le Rapport de la Commission d'enquête sur la situation de la femme au Canada. Il est bourré de plus de matière explosive que tout engin préparé par des terroristes. [...] Le livre porte sur les relations, non entre les francophones et les anglophones mais entre les hommes et les femmes. Les racines du

---

<sup>68</sup>M. LANCTÔT, *Genèse et évolution...*, p.35.

<sup>69</sup>COLLECTIF CLIO. *L'histoire des femmes...*, p.464.

<sup>70</sup>*Ibid.*

problème qu'il tente de résoudre ne remontent pas à cent ans de Confédération, mais à l'origine du genre humain<sup>71</sup>.

Mais cette bombe est symbolique. Le mouvement féministe n'a pas eu recours à la violence des armes. Par contre, à la fin des années 1960, dans un contexte des plus explosifs au Québec, un groupe de militantes féministes se radicalise. Encore une fois, nous allons voir que la conjoncture internationale sert de catalyseur.

### *Féminisme radical*

De façon générale, le féminisme radical québécois est influencé par les mouvements de libération des femmes internationaux (*women's liberation* aux USA et MLF en France). D'abord, c'est aux États-Unis que le mouvement de libération des femmes surgit. Dès 1967, le mouvement de libération des femmes américaines est déjà bien implanté<sup>72</sup>. La lutte contre la guerre du Vietnam et surtout la lutte pour les droits civils des Noirs nourrissent le mouvement de libération des femmes. Insatisfaites du rôle qu'elles jouent au sein des groupes politiques mixtes, elles se dotent d'organisations autonomes pour mettre au premier plan la libération des femmes. Dans la dichotomie Blancs/Noirs et Riches/Pauvres, illustrant un rapport d'oppression, il n'y a qu'un pas à franchir pour arriver à un rapport similaire Hommes/Femmes. Au Québec, la situation est la même. Marginalisées, voire exclues dans les regroupements nationalistes et socialistes, les femmes se regroupent en organisations autonomes.

Voyons maintenant, comment le féminisme radical est apparu au Québec. L'année 1969 marque le point culminant de l'agitation sociale au Québec : 141 grèves sont déclenchées touchant 103 000 travailleuses et travailleurs; plusieurs manifestations sont organisées et farouchement réprimées par les forces policières et militaires : la manifestation du *Mouvement de libération des travailleurs du taxi*; manifestations massives contre le «Bill

---

<sup>71</sup>*Ibid.*, p.470.

<sup>72</sup>M. LANCTÔT, *Genèse et évolution...*, p.48.

63» à Montréal et à Québec; manifestation à Montréal en faveur de la libération de Vallières et Gagnon, etc<sup>73</sup>. Or, dans ce contexte, sans oublier le climat contestataire des années précédentes, l'administration Drapeau-Saulnier édicte le règlement «anti-manifestation» qui donne aux autorités de la ville de Montréal les pleins pouvoirs d'interdire la tenue d'assemblées publiques, de défilés et d'attroupements<sup>74</sup>.

Or, ce sont 200 femmes, syndicalistes et militantes dans divers groupes nationalistes et socialistes pour la plupart, qui décident de protester contre le règlement Drapeau-Saulnier<sup>75</sup>. Afin de signifier leur désaccord, elles s'enchaînent et défilent dans la nuit. Les policiers n'osent pas les matraquer, mais elles sont tout de même arrêtées. Cette manifestation voulait démontrer «pour une fois le point de vue de la plus grande majorité silencieuse qui puisse exister au monde, celle des femmes»<sup>76</sup>. Par ce geste, ces militantes ont fait naître un nouveau féminisme : *Québécoises deboutte !*<sup>77</sup>, soit un féminisme d'action, un féminisme autonome, un féminisme de revendication.

Le plus grand impact de cette manifestation choc est, sans contredit, la formation du FLFQ, quelques semaines plus tard. Comme l'explique Martine Lanctôt, l'événement est important puisqu'il joue le rôle de catalyseur dans le processus d'émergence d'un mouvement de libération des femmes au Québec<sup>78</sup>. Les femmes décident de se regrouper et de former leur propre regroupement politique. De janvier 1970 à décembre 1971, le FLFQ jette les bases d'un mouvement de libération des femmes au Québec. Or, il aura fallu attendre la fin de la décennie 1960 pour voir naître un féminisme radical.

---

<sup>73</sup>V. O'LEARY et L.TOUPIN, «*Nous sommes le produit d'une époque*»..., p.54.

<sup>74</sup>*Ibid.*,p.55.

<sup>75</sup>*Ibid.*

<sup>76</sup>*Ibid.*

<sup>77</sup>Slogan et nom de la revue du *Front de libération des femmes du Québec*.

<sup>78</sup>M. LANCTÔT, *Genèse et évolution*..., p.48.

Le mouvement de libération des femmes au Québec apparaît dans un profond bouleversement social. Par conséquent, il est sujet à subir l'influence de contestations qui sont à la fois anti-coloniales et anti-capitalistes. Ainsi, le premier regroupement féministe radical québécois, le *Front de libération des femmes du Québec* lie ces deux idéologies à son idéologie de libération des femmes : «Pas de libération des femmes du Québec sans libération du Québec et pas de libération du Québec sans libération des femmes du Québec!». Quand le Collectif Clio explique que «tout processus d'affirmation et de libération est, la plupart du temps, marqué par deux temps forts : celui de la reproduction du modèle dont on veut se libérer et celui de la création d'un nouveau modèle bâti sur l'identification d'une spécificité», l'exemple du FLFQ est marquant<sup>79</sup>.

Quelques mois après les événements d'octobre 1970, un autre groupe de féministes sympatisantes du FLFQ et du FLQ écrit le *Manifeste des femmes québécoises*. Le Manifeste est à la fois une réponse à la pensée révolutionnaire du FLQ en même temps que son prolongement. En fait, les féministes du *Manifeste des femmes québécoises* dénoncent le sexisme qui prévaut au sein du mouvement révolutionnaire et le rôle effacé des femmes dans ce même mouvement. Il en est aussi le «prolongement idéologique», parce que le *Manifeste des femmes québécoises*, reprend le langage politique du FLQ afin de transposer l'expérience révolutionnaire des hommes en expérience révolutionnaire féministe. Tout en proclamant le caractère spécifique de l'oppression des femmes, les féministes du Manifeste utilisent le schéma colonisateur et colonisé pour décrire la situation vécue par les femmes. Nous développerons en profondeur cette idée dans le prochain chapitre.

À la lumière de ces données, nous constatons l'effervescence socio-politique et culturelle dans laquelle sont apparus le nationalisme radical et le féminisme radical au Québec. La décennie 1960-1970 n'est pas seulement marquée par une agitation politique des plus explosives, c'est la période où émerge une véritable littérature de contestation. Par conséquent, à travers tout le spectre du nationalisme radical, une littérature de contestation

---

<sup>79</sup>*Ibid.*, p.461.

porte et alimente le discours de la libération nationale. De plus, le foisonnement du nationalisme radical donne naissance à une série de regroupements et de revues à la fois nationalistes et socialistes. L'importance du mouvement nationaliste, qui s'intensifie au fil des années 1960 et qui culmine dans la Crise d'octobre, donne naissance à une série de manifestations et d'actions violentes, mais également prépare le terrain au mouvement pour la libération des femmes québécoises. Ses préceptes de libération nationale et surtout son cloisonnement politique servent de base au *Front de libération des femmes du Québec*, le premier du genre. Nous allons constater, dans le prochain chapitre, l'influence qu'a eu le mouvement de libération nationale dans la fondation du premier mouvement de libération des femmes du Québec.

## Chapitre II

### De libération en libération : le pouvoir de l'exclusion

«Notre indépendance sera-t-elle celle des hommes québécois seulement ? La voudrions-nous encore en ces termes ? Ou bien sera-t-elle celle du peuple tout entier ? Voilà ce qu'il nous faut décider avant qu'elle se matérialise !<sup>1</sup>»

Quelle ampleur la libération nationale a-t-elle eu dans l'élaboration d'un mouvement de libération des femmes au Québec ? Quelle place les femmes, féministes ou non, ont-elles eue dans les groupes mixtes révolutionnaires ? Dans les groupes nationalistes radicaux ? Autant de questions auxquelles nous tenterons répondre et qui contribueront à mieux cerner les rapports entre le nationalisme radical et le féminisme radical au Québec.

«Pas de libération du Québec sans libération des femmes, pas de libération des femmes sans libération du Québec!» Un tel mot d'ordre lancé par le *Front de Libération des Femmes du Québec* démontre, selon la politologue Diane Lamoureux, l'enjeu de deux questions : l'importance de la question nationale dans la radicalisation politique et sociale et le fait que le mouvement féministe s'est d'abord situé dans une perspective de libération nationale<sup>2</sup>. Le slogan du *Manifeste des femmes québécoises*, paru huit mois après celui du *Front de Libération du Québec*, vient confirmer cette idée : «Pas de Québec libre sans libération des femmes ! Pas de femmes libres sans libération du Québec!» Enfin, le livre *La femme au Québec* de Marcelle Dolment et Marcel Barthe, paru en 1973, pose la même thématique : «La libération de «la femme» doit-elle aller de pair avec celle du Québec?»<sup>3</sup>. Il est à noter

---

<sup>1</sup>M. DOLMENT et M. BARTHE, *La femme au Québec*, Montréal, Les Presses libres, 1973, p.16.

<sup>2</sup>D. LAMOUREUX, «Nationalisme et féminisme : Impasse et coïncidences», *Possibles*, vol.8, #1, 1983, p.46.

<sup>3</sup>M. DOLMENT et M. BARTHE, *La femme...*, p.1 de la couverture.

que ce livre ne pose le rapport de la libération nationale en regard de la libération des femmes qu'à quatre reprises : en page quatre de couverture et dans l'introduction, ce qui donne à croire que les auteurs ne posent le rapport que pour susciter l'attention des lecteurs. Mais également, cela démontre jusqu'à quel point ces deux questions sont inextricablement liées entre elles dans les mentalités pendant la première moitié de la décennie 1970, soit la période où un authentique mouvement de libération des femmes apparaît au Québec.

Ces quelques exemples, forts de leur sens, modèlent la théorie selon laquelle la première manifestation du féminisme radical québécois, celle de 1969-1971, est fortement influencée par la libération nationale. Ils nous renvoient également à l'épineux dilemme existentiel des féministes radicales : «Est-on d'abord femmes ou d'abord Québécoises ?» D'ailleurs, ce «célèbre conflit cornélien»<sup>4</sup>, expression empruntée à la politologue et ex-militante du FLFQ, Louise Toupin, est ce qui divise le plus les groupes féministes des années 1970 et 1980, particulièrement chez les féministes du *Regroupement des femmes québécoises*, qui se dissoudra par manque de cohésion sur cette question lors du référendum de 1980<sup>5</sup>.

### Quelques mises au point

L'originalité du FLFQ et des auteures du *Manifeste des Femmes québécoises* est sans contredit, l'articulation de la triade libération des femmes, libération nationale et libération sociale. Contrairement à ce qu'expose Diane Lamoureux dans son essai sur le féminisme québécois des années 1970, *Fragments et collages*, la lutte de libération des femmes au Québec n'est pas un aspect parcellaire de la lutte de libération nationale :

De fait, la conception prévalant à l'intérieur du FLF est que la lutte féministe est un aspect parcellaire de la lutte de libération nationale et que la politique, ou l'action politique, passe par la consolidation

---

<sup>4</sup>L. TOUPIN, «Est-on d'abord femmes ou d'abord Québécoises ?» La liaison féminisme-nationalisme à la naissance du néo-féminisme à Montréal : 1969-1971», Communication au 49<sup>e</sup> Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, Orford, octobre 1996.

<sup>5</sup>Voir à ce sujet D. COUILLARD, *Nationalisme et féminisme. Histoire d'une ambiguïté : 1976-1980*, Thèse (M.A.), Université de Montréal, 1987, 119p.

d'un courant nationaliste radical où les femmes ne subiraient pas de discrimination<sup>6</sup>.

Les textes originaux permettent une autre interprétation. Mieux, les auteures du *Manifeste des femmes québécoises* s'insurgent contre cette idée : «Il semble que pour tout le monde la libération des femmes soit sous-entendue dans la libération nationale. Et bien non. La libération des femmes n'est pas nécessairement le corollaire d'une révolution sociale»<sup>7</sup>. Quant au FLFQ, bien qu'il soit, comme nous le constaterons plus loin, profondément influencé à la fois par le nationalisme radical et le socialisme, son mouvement n'est pas pour autant un simple appendice à la lutte de libération nationale au Québec. Et ce, malgré le fait qu'une des conditions pour être membre du regroupement est d'être en faveur de la libération du Québec:

On doit s'entendre sur certains critères qui détermineront si une cellule fait ou non partie du FLF; nous proposons les critères suivants : cellule composée de femmes seulement, travailler pour la libération des femmes, être pour la libération nationale, être anti-capitaliste ?... ce point n'a pas été clairement discuté...<sup>8</sup>

Même si parfois certains textes laissent croire que la libération nationale passe avant la libération des femmes, il faut accepter de voir toute la documentation disponible pour porter un jugement adéquat. L'analyse du FLFQ à travers sa revue, ses tracts, ses bulletins internes, ses bulletins de liaison et communiqués de presse est complexe puisqu'il s'agit d'un groupe formé en cellules autonomes. Comme à l'image du FLQ, le regroupement est constitué de cellules : cellule «garderie», cellule «avortement», cellule «X Action-choc», cellule «journal», etc. Par conséquent, certains écrits peuvent se révéler plus nationalistes que d'autres. De plus, il ne faut pas simplifier l'analyse du féminisme radical (1969-1971) uniquement à partir du FLFQ. Les féministes radicales qui ont rédigé le *Manifeste des*

---

<sup>6</sup>D. LAMOUREUX, *Fragments et collages. Essai sur le féminisme québécois des années 1970*, Montréal, remue-ménage, 1986, p.105.

<sup>7</sup>ANONYME, *Manifeste des femme québécoises*, Montréal, L'étincelle, 1971, p.12.

<sup>8</sup>FLFQ, «Texte cellule : X», été 1971, dans V. O'LEARY et L. TOUPIN, *Québécoises deboutte!*, tome 1, Montréal, remue-ménage, 1982, p.122.

*femmes québécoises* ne sont pas membres du FLFQ : elles en sont sympathisantes. En l'occurrence, elles ont une analyse semblable à celle du FLFQ, une analyse se rapprochant d'un nationalisme de décolonisation. À cette époque, les écrits indépendantistes d'Albert Memmi, *L'Homme dominé et Portrait du colonisé*, et de Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, influencent profondément la théorisation de la libération nationale au Québec, et par surcroît, celle de la libération des femmes au Québec : «Au Québec, la conquête à faire est totale : décolonisation d'un peuple, indépendance du Québec dans une révolution socialiste»<sup>9</sup>. En fait, c'est une analyse théorique ouvertement de type «libérationniste» qui, comme l'explique Louise Toupin, privilégie les idéaux socialistes et communautaires<sup>10</sup>. Par conséquent, le schéma colonisateur/colonisé est souvent utilisé afin de décrire la situation «oppressive» des femmes.

Nous l'avons montré au chapitre précédent, les femmes du *Front commun des Québécoises* secouent les autorités montréalaises en s'opposant au règlement anti-manifestation de Drapeau-Saulnier de façon extrêmement symbolique, c'est-à-dire en s'enchaînant les unes aux autres comme des esclaves<sup>11</sup>. Ce geste donne naissance, comme nous l'avons vu, au *Front de Libération des femmes du Québec*. Pour ces femmes, revendiquer l'égalité entre les sexes ne suffit plus. Il faut maintenant un authentique mouvement de libération des femmes au Québec afin de trouver les causes du déséquilibre entre les hommes et les femmes et s'attaquer au système entier qui crée ces injustices, soit le patriarcat et le capitalisme. «La

---

<sup>9</sup>FLFQ, «Bulletin de liaison», août 1971, p.113.

<sup>10</sup>L. TOUPIN, «Est-on d'abord...», p.2.

<sup>11</sup>Cette tactique nous rappelle celle des suffragettes anglaises, qui s'enchaînèrent en octobre 1908, à la grille qui sépare des Communes le coin de la galerie des visiteurs réservé aux femmes : «Before beginning, she chained herself to the railings beside the Prime Minister's front door, both symbolically to express the political bondage of womanhood, and for the very practical reason that this device would prevent her being dragged speedily away», dans M. MACKENZIE, *Shoulder to Shoulder*, England, Penguin Books, 1975, p.66. Cette action est avec d'autres types d'actions plus violentes, un moyen, pour les femmes anglaises, d'obtenir le droit de vote. Entre 1906 et 1914, plus de mille femmes sont incarcérées pour s'être battues en faveur du droit de vote des femmes; des milliers d'autres sont arrêtées. Voir à ce sujet, Martha VICINUS, «Tactiques des suffragettes anglaises : espace des hommes et corps des femmes», dans *Stratégies des femmes*, Paris, Tierce, 1984, p.407-423.

lutte de libération de la femme au Québec doit donc se situer à trois niveaux : contre le patriarcat, contre l'impérialisme américain et le colonialisme anglo-saxon, pour un socialisme<sup>12</sup>. Telles sont les prémices du premier mouvement de libération des femmes au Québec. Ainsi, dans le *Manifeste des femmes québécoises* et les textes du FLFQ on constate que le patriarcat est au coeur même de leurs investigations analytiques :

Nous avons découvert également que la double oppression dont on nous parlait constamment venait du fait que nous étions les victimes de deux systèmes : le système capitaliste et le système patriarcal, et que notre libération supposait la fin de ces deux systèmes, chose qu'aucune révolution sociale n'a encore fait<sup>13</sup>.

Penser, c'est souvent le premier temps d'une révolution. Or, c'est justement une révolution que nous voulons, nous les femmes. Une révolution qui nous sortira de notre servage et de toutes nos dépendances. D'une telle révolution presque personne n'a encore parlé au Québec<sup>14</sup>.

De même à travers l'étendue des sources analysées tant du FLFQ, dans le *Manifeste des femmes québécoises*, que dans le livre *La femme au Québec* et dans le témoignage de Louise Lanctôt<sup>15</sup>, nous cernerons la difficile rencontre entre le mouvement de libération nationale et le mouvement de libération des femmes au Québec.

### **La libération des femmes et la libération globale**

Les priorités du *Front de Libération des Femmes du Québec* sont clairement exposées dès le début de l'organisation : combattre l'oppression des femmes dans la société; informer les femmes sur la contraception; revendiquer des avortements libres et gratuits; revendiquer «un salaire égal à travail égal et un travail égal à salaire égal»; revendiquer un salaire pour les femmes qui désirent travailler à la maison; revendiquer des garderies d'État ouvertes 24

---

<sup>12</sup>FLFQ, «Bulletin de liaison», août 1971, p.117.

<sup>13</sup>*Manifeste des femmes québécoises*, p.24-25.

<sup>14</sup>*Ibid.*, p.50.

<sup>15</sup>L. LANCTÔT, *Une sorcière comme les autres*, Montréal, Québec/Amérique, 1981, 182p.

heures par jour, sept jours par semaine; revendiquer une éducation gratuite à tous les niveaux; combattre l'exploitation sexuelle véhiculée par la mode et la publicité; redéfinir la cellule familiale<sup>16</sup>.

C'est avec de telles priorités que le FLFQ se construit en tant que mouvement de libération autonome au Québec. La radicalité avec laquelle les féministes posent leurs revendications est indiscutable. À côté des mouvements réformistes féministes (FFQ, AFÉAS), le FLFQ et les féministes du *Manifeste des femmes québécoises* se greffent et n'exigent pas que des «miettes égalisatrices», mais un bouleversement global des rapports entre les hommes et les femmes. À preuve, voici quelques extraits qui dévoilent les couleurs des deux regroupements. Le premier extrait est issu d'un texte distribué aux nouvelles recrues du FLFQ; il expose clairement le radicalisme du regroupement : «Nous pensons qu'il faut s'unir pour amorcer un changement radical de notre condition plutôt que de réclamer des miettes au gouvernement. Nous croyons qu'il appartient aux femmes de décider de leurs conditions d'existence, de leur corps, de leur vie [...]»<sup>17</sup>. Le deuxième exemple est tiré du Manifeste; il fait appel à la révolution : «Il devient clair pour nous les femmes qu'il nous faut faire la révolution si nous voulons que ça change»<sup>18</sup>. Le dernier exemple est tiré, quant à lui, du deuxième bulletin de liaison du FLFQ; il évoque l'importance des rapports homme/femme: «Les femmes doivent lutter pour une transformation radicale de leurs rapports avec les hommes et une égalité complète de leurs droits»<sup>19</sup>.

Ainsi, les paradigmes du mouvement de libération des femmes s'établissent dans l'idée d'une révolution globale des structures de rapports entre les hommes et les femmes. Afin de parvenir à cette libération globale, les féministes tentent d'inscrire leur propre libération à

---

<sup>16</sup>FLFQ, texte de recrutement : «FLFQ historique», été 1970, p.66.

<sup>17</sup>*Ibid.*,p.67.

<sup>18</sup>*Manifeste des femmes québécoises*, p.51.

<sup>19</sup>FLFQ, «Bulletin de liaison», août 1971, p.111.

l'intérieur du processus révolutionnaire qui vise un changement global des structures économiques et socio-politiques de la société québécoise. En fait, elles dénoncent, tout comme les felquistes l'ont fait en posant des bombes, les symboles du pouvoir. Elles ne prennent pas les armes comme ces derniers; elles vont plutôt nommer ces symboles et modeler leurs actions sur un nouveau type de culture :

D'abord en dénonçant les idéologies et leurs véhicules qui tendent à renforcer notre statut d'infériorité et aussi en créant une nouvelle culture des femmes, une culture où les femmes seront solidaires dans la lutte de libération. Car c'est dans la lutte que se créera la femme nouvelle et sa culture, une culture révolutionnaire d'où seront exclues toutes les dépendances<sup>20</sup>.

Ainsi, les féministes radicales tentent d'organiser leur lutte dans un projet de libération globale, et non sur l'assujettissement d'un sexe au profit d'un autre comme c'est le cas dans le discours des nationalistes radicaux :

La libération de la femme n'a pas pour but d'en faire l'oppression d'autres groupes d'individus, mais elle s'insère dans un processus de libération de tous les êtres humains. Il ne faut pas inverser les rôles mais les changer<sup>21</sup>.

Par conséquent, nous pouvons déjà prétendre que les féministes radicales entretiennent une relation différente face à l'idéologie de libération, puisque leur libération n'est pas liée à l'assujettissement d'un sexe par l'autre. Dans la littérature révolutionnaire féministe, on parle de libération globale tant pour les femmes que pour les hommes. On explique même: «C'est pour ça que la libération de la femme ne peut aller jusqu'au bout tant que tous les Québécois ne se libèreront pas et ne se débarrasseront pas des gouvernements qui les empêchent de vivre libres et tous égaux»<sup>22</sup>. De plus, la participation des femmes doit être entière : «Nous considérons que les femmes ne pourront se libérer qu'à l'intérieur d'un processus de libération globale de toute la société. Cette libération ne sera possible qu'avec

---

<sup>20</sup> *Manifeste des femmes québécoises*, p.39.

<sup>21</sup> FLFQ, «Bulletin de liaison», août 1971, p.117.

<sup>22</sup> FLFQ, «Québécoises deboutte !», vol. 1, #1, novembre 1971, p.134.

la participation entière et à tous les niveaux des femmes qui composent la moitié de la population québécoise»<sup>23</sup>. Les féministes généralisent même jusqu'à une révolution mondiale : «[...] Ce qui est en jeu ce n'est pas seulement notre libération mais aussi la libération de tout notre peuple et de tous les peuples de la terre»<sup>24</sup>. Leur rapport face à la libération se pose donc en des termes de globalité, voire d'universalité : «[...] nous voulons faire passer la terre de la fatalité à la liberté»<sup>25</sup>.

### **La libération des femmes et la libération nationale**

L'influence du mouvement de libération nationale dans la formation du mouvement de libération des femmes au Québec est sans équivoque : «Notre mouvement s'inscrit dans la lutte de libération du peuple québécois. Nous appartenons à une société de classes (exploiteurs-exploités). Nous nous définissons comme «esclaves des esclaves»<sup>26</sup> ; «Nous entendons, dès maintenant, lutter pour nos revendications et faire en sorte que toutes les femmes se sentent concernées par la libération nationale et sociale parce que là sont leurs intérêts»<sup>27</sup>.

Né au coeur même du paroxysme de l'agitation nationale et sociale, la première manifestation du féminisme radical ne peut donc se positionner qu'en prenant en compte le nationalisme. Les auteures de l'anthologie des textes du FLFQ et du *Centre des femmes*, Véronique O'Leary et Louise Toupin, disent même que le «néo-féminisme a dû "passer" par le nationalisme»<sup>28</sup>. De sorte qu'un constat se dégage : les féministes radicales de cette vague

---

<sup>23</sup>FLFQ, «FLFQ : Historique», p.66.

<sup>24</sup>*Manifeste des femmes québécoises*, p.51.

<sup>25</sup>FLFQ, «Communiqué de presse», 8 mai 1970, p.71.

<sup>26</sup>*Manifeste des femmes québécoises*, p.51.

<sup>27</sup>*Ibid.*, p.58.

<sup>28</sup>V. O'LEARY et L. TOUPIN, «*Nous sommes le produit d'un contexte*»..., p.31.

sont nationalistes<sup>29</sup>. À la lumière du contexte socio-politique que nous avons présenté au chapitre précédent, la décennie 1960, par ses différentes manifestations politiques, ses revues littéraires et politiques et ses groupes politiques, donne à la société québécoise un rythme nationaliste des plus explosif. Tous les acteurs sociaux, qu'ils soient étudiants, syndicalistes, politiciens ou activistes, sont interpellés par la question de la libération nationale. Par conséquent, un mouvement de libération des femmes au Québec ne peut se développer qu'à l'intérieur d'un tel processus. Qui plus est, à la fin des années 1960, période qui culmine dans la crise d'octobre, la radicalité avec laquelle la libération du Québec est posée permet une réelle prise de conscience chez les femmes. N'est-ce pas dans le dénouement final de la crise d'octobre, soit les procès, qu'un geste politique d'éclat est posé par des féministes : la prise d'assaut du banc des jurés en plein procès ? N'est-ce pas en réponse au *Manifeste du FLQ* que des féministes radicales publient leur manifeste, le *Manifeste des femmes québécoises*?

Les féministes du FLFQ et du *Manifeste des femmes québécoises* inscrivent donc leur modèle de libération dans la perspective d'une libération nationale québécoise. En fait, elles adhèrent au mouvement de libération nationale parce qu'elles y voient une façon de poser leur propre lutte de libération en termes universels : «Il ne faut pas oublier que pour notre propre libération nous avons à mener une lutte pour notre libération nationale qui ne peut se réaliser sans les femmes et les hommes»<sup>30</sup>. Mais la réciproque est vraie : «En même temps, au Québec, elle [la lutte de libération des femmes] doit nécessairement s'inscrire dans la lutte de libération nationale du peuple québécois, sans quoi cette libération ne serait qu'illusoire<sup>31</sup>». Ainsi, la libération des femmes et la libération nationale sont indissociables, chez les féministes radicales, au niveau des idéologies de libération comme l'atteste le fameux slogan : «Pas de libération du Québec sans libération des femmes, pas de libération

---

<sup>29</sup>*Ibid.*, p.27.

<sup>30</sup>FLFQ, «Bulletin de liaison», août 1971, p.112.

<sup>31</sup>*Ibid.*, p.115.

des femmes sans libération du Québec !» Les féministes radicales ne peuvent revendiquer une libération autonome, c'est-à-dire indépendante de celle du Québec, car elles sont prises dans un processus de libération qui les mobilise déjà en vue du mouvement national :

Or, pour les femmes, ce qui importe d'abord c'est la libération des femmes. Notre oppression dure depuis des millénaires et maintenant nous en avons assez. Mais nous sommes très conscientes que notre libération est liée à la libération nationale et c'est pourquoi nous joindrons le mouvement; nous avons, nous aussi, une responsabilité vis-à-vis la lutte révolutionnaire qui s'est développée au Québec et c'est pourquoi nous entendons y participer<sup>32</sup>.

De plus, les deux processus sont liés au niveau de la conscience révolutionnaire :

Parce que collectivement nous prenons conscience que nous sommes des femmes colonisées et que le besoin de mobilisation se fait sentir. Parce que nous voulons lutter pour l'indépendance du Québec dans une perspective révolutionnaire, tout en atteignant l'égalité de l'homme et de la femme et ainsi, devenir des êtres autonomes<sup>33</sup>.

Il n'est donc pas fortuit de penser que la lutte de libération des femmes québécoises ne peut pas se réaliser sans celle du Québec : «L'intégration complète des femmes à la lutte pour notre libération nationale est donc une condition essentielle pour cette libération et pour l'abolition de notre exploitation spécifique»<sup>34</sup>.

### **Le FLFQ comme moteur de la libération des femmes**

L'importance du FLFQ comme moteur du mouvement de libération des femmes au Québec est incontournable. Les textes sont nombreux à attester cette affirmation. Tout en approfondissant la perspective de l'analogie entre libération des femmes et libération nationale, ce mouvement vise l'autonomie :

---

<sup>32</sup>*Manifeste des femmes québécoises*, p.12.

<sup>33</sup>*FLFQ*, «Bulletin de liaison», août 1971, p.118.

<sup>34</sup>*Ibid.*, p.111.

Pour nous le FLF [FLFQ] doit s'insérer dans la lutte pour l'indépendance du Québec et pour la révolution sociale. Pour l'indépendance, parce que nous sommes femmes mais femmes québécoises et en tant que Québécoises nous sommes colonisées. [...] Ça fa que, faut s'arranger pour pas s'faire fourrer par la révolution québécoise<sup>35</sup> [sic].

Pour les militantes du FLFQ, il semble essentiel que l'organisation du mouvement de libération des femmes passe par le FLFQ :

Le FLF au Québec doit donc briser les traditions et enrayer le conditionnement qui a fait de la femme un "jouet" aux mains de la société[...]. Le FLF doit combattre le manque de confiance en soi et l'ignorance [...]. Le FLF doit stopper l'emprise masculine sur la vie de la femme, sur son corps, [...]. Le FLF doit libérer la femme d'elle-même [...]<sup>36</sup>.

En plus de la participation du FLFQ, l'oppression des femmes et l'oppression nationale sont toujours vues comme indissociables :

L'oppression de la femme québécoise est intégrante de l'oppression nationale. Comme le montre le slogan du FLF "Pas de Québec libre sans femmes libres", la dynamique de la lutte de libération de la femme va dans le même sens que celle de la lutte de libération nationale. Le FLF participe à la lutte de libération nationale. Donc les militantes qui viennent et viendront au mouvement ont généralement une conscience nationale plus ou moins approfondie et la question de femmes non indépendantistes ne s'est jamais posée<sup>37</sup>.

Il est clair que le FLFQ est considéré par ses membres comme une force de frappe : «Puisque notre lutte de libération à l'intérieur du Québec ne peut être faite que par nous, le FLF doit se constituer en force politique autonome»<sup>38</sup>.

---

<sup>35</sup>*Ibid.*, p.119.

<sup>36</sup>*Ibid.*, p.114.

<sup>37</sup>FLFQ, «Bulletin interne : FLF avortement», avril 1971, p.94.

<sup>38</sup>FLFQ, «Bulletin de liaison», août 1971, p.114.

La première action politique d'envergure du FLFQ nommée «action-jurés» exprime de façon éloquente comment la question de libération nationale sert de cheval de Troie pour les féministes radicales au Québec. En effet, à la suite du procès du felquist Paul Rose, Lise Balcer est appelée à comparaître comme témoin de la défense. Or, cette dernière refuse de témoigner, car elle prétend que «si les femmes, au Québec, n'ont pas le droit, dans une cour de justice, d'être jurées, pourquoi auraient-elles l'obligation d'être témoins devant cette même cour ?<sup>39</sup>» Par ces paroles, Lise Balcer est accusée d'outrage au tribunal. C'est à cause de son plaidoyer féministe que les féministes du FLFQ, la cellule «X Action-choc», procèdent à «l'invasion du banc des jurés»<sup>40</sup> et se voient emprisonnées pour outrage au tribunal.

Le geste du FLFQ est extraordinaire en soi. Or, on le cherche en vain à travers les ouvrages importants du féminisme québécois<sup>41</sup>. En guise de reconstruction historique, nous le présentons de même que certains extraits de la couverture médiatique. De cette façon, nous cernerons avec plus d'exactitude les mentalités face à un geste politique posé par des féministes nationalistes.

Appelée à comparaître devant la justice pour son refus de témoigner au procès de Paul Rose, Lise Balcer voit son procès interrompu par sept femmes du FLFQ qui prennent d'assaut la tribune (vide) des jurés, en scandant : «Discrimination !» et «La justice c'est d'la marde !» À ces cris, les sept femmes se voient imposer, sur-le-champ, des condamnations à un mois de prison pour cinq d'entre elles et à deux mois pour deux autres, pour avoir ajouté, après la sentence du juge : «On nous viole encore!»<sup>42</sup>

---

<sup>39</sup>*Ibid.*, p.81.

<sup>40</sup>Expression empruntée à Louise Toupin.

<sup>41</sup>M. JEAN, *Québécoises du 20<sup>e</sup> siècle*, Montréal, éd. du jour, 1974, 303p., COLLECTIF CLIO, *L'histoire des femmes depuis quatre siècle*, Montréal, éd. Quinze, 1982 et la dernière édition, éd. le jour, 1992, 646p., D. LAMOUREUX, *Fragments et collages*, Montréal, remue-ménage, 1986, 168p.

<sup>42</sup>V. O'LEARY, et L. TOUPIN, *Québécoises deboutte !...*, p.81.

Ce geste féministe posé en pleine hécatombe felquiste a bouleversé l'opinion publique comme en témoignent ces quelques extraits de la presse canadienne : «Sept femmes en furie se jettent en hurlant dans le box des jurés [...] Sept jeunes pucelles, championnes de la contestation, ont soudain traversé la salle de la cour d'Assises où l'on juge Paul Rose [...] Comme une envolée de Vierges Folles, ces filles âgées de 19 à 22 ans, couraient tellement vite [...] Le juge Marcel Nichols entendant les cris et les frous-frous [...]. (*Montréal-Matin*)<sup>43</sup>»; «À la comparution de la belle Lise Balcer, 7 filles en colère sautent dans le banc des jurés». «Sept femmes en colère ont déclenché toute une commotion [...] au moment de la comparution de Lise Balcer, cette belle fille aux yeux fascinants. (*journal de Montréal*)<sup>44</sup>» «[...] ces jeunes filles, à la surprise des gardes de sécurité, ont envahi les tribunes du jury pour protester en termes virils contre le fait qu'au Québec les femmes ne sont pas admises à faire partie d'un jury. (*Le Star de Toronto*)<sup>45</sup>».

Cette action a fait les manchettes de la presse, certes, mais ce qu'il faut retenir c'est la condescendance, voire le sexisme avec lequel tous ces articles ont été rédigés. La sociologue Francine Burnonville parle de «fantasmes médiatiques» : «La presse québécoise a aussi des phantasmes de furies»<sup>46</sup>. De fait, ces écrits journalistiques nous révèlent une impuissance totale à théoriser une action politique faite par des femmes. Les termes utilisés sont chargés de sens. Pour désigner les femmes qui ont envahi le banc des jurés, les journalistes parlent de «pucelles», de «vierges folles», de «femmes en furie». Lorsque l'on parle de Lise Balcer, certains journalistes ne peuvent en parler qu'en utilisant des qualificatifs tels que «cette belle fille aux yeux bleus», «la belle Lise Balcer». Quant aux termes avec lesquels les féministes ont protesté, ils ne peuvent qu'être posés «en termes

---

<sup>43</sup>R. GUIL, «Sept femmes en furie se précipitent dans le box des jurés au procès Rose», *Montréal-Matin*, 2 mars 1971, p.83.

<sup>44</sup>P. BOUCHARD, «À la comparution de la belle Lise Balcer, 7 filles en colère sautent dans le banc des jurés», *Journal de Montréal*, 2 mars 1971.

<sup>45</sup>Anonyme, «Les femmes et la justice», *Le Star*, Toronto, 5 mars 1971.

<sup>46</sup>F. BURNONVILLE, *Les femmes sont-elles allées trop loin ?*, Montréal, éd. le jour, 1992, p.221.

virils» selon *Le Star* de Toronto. Il est clair que pour ces journalistes les femmes ne peuvent poser un geste politique qui vise à transformer la structure même de la société. De sorte que nous pourrions parler d'un discours journalistique qui vise à minimiser une action féministe. Leurs réactions nous font penser au discours des critiques d'art québécois, qui pendant les années 1960-1970, qualifient la peinture des femmes peintres comme étant de «dynamisme presque viril», de «peinture mâle», qui ne fait place «à aucune féminité inutile», voire de peinture «forte, percutante, violente comme une nature vierge d'hommes»<sup>47</sup>. Cette similitude langagière pour deux questions en apparence fort différentes illustre l'incapacité des journalistes, en général, à évaluer correctement les gestes posés par des femmes.

Est-ce si étonnant une telle réaction de la part de journalistes masculins ? Ne faut-il pas rappeler la discrimination dont a fait preuve le Cercle national des journalistes à Ottawa en votant, une fois de plus en janvier 1970, l'exclusion des femmes journalistes de ses rangs?<sup>48</sup> Il semble que l'exclusion des femmes soit monnaie courante en 1970.

Certes, il faut retenir de l'«action-jurés» que le 28 avril 1971, soit au moment où les deux dernières prisonnières du FLFQ sont sorties de prison, le projet de loi 34, loi modifiant la loi des jurés, est déposé en première lecture à l'Assemblée nationale du Québec et que la loi

---

<sup>47</sup>Ces qualificatifs sont le résultats d'une recherche réalisée dans le cadre d'un séminaire de maîtrise, *Histoire des femmes*, où nous avons constaté que les femmes peintres du courant post-automatisme sont évaluées par les critiques d'art de cette époque selon un double standard sexiste. Elle a été effectuée à partir de journaux tels que *Le Devoir*, *La Presse* et la revue *Vie des Arts*.

<sup>48</sup>Il nous semble intéressant de rappeler les événements. Depuis sa fondation en 1928, le Cercle a toujours exclu les femmes journalistes de ses rangs. En janvier 1970, cette politique est maintenue par un vote de 58 contre 53. Or, les femmes journalistes décident de contester ce vote et s'engagent dans des pressions politiques. Face aux pressions, auxquelles s'ajoutent celles de l'ex-Premier ministre Diefenbaker, le Cercle est obligé de se plier aux exigences, et en mai 1970, le vote est renversé (78 contre 21) en faveur des femmes journalistes. Voir, «Les journalistes d'Ottawa disent "non" aux femmes», *La Presse*, 26 janvier 1970, «Diefenbaker face à la ségrégation des journalistes masculins», *Le Devoir*, 12 février 1970, «Les femmes sont admises au Cercle des journalistes», *Le Devoir*, 12 mai 1970, «1970, l'année de la contestation féminine», *Le Devoir*, 22 décembre 1970.

est sanctionnée le 18 juin 1971<sup>49</sup>. Le geste si mal jugé a pourtant obtenu le résultat escompté.

Ainsi, le féminisme radical, dès ses premières actions, s'est positionné dans un rapport politique avec le nationalisme radical, de sorte qu'un mouvement, le FLFQ, est né afin de libérer non seulement les femmes québécoises, mais l'ensemble des nations opprimées. La ressemblance de son utopie avec celle du FLQ et des autres groupes révolutionnaires est explicite : on parle de *front de libération*, de *lutte de libération*, de *révolution socialiste*, de *aliénation du peuple québécois*, de *nécessité d'une révolution...* Les mots sont choisis en fonction de leur sens révolutionnaire. C'est indéniable. La similarité du vocabulaire est manifeste. Dans certaines lettres du FLFQ, nous retrouvons les mêmes formules langagières que celles du FLQ : «Vive le Québec libre !» et «Nous vaincrons». Donc, les mots et les stratégies ne sont pas le fruit du hasard, ils sont plutôt issus de l'esprit révolutionnaire de la fin des années 60, soit la période qui prépare la Crise d'octobre.

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, la fin de la décennie 1960 est marquée par une série d'événements politiques qui démontre que la question nationale suscite de violentes prises de position de la part de la population. Ainsi, animés par l'utopie d'une transformation radicale de la société, les révolutionnaires hommes et femmes tentent d'articuler du mieux qu'ils le peuvent leurs modèles de révolution. Par conséquent, les féministes qui revendiquent la libération des femmes au Québec veulent recevoir autant de crédit que l'importance accordée à la lutte de libération nationale car, selon les féministes radicales, son importance est aussi fondamentale.

Contrairement aux différents groupes réformistes, tels que la FFQ, les pressions exercées par le FLFQ ne visent pas nécessairement le gouvernement, mais plutôt le système entier, ce qu'elles appellent «le système patriarcal». Les pressions exercées sont réalisées par des «actions-chocs», non des pressions politiques organisées (études, discussions, colloques)

---

<sup>49</sup>L. TOUPIN, «Est-on d'abord femmes...», p.9.

comme le fait la FFQ tout au long des années 1960 et 1970. Des actions comme celle de «l'invasion du banc des jurés» marquent l'imaginaire, mais il y en a d'autres : action posée au Salon de la femme de Montréal en 1971 contre l'ode de la femme-objet; occupations de tavernes en 1971 contre le fait que les femmes n'y sont pas admises, etc. Ces «actions-chocs», où dans la plupart des cas les féministes sont accusées de troubler la paix publique, démontrent la stratégie du mouvement. On s'attaque à tout ce qui est «DISCRIMINATOIRE», en fait, à tout ce qui peut causer l'infériorité des femmes, de sorte que ces «actions-chocs» visent un changement structurel, voire une révolution des rapports hommes/femmes.

### **L'exclusion des anglophones**

L'idéologie de libération nationale implique donc de profonds dilemmes existentiels chez les féministes radicales du FLFQ. Elles vont même jusqu'à exclure les anglophones de leurs rangs. Comme en témoignent les textes, aucune demi-mesure n'est tolérée en ce qui concerne l'exclusion des anglophones, et ce, même si ces dernières épousent la cause nationaliste :

Le problème de la présence des anglophones au sein du groupe commence à se faire sentir de façon plus aigue [...] malgré leur bonne volonté; les anglophones ont une attitude colonisatrice vis-à-vis les francophones. Leur connaissance de l'anglais leur donne libre accès à tous les textes américains sur la libération des femmes et elles parachutent dans le groupe l'idéologie "Women's Lib" sans l'appliquer à la réalité québécoise. De plus, il nous semble urgent que les québécoises [sic] francophones définissent entre elles les luttes qu'elles doivent mener dans le cadre de la lutte de libération nationale. Pour cette raison nous décidons l'exclusion des anglophones à la fin du mois de septembre<sup>50</sup>.

Un premier incident illustre la position «séparatiste» du FLFQ face aux féministes anglophones. Ces dernières organisent une «caravane sur l'avortement», dont l'arrivée est prévue au Parlement d'Ottawa. Les féministes francophones n'y participent pas. Voici leur

---

<sup>50</sup>Centre des femmes, «Bilan du Front de Libération des Femmes», *Québécoises deboutte !*, vol.1, #1, novembre 1972, dans V. O'LEARY et L. TOUPIN, *Québécoises deboutte!...*, tome 2, p19-20.

position, qui révèle la grande place qu'occupe toute la question nationaliste au sein de l'organisation du FLFQ : «[...] Nous refusons d'aller manifester devant un parlement dont nous ne reconnaissons pas les pouvoirs qu'il s'arroge sur le Québec. [...] P.S. Pas de Québec libre sans femmes libérées : Front de libération des femmes québécoises»<sup>51</sup>.

Le fait d'exclure les anglophones du FLFQ démontre le sentiment des féministes radicales francophones à vouloir mieux cerner leur oppression dans des termes québécois : «D'ailleurs, à cette époque, au sein de certains groupements politiques, on sent le même besoin de se dégager du contrôle qu'exercent les anglophones pour s'affirmer en tant que québécois»<sup>52</sup>.

Leur position nationaliste va jusqu'à les empêcher de s'associer à des actions féministes. Comme en témoigne cette lettre écrite par le FLFQ, à l'organisation féministe américaine *Women's Liberation Movement*, au sujet d'une proposition de conférence des femmes contre «l'impérialisme», leur position est profondément marquée par la réalité nationale :

Nous avons décidé de ne pas y participer pour les raisons suivantes: la majorité des Québécois s'est montrée d'accord avec le contenu du manifeste du Front de Libération du Québec. Le pouvoir, pris de panique, n'avait qu'une solution : la répression. Plusieurs camarades sont en prison; deux membres du FLF ont été emprisonnées, d'autres perquisitionnées. [...] Nous devons maintenant revoir et réorienter notre politique. Les événements nous ont montré jusqu'à quel point, il est urgent de travailler d'abord et avant tout avec les Québécoises. Nous sommes opprimées non seulement en tant que femmes mais aussi en tant que Québécoises francophones, colonisées par les capitalistes anglo-américains<sup>53</sup>.

Le message est très explicite et emprunte la forme des messages felquistes :

---

<sup>51</sup>FLFQ, «Communiqué de presse», 8 mai 1970, p.71.

<sup>52</sup>Centre des femmes, «Bilan du Front de Libération des Femmes»..., p.20.

<sup>53</sup>FLFQ, «Lettre à des féministes américaines», 4 décembre 1970, p.79.

Notre priorité ne peut être que de travailler avec la masse des femmes québécoises. [...] Si une telle conférence est organisée à Montréal par des Anglo-canadiennes, des Américaines ou par toute autre représentante de minorités ethniques, nous interpréterons inévitablement ce geste comme une autre manifestation du colonialisme que nous subissons quotidiennement. [...] Nous pensons que la meilleure façon de lutter avec vous et avec toutes les femmes du monde, c'est actuellement de consacrer toutes nos énergies à faire progresser la lutte de libération des Québécoises. Vive le Québec ! Vive la lutte de libération des femmes ! Front de libération des femmes du Québec»<sup>54</sup>.

Pour les féministes radicales (1969-1971), l'exclusion de toutes influences extérieures semble être une façon de définir leur identité. Elle sert également à saisir les enjeux de leur propre oppression : «Il fallait quitter les Françaises et les Américaines et définir notre oppression de femmes québécoises et notre lutte»<sup>55</sup>.

Un constat s'impose : le féminisme radical est embrigadé dans un contexte socio-politique à la fois international et national qui fait appel à la triade nationalisme, socialisme et décolonisation. Or, pour le mouvement féministe radical, la lutte de libération s'inscrit dans les paramètres d'une libération à la fois nationale, sociale et féministe. Ces trois questions sont inséparables : «Déjà nos idées étaient plus claires. Restait maintenant à se brancher sur le Québec, à parler de notre libération dans le cadre d'une libération nationale et sociale»<sup>56</sup>. Les féministes radicales utilisent donc les paradigmes du mouvement de libération nationale afin de théoriser et modeler leur propre lutte de libération, celle des femmes québécoises. Elles chassent de leurs rangs les féministes anglophones sous prétexte qu'elles incarnent le modèle colonial, et cela, même si ce sont les féministes anglophones qui ont préparé le

---

<sup>54</sup>*Ibid.*

<sup>55</sup>*Manifeste des femmes québécoises*, p.24.

<sup>56</sup>*Ibid.*

terrain à un féminisme radical autonome au Québec<sup>57</sup>. De plus, les féministes radicales se réapproprient le thème de la libération nationale, afin de poser leur propre libération.

### **L'exclusion des femmes à l'intérieur des groupes révolutionnaires mixtes**

«Pourquoi y a-t-il peu de femmes dans nos mouvements révolutionnaires» pose le *Manifeste des femmes québécoises* ? Est-ce parce que le nationalisme est, selon Cynthia Enloe, «typically sprung from masculinized memory, masculinized humiliation and masculinized hope»<sup>58</sup> ? Cette question sera approfondie au chapitre suivant, mais nous pourrions livrer deux exemples à partir desquels on cernerait cette idée de «mouvement nationaliste essentiellement masculin». L'éditorial de janvier 1964 de la revue *Parti Pris* explique : «Puisque nous nous voulons révolutionnaires, nous ne pouvons pas concevoir nos lecteurs comme une masse amorphe et femelle qui attende passivement nos idées.»<sup>59</sup> Quant au *Manifeste du Front de Libération du Québec*, le seul endroit où l'on parle des femmes, c'est pour leur rappeler qu'elles ne peuvent s'offrir un voyage dans le sud : «Oui, il y en a des raisons pour que vous Madame Lemay de St-Hyacinthe, vous ne puissiez vous payer des petits voyages en Floride comme le font avec notre argent tous les sales juges et députés».<sup>60</sup>

Comment expliquer qu'au sein même des groupes mixtes révolutionnaires la problématique de la libération des femmes n'est pas une question discutée ? Qu'elle n'est pas mise au premier rang ? Comment expliquer l'exclusion des femmes des groupes mixtes révolutionnaires ? Est-ce que la libération du peuple québécois se pose dans les mêmes termes que le suffrage soi-disant universel, c'est-à-dire, dans des termes masculins ?

---

<sup>57</sup>M. LANCTÔT, *Genèse et évolution...*, p.56-59.

<sup>58</sup>C. ENLOE, *Bananas, Beaches and Bases. Making Feminist Sense of International Politics*, Berkeley, University of California Press, 1989, dans B. GRAY et L. RYAN, *The Politics of Irish Identity and the Interconnections between Feminism, Nationhood and Colonialism*, Royaume Uni, 1995, 23p.

<sup>59</sup>*Parti Pris*, «éditorial», vol. #4, janvier 1964, p.2.

<sup>60</sup>*Manifeste du Front de Libération du Québec*, Montréal, éd. du cartier Libre, 1994, p.9.

De façon générale, les femmes sont présentes dans les groupes révolutionnaires mixtes. Cependant, selon l'ensemble des sources analysées, tant du côté du féminisme radical que du côté du nationalisme radical, il y en a peu. Plusieurs constatations doivent être faites. D'abord, les femmes sont obligées de combattre un traditionalisme aigu à l'intérieur même des structures des groupes révolutionnaires mixtes :

Car la majorité des révolutionnaires mâles sont pour nous des oppresseurs : il nous a fallu du temps avant de prononcer ce mot. Il nous a fallu des mois d'insatisfaction, de misère psychologique et une exaspération très grande devant leurs attitudes dominatrices arrogantes ou paternalistes quotidiennement répétées, quotidiennement vécues<sup>61</sup>.

De plus, les femmes chez les groupes mixtes se sentent bafouées et surtout extrêmement exploitées :

Après de nombreuses discussions, plusieurs devinrent conscientes que même dans ces mouvements - qui se définissaient comme des mouvements de gauche - elles [les femmes] étaient aussi exploitées puisque, encore une fois, elles ne participaient pas aux décisions importantes des mouvements. Bien au contraire, on les confinaient à des tâches dites féminines (tapeuses de listes, colleuses de timbres, faiseuses de pancartes, téléphonistes). Là encore, les hommes définissaient tout le travail d'orientation<sup>62</sup>.

Mieux, il semble que la propagande révolutionnaire à l'intérieur des groupes mixtes ne vise pas les femmes, elle vise essentiellement les hommes : «Sur les programmes, dans les manifestes, dans la pratique quotidienne, nous sommes ignorées ou maintenues dans les rôles traditionnels des femmes, y compris celui d'objet sexuel»<sup>63</sup>. Deux autres exemples illustrent cet aspect essentiellement masculin des groupes révolutionnaires mixtes : «Nous avons tapé leurs textes, peinturé leurs pancartes, écouté leurs discours, marché dans leurs

---

<sup>61</sup>*Manifeste des femmes québécoises*, p.56.

<sup>62</sup>FLFQ, «FLFQ historique», été 1970, p.65.

<sup>63</sup>*Manifeste des femmes québécoises*, p.51.

manifestations, scandé leurs slogans "Le pouvoir aux travailleurs" (et les travailleuses ?)<sup>64</sup>; «C'est dire que la propagande révolutionnaire s'adressait uniquement aux hommes, leurs femmes sous-entendu. Rien qui *puisse* toucher directement les femmes»<sup>65</sup>. Enfin, le seul rôle offert aux femmes au sein des groupes mixtes semble être un rôle de soutien :

Non que le soutien à des révolutionnaires ne soit pas important. Le malheur, c'est que c'est le seul travail qui a été réservé aux femmes jusqu'à maintenant dans le mouvement. Il n'y avait aucune femme dans les cellules d'action Rose et Lanctôt, aucune à moins que faire la cuisine boulevard Lacordaire ait été un rôle-clé dans la cellule Libération. Lors des enlèvements il n'y avait pas de femmes<sup>66</sup>.

Les féministes expliquent que si la libération des femmes n'est pas encore faite c'est parce que les femmes ont «toutes pour la plupart milité dans les mouvements mixtes dont la position en ce qui a trait aux femmes est assez équivoque»<sup>67</sup>.

À la lecture du Manifeste et des différents textes du FLFQ, un constat ressort donc, il n'y a aucune place active pour les femmes dans les organisations mixtes révolutionnaires : «C'étaient les hommes qui dirigeaient les mouvements, c'étaient eux les penseurs, les organisateurs, les martyrs. Il n'y avait pas grand place pour nous [les femmes], encore moins à la direction»<sup>68</sup>. C'est une exclusion en soi.

À cette situation traditionnelle en quelque sorte s'ajoute une discrimination vécue par les femmes au sein des organisations mixtes :

On devrait appeler les groupes mixtes des groupes mâles parce que la femme n'a à peu près aucun poids dans ces groupes. On n'a qu'à assister à une réunion de ces groupes de gauche pour constater que

---

<sup>64</sup>*Ibid.*, p.55.

<sup>65</sup>*Ibid.*, p.54.

<sup>66</sup>*Ibid.*, p.11-12.

<sup>67</sup>*Ibid.*, p.22.

<sup>68</sup>*Ibid.*, p.54.

les femmes parlent peu, qu'elles sont moins écoutées que les hommes (ça c'est mieux). [...] Spontanément, on s'attend à ce que ce soit elle qui aille faire le café pendant la réunion. [...] Il y a quelques femmes qui réussissent à se faire accepter comme égales dans les groupes mâles. Mais à quel prix... Pour y arriver il faut nécessairement que ce soit la femme qui change pour ressembler aux hommes [...] Mais en même temps, elle devient comme asexuée (ex : c'est rare que cette femme-là va faire l'amour avec les gars du groupe, ce qui serait le plus naturel). [...]<sup>69</sup>

Au fond, la discrimination cesse si la femme révolutionnaire est considérée comme un homme. Un extrait du témoignage de Louise Lanctôt, ex-felquiste l'exprime très clairement :

Comme j'ai mis du temps à comprendre le refus des autres à ma participation aux discussions et aux critiques de l'action, à l'analyse politique ! J'ai commencé à comprendre réellement lorsque je me suis mise à l'analyse du FLQ et de ses membres. [...] Après une discussion, la dernière du groupe en fait, l'amie d'un des membres viendra me trouver pour me dire que celui-ci ne pouvait plus discuter avec moi parce que je n'étais pas féminine<sup>70</sup>.

Encore une fois le témoignage de Louise Lanctôt, apporte un élément constitutif important face au sexisme vécu par les femmes dans les groupes révolutionnaires mixtes :

Comment ne pas me révolter encore et encore devant un tel discours, comment ne pas me rebeller contre de tels révolutionnaires qui veulent utiliser la femme pour l'action mais la retourne à sa cuisine dès qu'il s'agit de discuter, de prendre la parole ou de donner son avis ? Combien de fois n'ont-ils pas tenté de ridiculiser Jacques Cossette-Trudel en lui disant que sa femme le dominait et portait le pantalon...<sup>71</sup>

Face à l'évolution de ce sexisme, la prise de conscience se manifeste et, par conséquent, le ton devient cru et radical : «Nous les avons dorlotés, aimés et chouchoutés. Nous les avons

---

<sup>69</sup>FLFQ, «Bulletin de liaison», août 1971, p.119-120.

<sup>70</sup>L, LANCTÔT, *Une sorcière comme les autres*, Montréal, Québec/Amérique, 1981, p.19.

<sup>71</sup>*Ibid.*, p.20.

compris. Et ils nous ont fourrées...quand nous étions belles. Quand nous l'étions pas, ils allaient fourrer ailleurs un joli corps dans les bras duquel il n'était pas question de politique»<sup>72</sup>.

S'il y a un refus d'accorder une place aux femmes de la part des hommes, dans les groupes mixtes, il y a également un refus d'analyser la libération des femmes : «Dans le groupe mâle, on ne discute pas longtemps de libération de la femme parce que les gars ne considèrent pas que c'est une priorité politique (autant que la libération des travailleurs), encore moins une responsabilité politique<sup>73</sup>». Le Manifeste expose lui aussi cette idée : «Consciemment ou non pour les révolutionnaires, la libération des femmes n'est pas importante et peut être remise à plus tard. [...] Occupons-nous des hommes, les femmes suivront»<sup>74</sup>. Face à un tel comportement, les femmes évoluant au sein de ces groupes vont craindre, selon les militantes du FLFQ, d'être perçues comme des éléments de scission :

Il y a une rencontre par semaine mais les femmes y assistent de façon très irrégulière. Ces réunions sont surtout dominées par la peur du ridicule et la crainte de s'affirmer en tant que groupe de femmes. On appréhende de se faire accuser d'être des éléments de division au sein de la lutte de libération nationale<sup>75</sup>.

Cette situation exprime selon les féministes radicales «la persistance des mouvements mixtes à ne pas reconnaître l'oppression spécifique que subissent les femmes dans la société et nous fait comprendre le besoin d'un mouvement autonome de femmes»<sup>76</sup>.

Ainsi, la nature du rôle des femmes dans la lutte de libération nationale au Québec est d'un second ordre : «Ce qui nous importe, c'est la nature de ce rôle. Comme tous les rôles

---

<sup>72</sup>*Manifeste des femmes québécoises*, p.55.

<sup>73</sup>FLFQ, «Bulletin de liaison», août 1971, p.119-120.

<sup>74</sup>*Manifeste des femmes québécoises*, p.53.

<sup>75</sup>Centre des femmes, «Québécoises deboutte !», vol.1, #1, novembre 1972, p.19.

<sup>76</sup>*Ibid.*

féminins, il a été secondaire»<sup>77</sup>. Qui plus est, leur rôle semble se définir dans une sphère traditionnelle (soutien, dactylos, secrétaires). De plus, face à une telle situation, les féministes s'organisent : «Dès lors, des femmes se sont réunies pour parler des femmes. Et ce fut le grand commencement»<sup>78</sup>. Nous pourrions émettre l'hypothèse que le mouvement de libération des femmes s'est créé sur cette exclusion politique. Son autonomie tant revendiquée puise dans cette attitude discriminatoire des groupes mixtes révolutionnaires: «On doit savoir que nous lutterons pour la libération des femmes à l'intérieur du mouvement révolutionnaire et que nous ne tolérerons plus d'être discriminées à l'intérieur même de ce mouvement»<sup>79</sup>.

Cependant, la création du féminisme radical ne tient pas seulement au fait que les femmes sont exclues du mouvement nationaliste radical et des groupes de gauche en général, car à cette même époque, aux États-Unis et en France, des mouvements de libération autonomes de femmes tels que le *Women's Liberation* au États-Unis et le *MLF* en France sont déjà bien établis. C'est plutôt un ensemble de processus analogues qu'on ne saurait séparer qui a donné naissance au premier mouvement autonome de femmes au Québec. Il semble qu'à partir de l'analyse des sources étudiées, le peu de place accordé aux femmes, voire l'exclusion pure et simple des femmes dans les groupes mixtes, ait motivé la création d'un regroupement autonome de femmes révolutionnaires.

De plus, nous avons vu que l'engagement politique des féministes face au nationalisme est différent des révolutionnaires eux-mêmes, puisqu'il remet en cause les bases mêmes de leur oppression spécifique, c'est-à-dire, l'oppression basée sur leur sexe. Par conséquent, les termes de la libération se pose en des termes de globalité. Les féministes désirent un bouleversement global de la société. C'est donc l'ordre social entier que l'on veut

---

<sup>77</sup> *Manifeste des femmes québécoises*, p.11.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p.56.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p.12.

transformer, avec au premier plan le patriarcat, car il est, selon les féministes radicales, la source de la discrimination faite aux femmes. Par conséquent, on ne peut parler de hasard entre l'implantation simultanée, soit au plus fort de la vague nationaliste, d'un mouvement révolutionnaire de libération des femmes et un mouvement révolutionnaire de libération du Québec. Dans le premier cas, les féministes qui forment les rangs de ce mouvement sont nationalistes et sont convaincues de la nécessité d'une libération nationale, mais elles sont aussi convaincues par l'attitude des hommes de ce mouvement qu'elles n'ont aucune place active au sein du mouvement. Par conséquent, elles décident donc de s'organiser dans un mouvement autonome où elles ne seront pas victimes de cette discrimination, voire de cette exclusion politique. Mais les féministes radicales de la première vague, ne pourront pas non plus chasser l'idée de la libération nationale, puisqu'elle est intimement liée à la leur. La libération, elles la veulent dans des termes universels «pour tous les peuples de la terre». En raison de ce rapport complexe, leur identité se complexifie à son tour. Et c'est là qu'entre en jeu le conflit identitaire : «Est-on d'abord femmes ou d'abord Québécoises?» Les hommes révolutionnaires ont-ils jamais été exposés à ce conflit ?

Le rapport à la libération nationale se pose donc en quatre étapes. Dans un premier temps, les féministes radicales inscrivent leur modèle de libération dans la perspective d'une lutte de libération nationale au Québec. En fait, elles y voient une façon de formuler leur propre lutte de libération. Dans un deuxième temps, le FLFQ semble s'être constitué en tant que moteur du mouvement féministe au Québec, ce qui est différent des autres associations féministes. La FFQ ou l'AFÉAS, par exemple, sont non partisans<sup>80</sup>; elles ne prennent pas en compte la libération du Québec, de sorte que cette proximité avec les groupes nationalistes est originale en soi. Par conséquent, la similitude de son vocabulaire et de son organisation avec le FLQ s'explique. Au moment où le FLQ devient l'un des principaux défenseurs de la libération du Québec, un front de libération des femmes du Québec apparaît simultanément, montrant ainsi l'ampleur et l'omniprésence de la question nationale. Dans

---

<sup>80</sup>M. DUMONT, «Women of Quebec and the Contemporary Constitutional Issue», dans F.-P. GINGRAS, *Gender and Politics in Contemporary Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1995, p.157.

un troisième temps, afin de mieux cerner leur oppression spécifique, les féministes radicales du FLFQ excluent les féministes anglophones de leur groupe. Cette exclusion démontre encore une fois l'emprise de la lutte de libération nationale au Québec dans l'élaboration d'un mouvement de libération des femmes au Québec. Enfin, la nature de l'exclusion des femmes à l'intérieur des groupes révolutionnaires mixtes au Québec est posée. Cette exclusion s'exprime sous diverses formes et de façon définie. Non seulement les femmes semblent ne pas être vues comme des agents dynamiques d'un changement révolutionnaire dans les groupes révolutionnaires mixtes, mais elles semblent prises avec un profond conservatisme de la part des tenants de ce changement radical.

Une question se pose donc : à qui s'adresse la libération ? Les femmes sont-elles vraiment exclues du processus de libération ? Le troisième et dernier chapitre relève des éléments fort intéressants face à la question de l'exclusion des femmes et de leur rôle révolutionnaire. En fait, nous allons voir qu'il n'est absolument pas question de l'action des femmes dans l'idéologie des groupes nationalistes radicaux, mais plutôt de leur inaction. Les femmes sont victimes d'une image rétrograde et réductrice de la part des soi-disant révolutionnaires nationalistes.

### **Chapitre III**

#### **De virilité en libération : le révolutionnaire, son pays et l'absente**

«Les mots ne sont pas que des mots,  
ils dénotent des valeurs»<sup>1</sup>

Pierre Vidal-Naquet

Quels rôles les révolutionnaires nationalistes accordent-ils aux femmes dans leurs écrits ? Pourquoi les femmes sont-elles associées au symbolisme «femme-pays» dans la littérature révolutionnaire nationaliste ? Pourquoi cette même littérature fait-elle appel à un langage violent et misogyne ? Pourquoi le discours de la libération nationale rejette-t-il les femmes?

À partir de ces questions, qui forment en fait les paramètres de l'impossible réciprocité des rapports entre le nationalisme radical et le féminisme radical, nous parviendrons à cerner avec précision l'impossible rencontre entre le nationalisme radical et le féminisme radical au Québec. De plus, nous constaterons que les rapports à l'idéologie de libération nationale sont différents du fait que l'on soit un homme ou une femme, nationaliste radical ou féministe radicale.

Lorsqu'on se penche sur la littérature révolutionnaire nationaliste de la période 1960-1970, on est d'abord frappé par l'absence presque complète des femmes dans le discours. Il y a plus: leur mince représentation est troublante puisque les femmes sont toujours passives, soumises et violentées. Ce schéma tripartite se retrouve tant dans la littérature de la revue *Parti Pris* (1963-1968) que dans la plupart des romans écrits par les nationalistes révolutionnaires pendant la décennie 1960-1970. Aux dires même de Patricia Smart : «Le

---

<sup>1</sup>Cette expression est tirée d'un texte de Francis Simard paru dans le journal *Le Devoir*, le 6 juin 1995. Dans ce texte, Simard s'insurge contre la marche «Du pain et des roses», événement qui lui semble ridicule, car il sert le capitalisme.

roman devient le lieu d'une violence anarchique, apocalyptique, derrière laquelle se profile une vérité innommable : le cadavre d'une femme»<sup>2</sup>.

La force avec laquelle éclate cette nouvelle littérature, celle de la libération nationale, donne à croire qu'elle est étroitement liée à la conjoncture socio-politique de la société québécoise. N'est-ce pas Jacques Godbout qui expliquait que l'intrigue de son roman *Le couteau sur la table* (1965) a été transformée en cours d'élaboration à cause des premières bombes du FLQ?

Mais pendant que j'écrivais il y eut des jeunes gens qui commencèrent à mettre des bombes dans les boîtes aux lettres et ce terrorisme a radicalement changé l'atmosphère. [...] À partir de ce moment-là il n'était plus possible, psychologiquement, humainement parlant, de continuer la même histoire. Ça n'était plus possible pour personne<sup>3</sup>.

Par conséquent, nous émettons l'hypothèse que la littérature de cette période dite révolutionnaire véhicule les germes de la contestation politique, voire les germes de la libération nationale de la société québécoise. En fait, cette littérature devient le lieu privilégié de la production du discours de libération nationale<sup>4</sup>. Jacques Pelletier avance même l'idée que le néo-nationalisme, ce que nous appelons le nationalisme radical, surgit «d'abord dans le champ culturel et littéraire, et ensuite seulement dans le champ politique»<sup>5</sup>. Ainsi, on se retrouve face à un constat : d'une part, la littérature de contestation véhicule l'idéologie de la libération nationale et, d'autre part, ce même type de littérature se «construit» sur un «précepte masculin» où la symbolisation des femmes est incarnée par leur soumission, leur passivité et leur exclusion. Comme l'explique Patricia Smart :

---

<sup>2</sup>P. SMART, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec/Amérique, 1990, p.237.

<sup>3</sup>A. RENAUD, «Entrevue avec Jacques Godbout», *Voix et Images*, vol.5, #1, automne 1979, p.22.

<sup>4</sup>Voir à ce sujet, deux ouvrages de Jacques Pelletier, *Le roman national. Néo-nationalisme et roman québécois contemporain*, Montréal, VLB éditeur, 1991, et *Le poids de l'histoire. Littérature, idéologies, société du Québec moderne*, Montréal, Nuit blanche éditeur, 1995, p.19-29.

<sup>5</sup>J. PELLETIER, *Le poids de l'histoire....*, p.31.

[...] le projet nationaliste en littérature fut lié à ce rêve de puissance absolue et excluait les femmes par les termes mêmes dans lesquels il a été énoncé. Faire la révolution en littérature, c'était un projet de fils élevé contre la mère, c'était une «virilité» à assumer contre et au dépens de la femme<sup>6</sup>.

Nous constatons donc que, par rapport à l'idéologie de libération nationale, le discours nationaliste radical, diffère du féminisme radical. Comme nous l'avons vu plus haut, les féministes radicales se servent de l'idéologie de libération nationale pour formuler leur propre modèle de libération.

Que ce soit à travers les articles de la revue *Parti Pris* ou les romans de Jacques Godbout ou Hubert Aquin, par exemple, le langage symbolique a une importance capitale. La signification des symboles, des idées et des mots rattachés au pays, à l'aliénation, à la décolonisation, à la révolte et à la libération, reflète une articulation basée sur la libération de «l'»homme au dépens de «la» femme. La révolution c'est l'homme qui la veut, c'est lui qui la fait et c'est dans ses termes à lui qu'il la pense :

[...]Écrire, c'est redéfinir la relation originelle de l'homme à l'univers, c'est, comme écrit magnifiquement Montaigne, “faire l'homme”, participer au projet fondamental de l'humanité qui est de se réaliser toujours davantage, de réaliser dans l'homme et pour l'homme la vérité de l'être[...]<sup>7</sup>.

D'où, selon André-J. Bélanger, «un thème constant dans la poésie partipriste d'une renaissance, une réconciliation de l'homme qui, avec la «parole épée», reconquiert la femme-pays; symbolique phallique à peine voilée qui s'affirme comme volonté de réappropriation du pays-femme, mais également du pays-mère»<sup>8</sup>. Pour les révolutionnaires partipristes, seuls les hommes peuvent créer une véritable révolution nationale au Québec, car «[...]

---

<sup>6</sup>P. SMART, *Écrire dans la maison...*, p.240.

<sup>7</sup>A. BROCHU, «l'oeuvre littéraire et la critique», *Parti Pris*, #2, novembre 1963, p.25.

<sup>8</sup>A.-J. BÉLANGER, *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement : La Relève, la JEC, Cité Libre, Parti Pris*, Montréal, Hurtubise, 1977, p.151.

l'exclusion des femmes offre une incarnation pratique au dégoût du Canadien français à l'égard d'une société "féminisée", vouée à l'attente, la docilité, la passivité et la vassalité<sup>9</sup>.

Il est intéressant de souligner que les études analysant la littérature de libération, soit la littérature nationaliste de la période 1960-1970, parlent peu de ce rôle symbolique réducteur imposé aux femmes dans l'élaboration du projet de libération nationale. À part les études de Patricia Smart et de Lori Saint-Martin, où certains textes dits nationalistes sont analysés afin de démontrer que la violence contre les femmes est le symbole littéraire de la «libération», il y a celles de Kwaterko, de Pelletier, de Arguin et de Gauvin qui sont orientées plutôt vers d'autres problématiques que celles d'étudier les symboles dans le discours nationaliste radical à travers ses productions littéraires et culturelles. En effet, ces études nous montrent qu'une nouvelle production littéraire et culturelle s'est créée spontanément avec l'arrivée de la Révolution tranquille. En fait, cette littérature est devenue le porte-parole d'un nouveau mouvement, celui de la «réappropriation du Québec». N'est-ce pas à ce même moment que la qualification de l'identité nationale passe de canadienne-française à proprement québécoise ? Dans sa chanson «du grand six pieds», Claude Gauthier ne chante-t-il pas en 1962, «Je suis de nationalité canadienne-française» pour passer, en 1964, à «Je suis de nationalité québécoise française» ? Le glissement sémantique est explicite.

Du point de vue historique, la représentation du rôle que jouent les femmes dans le discours nationaliste, nous semble être extrêmement significative. Pourquoi associer la femme au pays dans le discours de libération nationale ? Pourquoi utiliser un langage extrêmement violent où les femmes sont continuellement représentées par des «putains», des «salopes», des «pelotes» dans la littérature nationaliste révolutionnaire ? «Je l'ai pitchée dehors... La

---

<sup>9</sup>P. CHAMBERLAND, «De la damnation à la liberté», *Parti Pris*, #9-10-11, été 1964, p.77.

chienne ! J'voudrais qu'a soye pu r'gardable... Que personne mette la patte dessus... Excepté moé... Moé ! <sup>10</sup>»

Tout au long de son histoire, le discours nationaliste au Québec est caractérisé par de nombreux symboles liés, par exemple, à la représentation du pays et aux valeurs morales nationalistes. Les femmes ont toujours été investies d'un rôle symbolique dans ce discours, mais il n'a pas toujours été associé à une violence langagière ou physique. Durant la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, au moment où le clérico-nationalisme vit ses heures de gloire, les femmes n'ont ni le droit de voter, ni celui d'être politiciennes, mais elles se voient attribuer symboliquement les valeurs maîtresses de l'idéologie clérico-nationaliste, c'est-à-dire qu'elles sont gardiennes de la foi chrétienne, de la langue et des traditions. Ces rôles servent un discours qui vise à garder les femmes cantonnées dans la sphère privée et, du même coup, assurer qu'elles ne peuvent évoluer dans la sphère publique, la sphère politique. En fait, il y a un double rapport à la nation : celui de citoyenneté active (homme) et celui de citoyenneté passive (femme)<sup>11</sup>. La continuité de ce type de discours nous semble évidente, c'est le langage et les symboles qui changent. Mais le message reste le même : l'exclusion des femmes d'un rôle actif dans le discours de libération nationale.

### **Parti Pris**

Le nationalisme radical s'est vite affirmé comme idéologie politique dominante chez les jeunes intellectuels, notamment chez la jeunesse contestataire de la période des années 1960-1970. Comme nous l'avons vu au premier chapitre, le réformisme de la Révolution tranquille s'est doublé d'un radicalisme qui a fait naître une série de groupes et de revues attestant l'existence d'un authentique mouvement nationaliste radical. *Parti Pris* est née dans cette foulée de groupes nationalistes :

---

<sup>10</sup>J. RENAUD, *Le Cassé*, Montréal, Parti Pris, 1964, p.46.

<sup>11</sup>Voir l'article de I. BLOM, «Feminism and Nationalism in the Early Twentieth Century : a Cross-Cultural Perspective», *Journal of Women's History*, vol.7, #4 (winter), p.84.

Née à l'automne 1963, la revue appartient à ce passé récent de la période post-duplessiste, des premiers mouvements indépendantistes (l'Alliance laurentienne, l'Action socialiste pour l'indépendance du Québec, le Rassemblement pour l'indépendance nationale), des premières bombes du FLQ et de cette «révolution» que certains intellectuels jugeaient trop tranquille<sup>12</sup>.

Comme l'explique Robert Major : «*Parti Pris* est véritablement un phénomène des années soixante. Il est un exemple parmi d'autres de l'arrivée de la jeunesse sur la scène politique des pays occidentaux»<sup>13</sup>. Les membres du groupe sont pour la plupart des étudiants en lettres ou en philosophie où l'on retrouve, entre autres, Pierre Maheu, Paul Chamberland, André Major, André Brochu, Jean-Marc Pottle, Jacques Godbout, Hubert Aquin, Jacques Renaud, Jacques Ferron, Gérald Godin, Gaston Miron et Jacques Brault, soit les principaux porte-parole de la nouvelle idéologie nationaliste québécoise. La revue n'est pas seulement un lieu de publication, elle devient le véritable carrefour du mouvement politico-littéraire révolutionnaire québécois.

À travers ses préceptes politiques, qui sont la promotion du laïcisme, de l'indépendance et du socialisme, la revue utilise un langage radical, le *joual*, pour dénoncer ce qu'elle appelle : «l'aliénation québécoise», le «mal-vivre québécois», les inégalités socio-économiques et politiques des Québécois. De là, les écrivains partipristes tentent une réappropriation du «fait québécois» et de la culture québécoise en jetant les bases d'une révolution nationale et socialiste à la manière des penseurs des mouvements de décolonisation : Frantz Fanon, Albert Memmi et Jacques Berque. L'originalité du groupe *Parti Pris* est d'avoir articulé ce triple objectif : laïcisme, indépendance et socialisme. De sorte que les thèmes majeurs de la revue tout au long de ses cinq années de parution sont : aliénation/libération, colonisation/révolution, capitalisme/socialisme, religion/laïcisme. Nous pourrions résumer l'idée de révolution nationale par cet extrait tiré du premier numéro de la revue :

---

<sup>12</sup>L. GAUVIN, «*Parti Pris*» littéraire, Montréal, éd. Les Presses de l'Université de Montréal, 1975, p.7.

<sup>13</sup>R. MAJOR, *Parti Pris : idéologies et littérature*, Montréal, Hurtubise, 1979, p.5.

La révolution ne peut être que nationaliste ; et, nationale, elle doit transformer radicalement les structures de la société québécoise. L'indépendance ne se réduit pas à une déclaration de souveraineté territoriale. La révolution, nationale dans sa forme, ne sera sociale que si elle vise à détruire les puissances d'oppression qui aliènent la majorité de la nation : le capitalisme américain et anglo-canadien, et même canadien-français. La survie de ces structures aliénantes ne ferait que jeter la nation dans un "néo-colonialisme" tout aussi odieux<sup>14</sup>.

Revue politique et culturelle, *Parti Pris* s'engage donc dans l'élaboration d'une véritable avant-garde qui vise à créer un parti révolutionnaire. Elle se considère comme un «Front intellectuel pour la libération». Selon Bélanger, cette revue «incarne le dernier grand ralliement proprement idéologique au Québec»<sup>15</sup>. À la revue se greffent les *Éditions Parti Pris* où plusieurs romans comme *Le Cassé* de Jacques Renaud sont publiés. Les visées des *Éditions* sont clairement exposées dans le «Manifeste 64-65» de la revue :

Les **éditions parti pris**,[sic] quant à elles, tout en continuant à publier certaines oeuvres littéraires et essais qui nous sembleront marquer un approfondissement de la conscience révolutionnaire, s'orienteront surtout vers la publication de matériel de travail [...]. Il s'agit de faire naître une maison d'édition qui se consacre à l'éducation politique populaire<sup>16</sup>.

Aux *Éditions* s'ajoute le *Club Parti Pris* qui vise à créer un mouvement révolutionnaire où «des militants y feront leur éducation politique et révolutionnaire»<sup>17</sup>. Le *Club Parti Pris* se transforme peu à peu en *Mouvement de libération populaire* où évoluent Charles Gagnon et Pierre Vallières.

---

<sup>14</sup>P. CHAMBERLAND, «Aliénation culturelle et révolution nationale», *Parti Pris*, #2, novembre 1963, p.16.

<sup>15</sup>A.-J. BÉLANGER, *Ruptures et constantes...*, p.142.

<sup>16</sup>*Parti Pris*, vol.2, #1, septembre 1964, p.17.

<sup>17</sup>*Ibid.*

À la période même où se créent ces stratégies révolutionnaires qui visent à implanter un mouvement de libération nationale, toute une série de romans et de nouvelles sont publiés qui dénotent l'influence des transformations sociales et du mouvement de libération nationale. Une société «moderne» prend naissance en même temps que s'affirme une littérature identitaire. Cette littérature est celle de la libération où les Jacques Godbout, Hubert Aquin, Jacques Renaud, Claude Jasmin, Victor-Lévy Beaulieu évoluent et imposent un langage littéraire nouveau : le joual. À travers le joual, qui marque l'affirmation du Québécois, toute une dynamique prend place, celle de la révolte : une révolte contre l'orthodoxie, contre les élites, contre le clergé et contre les traditions<sup>18</sup>.

À cette révolte se lie la quête de l'identité collective purement québécoise. Cette quête de l'identité passe par une prise de conscience de l'aliénation des structures «colonisatrices», d'où une dénonciation violente du colonialisme anglo-saxon, de l'éducation religieuse et de l'absence d'identité. C'est en fait une entreprise de libération qui ne peut se réaliser que par la destruction des mythes : «destruction d'un «passé de honte», contenu d'une littérature qui ne peut s'assigner qu'une thématique unique, celle de «l'écoeurement collectif»<sup>19</sup>. De là découle toute la problématique abondamment retrouvée dans *Parti Pris* et dans les romans de cette période, la «réappropriation du dépossédé».

L'originalité véritable de *Parti Pris* dans le monde des revues politico-culturelles québécoises n'est pas de s'être livrée à une analyse démystificatrice ni même à une critique radicale de l'aliénation québécoise, mais bien d'avoir refusé au départ, et constamment, tout réformisme, tout progressisme patient et raisonnable et d'avoir réclamé la transformation brutale et intégrale de la réalité québécoise<sup>20</sup>.

Et cette «réappropriation du pays» ne peut se concevoir que par une crise d'identité violente.

---

<sup>18</sup>A.-J. BÉLANGER, *Ruptures et constantes...*, p.139-140.

<sup>19</sup>*Ibid.*, p.158.

<sup>20</sup>R. MAJOR, *Parti Pris...*, p.20.

Mais dans ce processus d'affirmation et d'appropriation de la culture québécoise, une constante se dégage : les femmes ne font pas partie de ce «rêve de libération». Il semble plutôt qu'elles en sont exclues. Si les hommes sont représentés comme des aliénés, des dépossédés dont la taverne est le lieu privilégié pour se retrouver, les femmes quant à elles, sont le plus souvent représentées en tant que «mères aliénantes», «putains à posséder», «páys à conquérir» ou «à souiller». Il est donc pertinent de s'interroger sur la thématique de la place des femmes, dans la littérature nationaliste radicale étudiée, soit la totalité des numéros publiés de *Parti Pris*, six romans dont *La corde au cou* de Jasmin, *Le couteau sur la table* de Godbout, *Le Cassé* de Renaud, *Prochain épisode*, *Trou de mémoire* d'Aquin, *Un rêve québécois* de Beaulieu et le *Manifeste du Front de libération du Québec*. Nous y découvrirons que les femmes n'ont aucun rôle révolutionnaire et sont exclues de l'action révolutionnaire.

On l'a vu plus haut, le Manifeste du FLQ ignore la réalité des femmes. Mais l'ensemble du discours nationaliste radical fait ressortir une symbolisation des femmes caractérisée par un double rôle : ou bien les femmes font partie d'un lyrisme lié au pays et il découle toute une symbolisation sexuelle poétique; ou bien les femmes se retrouvent des «ennemies» de la libération, et ce thème génère une symbolique violente où viols et meurtres se succèdent afin de libérer la société québécoise du soit-disant joug colonial anglo-saxon.

Afin de saisir l'ampleur de la symbolisation des femmes dans le discours nationaliste radical, nous allons examiner un à un les symboles associés aux femmes. À partir de cette vue d'ensemble, nous saisirons toute la problématique de l'impossible réciprocité des rapports entre le nationalisme radical et le féminisme radical. Devant le nombre important de textes retrouvés qui confirment notre hypothèse, nous avons donc choisi de serrer l'analyse par de nombreux exemples.

### **Femme-Mère-aliénation**

Puisque le premier acte libérateur du «révolutionnaire» est de prendre conscience de son aliénation «mentale», sociale et surtout coloniale, il semble opportun d'entamer l'analyse par ce thème. Dans le premier article du premier numéro de *Parti Pris*, nous retrouvons déjà le thème «Mère-aliénation» :

[...] elles [les mères] nous "avaient" par le larmolement, et faisaient durer en vase clos, sous le signe du malheur, un ordre qui était le seul qu'elles connussent et hors duquel elles ne concevaient pas de vie possible. [...] Notre éveil à la sociabilité se fit sous le signe de la culpabilité<sup>21</sup>.

Or, une première analyse démontre que la «Mère canadienne-française» campe un rôle mythique dans l'idéologie de survivance : «La Canadienne restait à la maison. Son sexe fort ramenait les nomades. C'est elle qui a fixé le pays. Autour de ses jupes.»<sup>22</sup> À l'idéologie de survivance, à laquelle se greffe la honte, se lie une rhétorique coloniale où il est clairement démontré que seule la «Mère» est responsable du passé colonial et de l'esprit de dépossession:

Notre mythologie est une affirmation du monde de la Mère [...] Et le rôle concret de la mère au sein de la famille [...] est d'abord gardienne du foyer, de la foi et de la langue. [...] La Mère est Sacrée, elle est d'ailleurs chargée des valeurs religieuses, parce qu'elle participe au mythe. Cela ne revient pas à dire que les femmes dominent notre société; il est évident qu'elles ne le font pas, elles n'ont obtenu que très tard le droit de vote, il n'existe pas au Québec de loi sur l'égalité des salaires entre les sexes, et, bill 16 ou pas, le statut de la femme est légalement et concrètement celui d'un être inférieur et second<sup>23</sup>.

Incarnée donc par la Mère, l'aliénation coloniale fait d'Elle une aliénée et une castratrice à travers laquelle les valeurs religieuses et traditionnelles se retrouvent :

---

<sup>21</sup>P. MAHEU, «De la révolte à la révolution», *Parti Pris*, #1, octobre 1963, p.6-7.

<sup>22</sup>J. FERRON, «La neige flambe», *Parti Pris*, #6, mars 1964, p.60.

<sup>23</sup>P. MAHEU, «L'oedipe colonial», *Parti Pris*, #9-10-11, été 1964, p.25.

L'omniprésence de la Mère castratrice, c'est la conséquence normale de la conquête, l'état normal d'un peuple dépossédé de son avenir. Et au fond, l'image fondamentale qui nous hante, plus profondément que celle de la Mère, c'est celle de la Veuve; notre idéologie se réduisait à un mot : survivance. De l'archétype de l'araignée dévoratrice aux "mères", femmes vêtues de deuil, "épouse du christ", en passant par nos mères martyres, notre imagination était hantée<sup>24</sup>.

Si la Mère devient le symbole d'un passé aliéné, le mari de cette Mère le devient tout autant. Il est clair que le seul refuge pour un mari est de s'éloigner de cette aliénation et de se retrouver entre hommes, là où les femmes ne sont pas admises :

La taverne est le lieu où ni les femmes ni la morale ne sont admises; on y boit avec des grands gestes, on y entre avec une démarche virile, on y gueule, on y est libre des conventions et de la banalité quotidienne; mais que cette liberté est triste, qui se réduit à une fuite, et cette virilité honteuse qui ne s'affirme qu'en l'absence des femmes. Et qu'il est curieux que ce mâle n'affirme son agressivité qu'en se saoulant, en allant se faire vaincre par la bière<sup>25</sup>.

Est-ce pour cette raison que les tavernes ont été aussi longtemps interdites aux femmes ? Certes, la seule façon, selon Pierre Maheu, de vaincre et détruire cette Mère qui incarne un passé dépossédé est d'instaurer une «praxis révolutionnaire» en allant affronter ces «monstres maternelles» :

Descendre aux enfers de l'aliénation coloniale, y vaincre nos monstres maternels et castrateurs : [...] accepter d'être fils de femme. Ce sera du même coup faire de la femme l'amante et l'épouse et nous libérer de la Mère en surgissant à nouveau de son sein, tout armés pour un nouveau combat, un nouvel affrontement: celui de l'homme libre [...]<sup>26</sup>.

---

<sup>24</sup>*Ibid.*, p.27.

<sup>25</sup>*Ibid.*, p.24.

<sup>26</sup>*Ibid.*, p.29.

Par conséquent, pour Maheu, le projet révolutionnaire passe d'abord par un affrontement de la Mère<sup>27</sup>. Car la Mère canadienne-française incarne la «Toute puissance» dans leur imagerie. Denys Arcand livre le même plaidoyer sur le rôle de la Mère, en faisant la critique du film *Aurore l'enfant martyr* :

En un sens, on peut dire que tout ce qui arrive à Aurore n'est dû qu'à cette absence du père et que la fillette n'est que la victime du monde sauvage des femmes, d'où les mâles sont systématiquement exclus. Il s'agit ici de l'éternel père canadien-français [...] il n'existe pas devant la toute-puissance des mères<sup>28</sup>.

Ainsi, un des premiers rôles associés aux femmes dans la littérature révolutionnaire partipriste est celui de la «Mère». Une mère aliénée nourrissant le culte de l'aliénation : «[...] l'enfance fut notre prise de contact avec l'aliénation que nous imposait une société aliénée»<sup>29</sup>. Or, ce rôle donne le rythme au symbolisme retrouvé dans la littérature de libération. Les femmes se voient comme l'objet d'un discours mythique mis au rang d'un passé colonial à détruire. Elles ne peuvent donc pas faire partie de l'action, puisqu'elles sont reléguées au passé. Qui plus est, les révolutionnaires construisent leur libération sur la destruction de cette «Mère mythique». Nous allons voir que le symbole à détruire n'est pas seulement celui de la «Mère-aliénante et castratrice». Les femmes se sont vues également associées à d'autres symboles.

---

<sup>27</sup>P. SMART, *Écrire dans la maison...*, p.241.

<sup>28</sup>D. ARCAND, «Sexualité et cinéma», *Parti Pris*, #9-10-11, été 1964, p.92.

<sup>29</sup>P. MAHEU, «De la révolte à la révolution», *Parti Pris*, #1, octobre 1963, p.5.

### Femme-pays-Québec

Un des symboles les plus exploités dans la littérature de libération est celui de la *femme-pays*. De façon générale, les ouvrages qui ont analysé la question de la littérature québécoise de la période 1960-1970 dévoilent cette tendance à vouloir associer les femmes au Québec. En fait, tant dans la poésie que dans le roman, c'est la «célébration de la femme-pays»<sup>30</sup>:

Chaque jour je m'enfonce dans ton corps  
et le soleil vient battre tes veines  
mes bras enlacent ta nudité sans rivages  
où je déferle comme un espace sans bords

[...]je parviens à hisser mon courage faillible  
je parviens au pays lumineux de mon être  
que je t'offre avec le goût d'un ordre nouveau

amour, sauvage amour de mon sang obscur  
comme le visage du vent dans les broussailles  
femme, il me faut t'aimer, femme de mon âge [...]»<sup>31</sup>

En d'autres termes, la littérature nationaliste de cette période appelle, selon Maurice Arguin, «la triple conquête du pays, de la femme, de la parole»<sup>32</sup>. Il faut dire, cependant, que pour Arguin et Kwaterko, cette conquête de la femme demeure une quête de l'amour.<sup>33</sup>

L'ensemble de l'oeuvre de Hubert Aquin témoigne de façon explicite de toute la symbolisation du thème «femme-pays». Particulièrement dans son roman *Prochain Épisode* publié en 1965, il dévoile le symbolisme «homme-révolution/femme-pays» :

Ce soir même, à quelques lieues de l'hôtel de la Paix, siège social du FLN, à quelques pas de la prison de Montréal, siège obscur du FLQ, je frôle ton corps brûlant et je le perds aussitôt, je te reconstitue mais les mots me manquent.[...] Au terme de

---

<sup>30</sup>P. SMART, *Hubert Aquin, agent double. La dialectique de l'art et du pays dans «Prochain Épisode» et «Trou de mémoire»*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1973, p.31.

<sup>31</sup>G. MIRON, «L'amour et le militant», *Parti Pris*, #2, novembre 1963, p.38.

<sup>32</sup>M. ARGUIN, *Le roman québécois de 1944 à 1965...*, p.241.

<sup>33</sup>*Ibid.*, p.244-245 et J. KWATERKO, *Le roman québécois...*, p.142-143.

ma décadence liquide, je toucherai le pays bas, notre lit de caresses et de convulsions<sup>34</sup>.

Le lyrisme est éloquent. Il n'en demeure pas moins que la représentation de ce symbolisme se définit par le fait que l'homme est celui qui porte la révolution et la femme est celle qui la reçoit, car elle incarne le Québec :

Quelle violence et douce prémonition de la révolution nationale sur cette étroite couche recouverte de couleurs et de nos deux corps nus, flambants, unis dans leur démente rythmé. [...] J'occupe tout; je pénètre, terroriste absolu, dans tous les pores de ton lac parlé : je l'inonde d'un seul jet, je déborde déjà au-dessus de la ligne des lèvres et je fuis, [...] Je te renverse, mon amour, sur ce lit suspendu au-dessus d'une fête nationale...<sup>35</sup>

Un autre exemple montre clairement le rôle révolutionnaire joué par l'homme dans cet acte dit «révolutionnaire» :

Ton pays natal m'engendre révolutionnaire : sur ton étendue lyrique, je me couche et je vis. Au fond de ton ventre de nuit, je frappe en m'évanouissant de joie, et je trouve la terre meurtrie et chaude de notre invention nationale. Mon amour, tu m'es sol natal que je prends à pleines mains, sol obscur fuyant que je féconde et où je me bats à mourir, inventeur orgueilleux d'une guérilla infinie. [...] Nous n'avons jamais cessé de préparer la guerre de notre libération, mêlant notre intimité délivrée au secret terrible de la nation qui éclate, la violence à celle des heures que nous avons passées à nous aimer<sup>36</sup>.

Ces deux exemples où s'entremêlent un lyrisme révolutionnaire et la «disponibilité muette» de la femme démontrent autre chose : ils dévoilent le vieil archétype «homme-actif» et «femme-passive». À travers une sexualité dictée par l'homme, nous retrouvons le fantasme aliégorique du révolutionnaire faisant l'acte de libérer son pays en faisant l'amour. Hubert Aquin n'est pas le seul à créer cette dynamique sexuelle «libératrice». D'autres l'ont fait

---

<sup>34</sup>H. AQUIN, *Frochain Épisode*, Ottawa, éd. du Renouveau Pédagogique, 1969, p.12.

<sup>35</sup>*Ibid.*, p.58.

<sup>36</sup>*Ibid.*, p.118-119.

abondamment. Dans *Parti Pris*, on retrouve ce symbolisme notamment dans les poèmes. Les titres sont extrêmement révélateurs : «Sonnets archaïques pour ceux qui verront l'indépendance», «Entre nous le pays», «Suite fraternelle». Voici, un texte exaltant le geste «viril» de la libération :

De tes lèvres oh ! le sang chantant plus clair de la caresse des couteaux  
 fusant tournoie dans la clairière de ton corps livré aux terribles fenaisons de  
 la guerre  
 J'entends gémir la nuit de ton oeil brun la plainte-mère au nid feuillu  
 de la rosée et la bête illuminée qui enfante  
 Ô profonde terre déchirée  
 d'où je m'érige droit parmi les herbes drues et les armes du jour  
 Non je n'aurai même pas ce sanglot d'être libre [...]  
 Je crie ce jour de ma naissance au front tatoué de colère[...]<sup>37</sup>

Un autre texte multiplie les symboles de la «terre-femme» :

Puisque nos croiseurs cinglent parmi vos bras  
 Soyez en gouvernail et sanglante carène.  
 Au vagin de vos proues l'amour qui dort ramène  
 La patrie au port l'armateur à vos appâts. [...]  
  
 Pourtant en vos maquis au bled secret du sexe  
 J'entends vagir le franc-tireur de Rosemont.  
 Soyez-en déjà mère et l'amante qui blesse. [...] <sup>38</sup>

Le poème de Jacques Brault «Suite fraternelle» s'inscrit dans ce même parcours symbolique. Décrivant l'amour pour son frère Gilles, il écrit : «[...]tu es l'enfant que je modèle dans l'amour de ma femme tu es la promesse qui gonfle les collines de mon pays ma femme ma patrie étendue au flanc de l'Amérique»<sup>39</sup>.

---

<sup>37</sup>P. CHAMBERLAND, «Entre nous le pays», *Parti Pris*, #1, octobre 1963, p.40.

<sup>38</sup>J.-R. RÉMILLARD, «Sonnets archaïques pour ceux qui verront l'indépendance», *Parti Pris*, #7, avril 1964, p.35.

<sup>39</sup>J. BRAULT, «Suite fraternelle», *Parti Pris*, #2, novembre 1963, p.46.

Le texte qui suit permet d'éclairer une autre problématique liée à la libération nationale, l'anti-cléricalisme. Tout en utilisant un langage sexué, voir pornographique, le symbole homme-révolutionnaire/femme-Québec est explicitement dévoilé :

D'amour suprême d'A  
 et ton sexe est un tabernacle où  
 chrisser l'âme de ma verge et  
 fleurir dans ton ventre le  
 nouveau Dieu-homme du Québec [...]  
 et ton ventre est un calvaire où  
 mourir de joie en croix sur toi pour  
 sauver le Québec [...]  
 et mon sexe est une hostie qui  
 vient fondre dans ton vagin et  
 répandre sa sainte crème pour  
 baptiser ton corps de beauté  
 et ton corps est un sanctuaire où je  
 tiens ma verge allumé comme un  
 flambeau de liberté dans les  
 rues, ruelles du Québec et<sup>40</sup>.

Ce qui est intéressant de constater pour notre propos, c'est toute l'importance accordée ici à l'affirmation de l'homme en tant que révolutionnaire. Il faut dire que la conjoncture socio-politique impose en quelque sorte ce rythme. «C'est l'temps que ça change !» L'espoir d'un changement radical est tellement rêvé que les intellectuels du mouvement de libération nationale se mettent à exiger un nouvel homme, le Québécois. Cet homme, ils le veulent viril, puissant, révolutionnaire et surtout libéré :

J'ai le goût du vulgaire, du beau. [...] "Les belles bêtes" anémiques nous sont décidément exotiques. Nous n'avons plus besoin de nous affirmer virils. Nous le sommes. [...] On a peut-être pressenti que le meurtre du monstre canadien-français libérerait le nouvel homme. Le nouvel homme ? Oui, le Québécois<sup>41</sup>.

Et comme l'explique André Major dans un article de *Parti Pris* :

---

<sup>40</sup>R. DUGUAY, «La poésie rebelle», *Parti Pris*, vol.5, #6, mars 1968, p.53.

<sup>41</sup>L. GIROUARD, «Considérations contradictoires», *Parti Pris*, vol.2, #5, janvier 1965, p.7-8.

Des oeuvres révolutionnaires naissent d'un moment révolutionnaire. Une littérature représente son époque; elle vit des contradictions et du mouvement de cette époque. Nous sommes la contestation de notre époque, la radicale contestation des idées et des systèmes qui meuvent notre Histoire; il faut donc qu'on s'attende à ce que nos oeuvres soient elles aussi contestations. Pour comprendre l'évolution littéraire actuelle, il faut comprendre la situation politique du pays [...]<sup>42</sup>.

Or, pour André Major, l'esprit dans lequel baigne l'écrivain fait de lui un être révolutionnaire. Ainsi, non seulement les oeuvres littéraires deviennent-elles des oeuvres dites révolutionnaires, mais le symbolisme issu du contenu de ces oeuvres dévoile les vraies positions du discours de libération nationale. La création littéraire devient ainsi un lieu où les tenants du discours nationaliste radical inventent les bases d'une pensée essentiellement masculine, parce que le révolutionnaire, l'homme nouveau, est celui qui porte les germes de la révolution. À ce sujet, un passage du livre *Les Damnés de la terre* de Frantz Fanon est fort éloquent :

La décolonisation introduit dans l'être un rythme propre, apporté par les nouveaux hommes, un nouveau langage, une nouvelle humanité. La décolonisation est véritablement création d'hommes nouveaux. Mais cette création ne reçoit sa légitimité d'aucune puissance surnaturelle : la « chose » colonisée devient homme dans le processus même par lequel elle se libère<sup>43</sup>.

Ce qui explique que le symbolisme rattaché à l'homme révolutionnaire dans la littérature de libération s'emploie à montrer un homme qui combat afin de libérer sa patrie. Et encore une fois, la patrie est incarnée par une femme :

Matin parfumé de résine où l'acte quotidien devient le geste rare du héros  
le devoir nu de commencer [...]  
la force d'origine et le sang de ses armes  
Je me tiens droit dans la blessure du premier matin et je traverse la rose  
nocturne qui s'illumine et tremble au silence saigné du bois  
le vent m'érige qui me soit complice et fouet [...]

---

<sup>42</sup>A. MAJOR, «Pour une littérature révolutionnaire», *Parti Pris*, #8, mai 1964, p.56-57.

<sup>43</sup>F. FANON, *Les Damnés de la terre*, Paris, éd. Maspéro, 1970, p.6.

j'exige d'être au lieu premier de mon affirmation [...]  
 je vis je suis sobre et vivant j'ai tout mon sang pour mon pays et ma  
 vigueur pour l'y ensourcer libre et dru<sup>44</sup>.

L'importance de ce propos ne se retrouve-t-il pas dans cette explication de Pierre Maheu :

De nombreux jeunes écrivains témoignent dans leurs oeuvres de la naissance de l'homme québécois, qu'ils inventent autant qu'il les inspire, qu'ils deviennent eux-mêmes et nous aident à devenir dans la mesure même où ils le nomment. [...] Tout est à faire en même temps, il y a un homme nouveau et une société nouvelle à inventer [...]. L'apparition du FLQ, la naissance de *Parti Pris*, nous l'avons déjà dit, correspondent à ce moment. Moment de pureté [...]<sup>45</sup>.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de cette première analyse ? D'une part, la littérature nationaliste de la période 1960-1970 est indissociable de la conjoncture socio-politique du Québec. Ce point est évident, voire indéniable. D'autre part, de cette littérature dite de «libération», un symbole ressort avec éclat : la «femme-pays-Québec». Ce symbolisme est non seulement abondamment retrouvé dans la littérature nationale de la période, mais son existence est attestée par tous. Les études littéraires constatent cette association «femme-pays» et expliquent même que c'est une partie intégrante de ce type de littérature, puisqu'elle vise une libération de l'homme et de l'écrivain. De sorte que nous constatons un langage littéraire qui vise ce que Maurice Arguin appelle «la triple conquête du pays, de la femme et de la parole»<sup>46</sup>. Il nous semble clair qu'une telle association, où l'écriture tourne à un lyrisme certain, est la continuité des symboles passés retrouvés dans l'ancienne idéologie du nationalisme traditionnel, soit la triade gardienne de la foi chrétienne, gardienne de la langue et gardienne des traditions. L'interprétation évolue et les intellectuels du mouvement de libération nationale transforment leurs discours. Mais les femmes se voient toujours assigner la même fonction.

---

<sup>44</sup>P. CHAMBERLAND, «Poème de l'antéévolution», *Parti Pris*, #1, octobre 1963, p.39.

<sup>45</sup>P. MAHEU, «Le poète et le permanent», *Parti Pris*, vol.2, #5, janvier 1965, p.2.

<sup>46</sup>M. ARGUIN, *Le roman québécois...*, p.257.

Il ressort de l'analyse des numéros de *Parti Pris* que les rédacteurs partipristes mettent à profit la symbolisation «femme-pays-Québec», mais qu'en plus il la doublent d'une symbolique «homme-révolution/femme-pays». L'homme devient le porteur de la révolution nationale. De plus, cette dynamique homme-révolution/femme-pays baigne dans une atmosphère quasi pornographique. La conjoncture historique se prête peut-être à de tels impératifs. N'est-ce pas la période où déferle une «envie folle» de se libérer de toutes les contraintes ?

Il reste que les femmes jouent un rôle bien minime dans cette élaboration révolutionnaire. Nous allons voir maintenant que l'imaginaire des «hommes de la révolution» ne se limite pas au seul symbole «femme-Québec». Bien au contraire, et de façon contradictoire peut-être, dans la même littérature les femmes sont décrites comme des «ennemies». En fait, dans des romans qui ont obtenu leurs lettres de noblesse<sup>47</sup>, les femmes incarnent la culture anglo-saxonne. Et la seule façon de concevoir la libération dans ce cas, c'est de tuer cette femme qui campe «l'autre», «l'ennemi», l'Anglais. Hubert Aquin, dans *Prochain Épisode*, exprime cette idée :

Tuer ! Quelle splendide loi à laquelle il fait bon parfois se conformer. [...] Tuer confère un style à l'existence. [...] Déjà, je brûle d'impatience en pensant à l'attentat multiple, geste pur et fracassant qui me redonnera le goût de vivre et m'intronisera terroriste, dans la plus stricte intimité. Que la violence instaure à nouveau dans ma vie l'ordre vital [...] <sup>48</sup>.

Claude Jasmin soutient cette même idée. Incarné en narrateur-héros, il explique :

Maintenant que je me sens bien; bien heureux d'avoir tué. [...] Ce n'est pas être vicieux. Non. C'est être heureux que de savoir enfin

---

<sup>47</sup>Notons ici que les romans étudiés sont tous des romans populaires. Si nous prenons l'exemple du roman *Prochain Épisode* de Hubert Aquin, l'édition de 1969 a été créée pour des fins pédagogiques, pour des étudiants du secondaire. En fait, un certain nombre de questions sont posées afin de guider la réflexion des étudiants. Et la question du symbolisme femme/pays est clairement exprimée et l'étudiant doit retrouver des exemples de ce symbolisme dans le livre. De plus, que ce soit Godbout, Aquin ou Beaulieu, leurs ouvrages sont enseignés dans toutes les universités du Québec.

<sup>48</sup>H. AQUIN, *Prochain Épisode*, p.14.

qui l'on est : brutal et violent. J'étais né pour ce meurtre [...] J'ai si souvent voulu tuer<sup>49</sup>.

Ce qui se cache derrière ce besoin de violence c'est en fait le désir de se libérer :

Cette liberté je la veux  
Comme les bronches l'air pur [...]  
C'est peut-être que j'ai vingt ans  
peut-être à cause du vent dans les jambes des filles  
j'ai ce goût de mort et de liberté [...]  
En arrachant les cheveux des marguerites  
en labourant les femmes à pleines griffes [...] <sup>50</sup>.

Ce qui se cache derrière ce besoin de violence c'est en fait le désir de se libérer. Se libérer d'une aliénation, d'une situation dite aliénante : «N'est-ce pas le portrait du colonisé ? De la liberté aliénée à tous les points de vue. Du Québécois foutu d'avance. Qui ne s'en sort pas?<sup>51</sup>» D'ailleurs, dans sa thèse de doctorat, Patricia Smart identifie l'aliénation comme étant le grand thème du roman québécois<sup>52</sup>. La cause principale de cette aliénation dans la littérature nationaliste de cette période est la situation coloniale<sup>53</sup>. En fait, ce sentiment d'aliénation découle du fait que les nationalistes dits radicaux se sentent dominés par le Canada anglais, par la culture anglo-saxonne. À partir de cette prise de conscience, une seule et unique solution apparaît : la décolonisation qui passe par l'affirmation de soi et la révolution. Par conséquent, au niveau symbolique, le narrateur-héros doit supprimer la culture envahissante. À travers l'anéantissement de «l'autre», l'homme québécois retrouve son identité. Il est donc clair que ce processus passe par la violence, car elle est vue comme libératrice. On constate, à travers l'analyse des sources, que c'est la femme qui incarne la victime de cette violence «libératrice».

---

<sup>49</sup>C. JASMIN, *La corde au cou*, Paris, éd. Robert Laffont, 1961, p.18.

<sup>50</sup>J. RENAUD, «Les bronches à l'air pur», *Parti Pris*, #1-2, septembre-octobre, 1966, p.78-80.

<sup>51</sup>L. GIROUARD, «Blues pour un homme averti», *Parti Pris*, #8, mai 1964, p.58.

<sup>52</sup>P. SMART, *Hubert Aquin...*, 138p.

<sup>53</sup>M. ARGUIN, *Le roman québécois...*, p.19.

### Femme-ennemie-Canada

«[...] Nous ne voulons pas nous laisser posséder par les mous, les tendres. [...] La femme représente pour nous la faiblesse, elle est exclue du monde masculin, celui des vainqueurs»<sup>54</sup>. Voilà qui est dit. Alors pourquoi représenter «l'ennemi», le «colonisateur» par la femme ? Il nous est difficile de répondre à cette question. En fait, ce que nous proposons, ce sont plutôt des pistes d'analyse sur la violence dont les femmes sont victimes dans le discours de libération nationale. À partir de là, nous constaterons que le rapport à l'idéologie de libération nationale est littéralement différent du fait que l'on soit un homme ou une femme. Les féministes radicales, comme nous l'avons vu, n'ont pas associé leur libération au «rabaissement» des hommes. Elles ne se sont pas servies non plus de symboles réducteurs, ni de symboles sexuels. Les nationalistes radicaux ont un langage différent, une vision différente.

La nouvelle «Comme une boue humaine» d'André Major présente la dynamique de la femme «ennemie» des révolutionnaires nationalistes<sup>55</sup>. Dans son histoire, la seule femme présente c'est Judith : «une putain à la retraite». Le cadre temporel est clairement expliqué : «[...] depuis que les bombes avaient commencé d'éclater, une sorte de fièvre, comme une fièvre, s'était emparé de lui [le héros] au point qu'il en rêvait la nuit et en oubliait tout le reste, même elle, sa Judith, sa compagne de lit». L'intrigue débute lorsque son héros, sans nom, rencontre des révolutionnaires et qu'il leur explique qu'il est un patriote : «Je suis un Patriote moi aussi! Québécois ! comme vous ! J'ai le droit de me battre. Vous êtes pas les seuls à vouloir le bien du pays». Mais tout cela se complique car Judith, sa compagne, est jalouse du temps qu'il passe à voler de la dynamite. Alors : «Une envie de la tuer lui venait, obsédante, comme une nécessité, une fatalité. Il regrettait de s'être acoquiné avec elle. Elle qui n'avait été qu'un oubli, qu'une fuite dans le délire. Maintenant elle se dressait devant lui, menaçante, mauvaise». Quand Judith revient d'une promenade et annonce au héros que ses

---

<sup>54</sup>L. GIROUARD, «Blues pour un homme averti», *Parti Pris*, #8, mai 1964, p.58.

<sup>55</sup>A. MAJOR, «Comme une petite boue humaine», *Parti Pris*, #5, février 1964, p.40-42. À noter que toutes les citations qui suivent, proviennent de ce court texte.

amis se sont fait prendre et sont en prison, il rétorque : «Pas vrai ! Salope !» Et le dénouement de l'histoire survient : «[...] Elle jouissait de sa consternation, elle chantonnait. Il lut, horrifié, cette nouvelle. [...] Judith , déshabillée, l'appelait, comme jadis, [...] S'étendit sur elle, lui flatta les cheveux, lui entoura le cou, qu'il serra très fort; elle eut beau se débattre, il serrait toujours - elle perdit conscience [...] S'étant relevé, il la regarda, longuement, sourire aux lèvres, caressant son visage crispé. Je t'aimerai quand tu seras bien froide... bien froide... Ce sera amusant».

Tous les éléments de l'histoire de Major sont explicites. Il crée une nouvelle où la seule femme présente dans l'intrigue est une putain qui se dresse contre le personnage principal, le héros, afin de l'empêcher de faire la révolution. Non seulement Judith ne participe pas à l'action et ni aux discussions, mais elle devient celle qui menace la réussite de la libération, car elle pourrait le dénoncer. Ainsi, une seule issue devient possible : la tuer.

Dans la même foulée que cette nouvelle de Major apparaissent les romans *La corde au cou* (1961) de Jasmin, *Le couteau sur la table* (1965) de Godbout, *Trou de mémoire* (1968) d'Aquin et *Un rêve québécois* (1972) de Beaulieu<sup>56</sup>. Mis à part Jasmin et Beaulieu, qui n'écrivent pas à *Parti Pris*, tous les autres sont de fidèles collaborateurs à la revue.

La structure demeure la même : la femme joue le rôle de «l'ennemi» et le héros (narrateur-héros) est le Québécois révolutionnaire qui tente de se sortir de son «aliénation», voire de son «oppression». «L'ennemi» dans ces romans représente le Canada anglais, la culture anglo-saxonne, à l'exception du roman de Beaulieu, où la femme incarne à la fois l'aliénation du peuple québécois, le capitalisme et la culture anglo-saxonne. Elle représente un tout d'aliénation.

---

<sup>56</sup>D'autres romans et nouvelles auraient pu être étudiées tels : *L'Afficheur hurle* de Paul Chamberland (1964) et *L'Antiphonaire* d'Aquin (1971). Tous ces écrits nationalistes dévoilent eux aussi une dynamique toute tendue vers la violence aux femmes.

Le roman *La corde au cou* de Claude Jasmin s'ouvre sur un meurtre, celui de Suzanne. «Pourquoi aurais-je du remords ? Pourquoi continuer d'y penser ? Elle est morte. Morte, bien avant d'avoir avalé l'eau de la piscine [...] Je tenais la tête de Suzanne entre mes jambes, elle ne bougeait plus. Enfin, je ne la sentis plus se débattre. Elle venait de cesser d'exister»<sup>57</sup>. Le héros la tue parce qu'il l'a surprise au lit avec «le laid cochon, le gâté, le pourri» Driftman, un millionnaire. L'action du livre est la fuite. Il faut qu'il fuie pour ne pas se laisser prendre par la police. À travers sa fuite, les souvenirs de Suzanne se bousculent, les rencontres éclairs surgissent et la justification du meurtre se précise. Suzanne incarne le capitalisme anglo-saxon. Lorsqu'il rencontre une certaine Aline sur son chemin, ses valeurs nationalistes sont clairement exprimées : «Voilà quelqu'un de ma race, de ma vraie race. Quelqu'un qui vient de la pauvreté, quelqu'un de la nation-misère. Nous sommes entre nous»<sup>58</sup>. Croyant se faire trahir par Aline, le goût de tuer lui revient :

[...] Cette salope, [sic] je ne suis pas fou, elle est sortie pour prévenir la police [...]. Je la tuerai, tout comme j'ai fait de l'autre. Cette putain. Cette Suzanne. Toutes les mêmes. L'intérêt toujours. Sans que cela apparaisse jamais très bien. Par en dessous. Oui, sous leurs jupes, sous leurs doux vêtements. L'intérêt. Cette garce. Je la tuerai tout comme l'autre. Je me débarrasserai de toutes ces araignées, ces vipères, ces filles, ah ! oui, ces filles<sup>59</sup>.

Mais il ne tue pas Aline. Elle est son alliée, elle est de même culture que lui. Il n'y a pas d'autre issue pour Suzanne que de mourrir. Puisque symboliquement, Suzanne incarne l'opresseur, Jasmin fait dire à son héros : «Elle a payé pour tout cela. Elle a payé pour tout le temps qu'elle m'a arraché, pour toutes ces atteintes à mon isolement adoré, à ma chère liberté»<sup>60</sup>. Ses raisons ne se retrouvent pas seulement dans ces idées, mais également dans sa jalousie. Et de ce point de vue, le roman de Jasmin a des affinités avec *Le Cassé* de

---

<sup>57</sup>C. JASMIN, *La corde au cou*, p.9.

<sup>58</sup>*Ibid.*, p.32.

<sup>59</sup>*Ibid.*, p.33-34.

<sup>60</sup>*Ibid.*, p.36.

Renaud (1964) : «Ah! Tu peux brailler maintenant que tu t'es laissée faire comme une chienne. Ferme ta yeule. Ferme-la ! Non, ce n'est pas de ma faute. Au restaurant du parc, tu me provoquais. Tu t' laissais «embobiner» comme une gamine<sup>61</sup>. Ses souvenirs refont surface et la justification de son meurtre s'intensifie. Il est intéressant de souligner, pour les fins de cette étude, qu'à la fin du roman, le héros tue le vieux Ubald. Dans les faits, Ubald incarne les valeurs de la terre et les traditions. Il le considère comme un traître, alors qu'il lui faisait confiance. Il invente l'histoire de la trahison pour l'assassiner.

L'analyse symbolique de ce roman dévoile deux situations : les valeurs capitalistes et anglo-saxonnes sont incarnées par Suzanne et les valeurs traditionnelles, liées au passé sont incarnées par le «père Ubald». Le narrateur-héros assassine les deux. Il se libère à la fois du colonialisme anglais et des valeurs anciennes. Ces valeurs nouvelles ne sont-elles pas prônées par le nationalisme radical : transformer radicalement la société en luttant contre les valeurs «aliénantes» du peuple québécois ?

*Le couteau sur la table*, de Jacques Godbout, s'insère également dans cette dynamique. Une fois de plus, dans ce roman québécois, c'est un narrateur-héros qui raconte l'histoire. Dans son avant-propos, Godbout explique que son livre est d'abord l'histoire d'une rupture :

Entre deux êtres qui s'aiment, bien sûr, mais aussi le récit, par *ce qu'il ne dit pas*, marque une autre rupture [...] c'est pourquoi le *Couteau sur la table* ne prétend pas être autre chose qu'une approximation littéraire d'un phénomène de ré-appropriation du monde et d'une culture<sup>62</sup>.

L'intrigue se passe entre le narrateur-héros, un Canadien-français d'origine modeste, mal payé dans l'armée, qui a une liaison amoureuse avec Patricia, une Anglophone riche et instruite. C'est une relation difficile vouée à l'échec<sup>63</sup>.

---

<sup>61</sup> *Ibid.*, p.67-68.

<sup>62</sup>J. GODBOUT, *Le couteau sur la table*, p.9.

<sup>63</sup>L. SAINT-MARTIN, *Contre-voix. Essais de critique féminine*, Montréal, éd. Nuit blanche, 1997, p.97.

Le symbolisme est clairement exprimé tout au long du roman. «Patricia c'est mon côté faible, ma mare, le moyen terme par lequel j'entre en contact avec le charnel, avec les cent quatre-vingt-dix millions d'individus qui m'entourent»<sup>64</sup>. Comme dans tous les romans de ce type, le héros est conscient de la différence qui les sépare, qui les différencie :

Encore aujourd'hui je n'arrive pas à m'expliquer ce besoin que j'avais d'une femme qui me fût à ce point étrangère. À cette époque d'ailleurs je me plaisais à répéter machinalement en baisant la pointe de son sein : une peau nordique, puis promenant mes lèvres sur son visage : des yeux du nord, des cheveux d'un blond nordique, une langue du nord, comme si pour le prix d'un tel mannequin j'allais pouvoir m'acheter une identité<sup>65</sup>.

La frustration «colonisatrice» transparaît à quelques reprises dans son roman, nous laissant déjà prédire un dénouement tragique certain :

Toi, tu es le capital, mon peuple en a assez souffert et j'ai pour maîtresse la fille d'un ennemi [...] Mais toi tu peux te saouler la gueule et leur cracher dessus; vous êtes les plus forts, oui vous gagnerez, oui nous sommes lâches, Patricia viens déshabille-toi, viens au lit éteins la lumière fais le vide j'ai besoin de vide de noir de désir tiens lèche ma main<sup>66</sup>.

La symbolisation nationaliste est éloquente :

J'avais Madeleine dans l'âme, et nous travaillions côte à côte (comme un voyage de noces). Patricia n'était plus qu'un territoire abandonné au premier Anglais venu [son amant], Madeleine, elle, était ce pays conquis que je retrouvais lentement, calmement<sup>67</sup>.

Ainsi, la «décolonisation» du narrateur passe par le rejet de tout lien avec le monde anglophone<sup>68</sup>. Par conséquent, la seule façon de retrouver son identité québécoise ou de

---

<sup>64</sup>J. GODBOUT, *Le couteau sur la table*, p.28.

<sup>65</sup>*Ibid.*, p.36.

<sup>66</sup>*Ibid.*, p.43.

<sup>67</sup>*Ibid.*, p.105.

<sup>68</sup>L.SAINT-MARTIN, *Contre-voix...*, p.99.

s'affirmer en tant que Québécois libéré, c'est de détruire le symbole colonial qui «l'opresse». Le roman se termine donc par le meurtre de Patricia, symbole du colonialisme anglo-saxon et du capitaliste :

La haine est venue, comme une saison. Le printemps est venu, comme une gifle; personne ne peut lutter contre le vent, les saisons, la lumière blanche [...]. Je ne te ferai aucun mal, si tu ne dis mots, Patricia. D'ailleurs il ne te servirait à rien de te débattre ou de crier, ou même de parler de nos amours anciennes<sup>69</sup>.

Il faut dire que cette haine, cette prise de conscience en fait, si l'on suit la «logique libératrice», survient après que l'annonce de la première victime du FLQ soit faite<sup>70</sup>. Sur le plan littéraire, le meurtre de Patricia devient donc le symbole d'une action révolutionnaire posée afin de libérer la société québécoise. Et comme l'explique un critique littéraire de *Parti Pris* en 1965 :

En tuant Patricia, il s'exorcise lui-même, accède au présent, à l'ici, à l'existence : choisir c'est naître. Et il n'existe pas, non plus qu'elle, en dehors du collectif il est français du Canada comme elle est anglaise du Canada. [...] Il faut voir en cet assassinat celui d'un pays qui s'appelle le Canada et en cet assassin, mais familier, le Québec. [...] Mais enfin, le livre de Godbout n'est pas un essai, il est avant tout le roman d'une conscience chercheuse, en quête d'une définition, d'une identité. Et en cela, il est une partie du grand roman québécois<sup>71</sup>.

Il reste que «dans l'univers fictif du *Couteau sur la table*, la femme incarne l'oppression; c'est donc uniquement par la souffrance des femmes que le narrateur pourra s'affirmer»<sup>72</sup>.

---

<sup>69</sup>J. GODBOUT, *Le couteau sur la table*, p.157-158.

<sup>70</sup>Godbout termine de rédiger son roman en février 1964, soit quelque temps après le meurtre du gardien de sécurité Wildfrid O'Neil, mort suite à l'explosion d'une bombe posée par le FLQ, le 21 avril 1963. Voir dans L. FOURNIER, *FLQ. Histoire d'un mouvement clandestin*, Montréal, Québec/Amérique, 1982, p.44.

<sup>71</sup>J. ALLARD, «Couteau sur la table», *Parti Pris*, vol.3, #1-2, août-septembre, 1965, p.112-113.

<sup>72</sup>L. SAINT-MARTIN, *Contre-voix...*, p.99.

Dans cette même foulée, on retrouve un autre roman de Hubert Aquin, *Trou de mémoire*. La structure qui sous-tend le roman est, une fois de plus, celle d'un narrateur-héros qui assassine Joan, sa compagne, afin de se libérer. L'action du livre, c'est le meurtre de Joan présenté comme une action révolutionnaire légitime : «Joan est morte, mais cela n'est pas qu'un début... C'est comme une préface laconique à la martingale d'attentats et de crimes que je projette de faire. Tout se passe sous le signe du blasphème et de l'action»<sup>73</sup>. Ainsi, tout comme dans *Le couteau sur la table*, Aquin fait d'une Canadienne anglaise la responsable de l'oppression du Québec<sup>74</sup>: «Elle m'a prouvé jusqu'à la fin que je n'avais rien en propre -ni la possession des mots, ni l'exclusivité de la parole-[...]»<sup>75</sup>.

La symbolisation de la révolution à travers le meurtre de Joan se trouve dans ce passage ? «La révolution, dans son être global, n'est qu'un immense et inaudible cri, cri funèbre et inédit proféré par une nation...»<sup>76</sup>. La représentation est claire et explicite. Il s'invente révolutionnaire, et le meurtre de Joan en est le début :

Il ne me reste plus grand-chose, sinon d'avoir inventé [...] ce cadavre, preuve ex absurdo de ma non-violence, me tient lieu de victoire et ressemble étrangement au début fulgurant de ma carrière révolutionnaire; son immobilité blafarde, sa perfection glacée et son indemne préfigurent le grand oeuvre que j'entreprends à la tête des bataillons (camouflés jusqu'à être invisibles)<sup>77</sup>.

N'oublions pas que Hubert Aquin est un révolutionnaire activiste nationaliste : «Militant radical au sein du RIN, il fait le saut dans le FLQ et passe à la clandestinité en 1964. Arrêté, il est détenu à l'Institut Albert-Prévost où il rédige *Prochain Épisode* [...]»<sup>78</sup>.

---

<sup>73</sup>H. AQUIN, *Trou de mémoire*, Paris, éd. Le cercle du livre de France, 1968, p.57.

<sup>74</sup>*Ibid.*, p.103.

<sup>75</sup>*Ibid.*, p.87.

<sup>76</sup>*Ibid.*, p.57.

<sup>77</sup>*Ibid.*, p.87.

<sup>78</sup>J. PELLETIER, *Le poids de l'histoire...*, p.26.

Par ce meurtre, le héros sent qu'il vient d'accomplir un acte grandiose pour la révolution : «[...] en tuant Joan, j'ai engendré l'histoire d'un peuple sevré de combats et presque mort de peur à force d'éviter la violence...»<sup>79</sup> Cet extrait nous montre que la violence est perçue comme étant le lieu privilégié de l'accomplissement de la libération. En fait, Aquin va même jusqu'à dire que la «révolution est un crime, rien d'autre»<sup>80</sup>. À partir de ce constat, son comportement révolutionnaire se transforme :

Mon comportement sexuel est à l'image d'un comportement national frappé d'impuissance : plus ça va, plus je sens bien que je veux violer... Faire l'amour normalement ne m'intéresse plus vraiment. [...] Ce désenchantement ressemble trop à une phobie d'impuissance. Fatigué, je rêve à la plénitude du viol [...] <sup>81</sup>.

Le roman de Hubert Aquin est donc un exemple de plus à la problématique de la symbolisation des femmes en tant qu'«ennemies» de la révolution nationale. En fait, l'idée sous-jacente de cette représentation est l'appropriation de la femme pour en faire un outil de libération. Comme l'explique Lori Saint-Martin : «Privée de volonté propre, victime consentante de la violence masculine, la femme aquinienne paie de sa vie la libération de l'homme»<sup>82</sup>. Est-ce cela le rôle révolutionnaire des femmes dans la lutte pour la libération nationale au Québec ? Jouer le rôle d'un pays à détruire afin de se libérer ?

Pierre Maheu ne répond-il pas déjà à cette question dans un article de *Parti Pris* de 1965 :

Dans chaque cas, la démarche est la même : le personnage doit assumer totalement son aliénation, l'épreuve qui lui est imposée est de se reconnaître colonisé, diminué dans son être, et de s'autodétruire, de tuer en lui le colonisé. Et toujours, comme le phoenix, il renaît de ses cendres, émerge de l'épreuve comme d'un baptême qui le rend à lui-même, pleinement nouveau [...] <sup>83</sup>.

---

<sup>79</sup>*Ibid.*, p.87.

<sup>80</sup>*Ibid.*, p.83.

<sup>81</sup>*Ibid.*, p.112.

<sup>82</sup>L. SAINT-MARTIN, *Contre voix...*, p.104.

<sup>83</sup>P. MAHEU, «Le poète et le permanent», *Parti Pris*, vol.2, #5, janvier 1965, p.2.

Cette épreuve de renaissance, comme nous venons de le voir, se déroule de la même façon d'un récit à l'autre. Qu'ils soient partipristes ou non, les «héros-révolutionnaires» de la littérature nationaliste associent leur aliénation et leur colonisation à une femme. Pas n'importe laquelle, mais celle dont ils sont «amoureux».

Terminons cette partie, avec le roman *Un rêve québécois* de Vicor-Lévy Beaulieu. Nous y découvrons non seulement le même thème, la «femme-enemie», mais également une structure littéraire similaire. L'intrigue se déroule pendant la Crise d'octobre avec Joseph-David Barthélémy Dupuis, un Québécois de condition modeste qui tue sa compagne Jeanne-D'Arc : un meurtre sadique rempli d'atrocités sexuelles. Une fois de plus, la femme dans ce récit incarne «l'ennemi anglais et capitaliste» :

[...] Il ne devait pas donner immédiatement un coup de pied dans la poitrine de Jeanne-D'Arc, il ne devait pas encore lui enfoncer les doigts dans les yeux car il ne savait pas encore qu'elle seule était coupable de tout, qu'elle seule était le mensonge et la ruse<sup>84</sup>.

Dans ce texte, toute la question de la symbolisation des femmes en tant que «pays à détruire» est non seulement clairement exposée, mais elle est décrite de façon inhumaine. Les tortures que Joseph-David Barthélémy Dupuis fait subir à «l'ennemie» sont tellement indescriptibles qu'à leur seule lecture superficielle, elles justifient éloquemment le discours des nationalistes radicaux qui veut que la libération se découvre dans la violence.

À travers les mutilations exercées sur le corps de Jeanne-D'Arc, Joseph-David cherche son identité, recherche son pays :

Il ne s'occupait pas d'elle, il cherchait désespérément quelque chose oublié au fond de sa mémoire, sans doute une arme pour se soustraire d'elle, pour se délivrer de cette présence qui se refusait à lui pour mieux le détruire [...]. Il y puiserait toute sa vengeance.

---

<sup>84</sup>V.-L. BEAULIEU, *Un rêve québécois*, VLB éditeur, 1972, p.77.

Alors il irait beaucoup plus loin que lui-même, dans le pays interdit du massacre<sup>85</sup>.

Il lui faut détruire le corps de Jeanne-D'Arc pour parvenir à sa quête. À ce moment, ce corps devient littéralement un «corps social», un «pays dominateur à abattre», une «aliénation trop longtemps refoulée» :

Mais n'était-il pas sauvé maintenant puisqu'il l'avait jetée hors de lui? Il pouvait la piétiner désormais, lui rompre les os et l'ouvrir s'il en avait le goût. Il l'avait rayée de sa vie, il en avait fait une chienne qu'il battrait à mort et sur le dos de laquelle il se vengerait de trop d'humiliation et de honte. (Moi, j'ai jamais rien eu dans ma vie, câline, rien m'a appartenu, on m'a toujours toute enlevé, bon toi tu vas payer pour toute c't'engeance)<sup>86</sup>.

Beaulieu livre, au paroxysme du carnage, toute l'importance du geste meurtrier en tant que geste révolutionnaire. Alors que Joseph-David cherche une égoïne pour scier les membres de Jeanne-D'Arc, le corps ennemi, une analogie fort explicite est réalisée : «L'égoïne ne devenait plus qu'une arrière-pensée, qu'une manière de cocktail-molotov égaré dans son cerveau. Il savait bien que les bâtons de dynamite étaient là et que tôt ou tard, il lui faudrait les utiliser [...]»<sup>87</sup>.

La logique littéraire-révolutionnaire se poursuit. Afin d'accomplir sa naissance, la naissance de l'homme québécois «nouveau et libéré», il voit dans son geste ultime «l'acte profond de cette première naissance qui rendrait tout enfin possible et même réalisé»<sup>88</sup>. Le fait de scier le corps de Jeanne-D'Arc, de la broyer et de la revioler, est pour Joseph-David, non seulement un acte révolutionnaire, mais l'accomplissement de «l'acte de sa libération»<sup>89</sup> :

---

<sup>85</sup> *Ibid.*, p.80.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p.97.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p.116.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p.125.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p.129.

(Alors se mit-il à travailler avec fébrilité.) Il écarta d'abord les jambes de la Jeanne-D'Arc tant que les os ne se rompirent pas, il brisa les mains, cassa les poignets, fit sauter [...]. De sa main tachée de sang, il caressa sa queue et lorsqu'elle fut bien bandée, il ouvrit les lèvres gluantes et s'enfonça [...]<sup>90</sup>.

Une fois son geste de «libération» terminé, Joseph-David s'étend près du corps mutilé et cogite sur l'importance de ce geste. À ce moment, il vit une série d'images sorties de son passé, un passé collectif, et sa libération lui vint, tout en fumant sa pipe. Il sort, siffle son chien et lui donne le reste du corps mutilé de Jeanne-D'Arc : «Il marcha vers le chien, il lui parlait pour le calmer : Tais-toi, chien, tais-toi. [...] (Le grand chien [...] se mit à dévorer la chair de la cuisse.) Barthélémy chanta : «Croque à belles dents tes fritos !»[...]»<sup>91</sup>.

Quoi conclure sur de telles atrocités ? Commençons donc avec une explication qui provient d'Alain Robbe-Grillet :

Il y a dans tous mes romans un attentat contre le corps, à la fois le corps social, le corps du texte et le corps de la femme. Il est certain que, dans la fantasmique mâle, le corps de la femme joue ce rôle de lieu privilégié pour l'attentat<sup>92</sup>.

Les femmes deviennent donc des lieux de violence, sexuelle la plupart du temps, où le symbolisme lié à leur corps représente des avenues de fantasmes masculins. Dans le contexte socio-politique et idéologique dans lequel baigne la société québécoise pendant les années 1960-1970, une telle utilisation du corps des femmes dans le discours nationaliste radical amène à se poser la question de la libération pour qui ? Il semble que cette libération ne soit rêvée et possible que par et pour les révolutionnaires, les «nouveaux hommes» du Québec.

---

<sup>90</sup>*Ibid.*, p.130-134. La citation devrait être plus longue, mais il n'est pas nécessaire de reproduire les détails de ce carnage.

<sup>91</sup>*Ibid.*, p.134.

<sup>92</sup>A. ROBBE-GRILLET, cité dans A.-M. DARDIGNA, *les Châteaux d'Éros*, Paris, Maspero, 1980, p.21.

Le contenu des textes nationalistes est éloquent et fort explicite : la jouissance et la libération de l'un se réalisent au profit de la passivité et de la souffrance de l'autre : «Moi qui suis seul au monde comme au ciel je me fais pleurer pour saler mon fromage barrel doux et l'envie me prend d'écraser mon minou mon absente moitié [...]»<sup>93</sup>.

Alors que l'ensemble des textes étudiés, revues et romans, atteste un réel changement des mentalités liées à la «nation» les tenants de la révolution sociale modulent leurs idéaux révolutionnaires sur l'exclusion des femmes. Tout ce qui compte, c'est la création d'un homme libre : «Mais le temps vient où la seule "légitimité" n'origine que de la décision vécue et pratiquée de mettre au monde un homme : l'homme québécois»<sup>94</sup>. Dans le *Cassé* de Jacques Renaud, la structure de la nouvelle demeure la même que celle des romans étudiés, mais il livre deux symboles extrêmement convaincants sur le colonialisme et les symboles qui s'y rattachent : «Philomène a crié en écartant les jambes, le sexe a percé le slip rose, la déchirure s'effiloche comme s'effiloche un drapeau déchiré»<sup>95</sup>. «Victoire ! Conquête ! Avant d'la tuer ch-couche avec ! Hip hip hip! Duplessis ! M'as t'enculer avec ma matraque, chârogne !»<sup>96</sup>. Les symboles sont clairs. Le viol de Philomène incarne la libération d'un passé mythique chargé de sens nationaliste où le symbolisme lié à la «désaliénation» est représenté.

### **Sexualisation de la Confédération**

Dans cette logique à la fois nationaliste et symbolique, il ne faut pas se suprendre de rencontrer des symboles sexuels reliés à différents thèmes politiques. Comme par exemple des thèmes où l'on associe les femmes au Québec, mais d'un point de vue sexiste :

---

<sup>93</sup>A. MAJOR, «J'en arrache pas», *Parti Pris*, #8, mai 1964, p.47.

<sup>94</sup>P. STRATAM, «Nationalité ? Dommicile ?», *Parti Pris*, vol.2, #10-11, juin-juillet 1965, p.52.

<sup>95</sup>J. RENAUD, *Le Cassé*, Montréal, *Parti Pris*, 1964, p.45.

<sup>96</sup>*Ibid.*, p.72.

«L'Anglocanada, c'est le secret de policharnel, avait sa mom frigide; le Québec [...]»<sup>97</sup>. Rien de plus simple que de symboliser les relations Canada-Québec par des relations sexuelles sexistes ou par des mariages voués à l'échec. Nous sommes en présence d'un archétype. À travers ce symbolisme que nous avons retrouvé dans les numéros de la revue *Parti Pris*, il se dégage une même constante : les femmes sont symbolisées par leur corps, elles sont passives et elles sont exclues du processus de libération nationale.

L'un des premiers textes montre jusqu'à quel point la vision fédérale est perçue comme un désastre : «Dans l'ensemble, la perception de la confédération en termes de coexistence entre deux nations, semble figurer une liaison vénérienne rendue au paroxysme de l'écoeurement [...]»<sup>98</sup>. La symbolisation se précise dans l'exemple qui suit, où Aquin interprète les paroles de certains politiciens en leur conférant un rôle sexué et sexiste :

[...] l'exhortation indécente de Jean Lesage qui dit aux Canadiens anglais "épousez", indique assez clairement que, selon la logique propre à cette sexualisation de la confédération, c'est le Québec qui joue le rôle de la femme»<sup>99</sup>.

La femme joue donc toujours le rôle du plus faible. Qui plus est, son rôle n'est jamais politique et n'a guère de pouvoir :

Ce mariage de raison "ne suscite pas l'amour", mais la femme s'en trouve néanmoins la prisonnière consentante parce qu'elle ne détient, ni n'exerce, le pouvoir économique qui, comme on le sait, est une fonction typiquement masculine, pour ne pas dire la prolongation comptable en argent de la virilité<sup>100</sup>.

Se basant sur un texte de Wilhelm Stekel, *La femme frigide*, et sur une déclaration d'André Laurendeau, Aquin démontre une analogie fort intéressante entre la frigidité de la femme

---

<sup>97</sup>J. DEPOCAS, «Complexe à Maria Chapdeleine», *Parti Pris*, #9-10-11 été 1964, p.38.

<sup>98</sup>H. AQUIN, «Le corps mystique», *Parti Pris*, #5, février 1964, p.30.

<sup>99</sup>*Ibid.*, p.31.

<sup>100</sup>*Ibid.*

et «la frigidité» de la société québécoise, cette absence qui symbolise l'impuissance politique de la société québécoise à créer une révolution sociale et nationale. Par conséquent, un agent aphrodisiaque est nécessaire afin de stimuler les ardeurs sexuelles et, par extension, les ardeurs politiques :

"Il arrive que la jouissance sexuelle soit complètement absente. La femme ne ressent ni la volupté initiale, ni l'orgasme. Ces femmes déclarent brûler de désir, être avides de l'orgasme sans qu'il leur soit possible d'y parvenir". [...] "Le séparatisme joue depuis quelques années le rôle d'un stimulant... Ceux qui l'accueillent se mettent en posture d'attente" [...] Quoi de plus féminin que cette "posture de l'attente" que Laurendeau projette sur le groupe séparatiste ? Et quoi de plus frigide, selon la pensée sinon la chair, que la survalorisation des stimulants et la résignation préalable à la médiocrité de ses désirs ? Ici, l'*anaesthesia sexualis feminarum* s'accompagne d'une morale conjugale selon laquelle des propriétés aphrodisiaques sont conférées au FLQ et au séparatisme [...]<sup>101</sup>.

Considérer le FLQ comme un aphrodisiaque permet de constater la dynamique sexuelle qui se dégage autour de la question des femmes dans un éventuel rôle révolutionnaire. Le symbolisme lié à la représentation des femmes ne fait d'elles que des êtres passifs attendant l'arrivée du révolutionnaire. Il semble impossible, pour un révolutionnaire, de penser la libération du Québec en des termes de mixité. Par conséquent, le symbolisme projeté sur les relations Canada-Québec crée le même type de discours sexiste. Voici un bel exemple de ce discours :

[...] Dans la réalité conjugale de la Confédération [...] Il n'y a donc pas lieu de s'alarmer puisque même les nations sont sujettes à des cycles menstruels et aux perturbations d'humeur propres à ces lots de la nature. Un analgésique peut alors normaliser le comportement du Québec pendant ses périodes lunaires<sup>102</sup>.

Dans la même veine, Philippe Bernard publie ce qui peut être un dialogue conjugal entre le Québec et le Canada, dans une métaphore matrimoniale :

---

<sup>101</sup>*Ibid.*

<sup>102</sup>*Ibid.*, p.35.

J'appelle ça la dialectique du con-promis, ou mieux la dialectique du baiser : Ottawa : je te veux tout à moi. Québec (la Belle Province) : moi je ne te veux pas du tout. Ottawa : je te veux presque tout à moi. Québec : moi je vais peut-être te vouloir. Ottawa : je te veux mais tu demeureras libre. Québec : moi aussi je te veux, mais je m'en irai quand je voudrai<sup>103</sup>.

De façon générale, la représentation est claire, la «con-fédération» devient un outil symbolique afin de mieux démontrer l'impasse politique entre le Canada et le Québec.

Après une telle analyse, plusieurs constats se dégagent. Dans un premier temps, l'entreprise de «désaliénation» des révolutionnaires se réalise en détruisant symboliquement la Mère. Symbole des traditions religieuses et du passé colonial, la Mère est vue comme un mythe «tout» puissant, par lequel est symbolisé la faiblesse culturelle du Québec. Dans un deuxième temps, le discours nationaliste radical utilise un langage lyrique afin de modeler «sa» libération. La femme devient dans ce cas, le pays à libérer. Objet d'un discours poétique et pornographique, la femme est idéalisée par son corps, par son sexe. Le sexe féminin devient non seulement l'objet du discours de libération, mais par lui seul la libération peut être pensée. Dans un dernier temps, les femmes se voient incarnées comme étant les ennemies de la révolution. En fait, elles deviennent des corps à abattre, à mutiler, parce qu'elles représentent le Canada et la culture anglo-saxonne. Les textes sont explicites: le révolutionnaire parvient à sa libération par le meurtre de «sa» femme.

Par cette logique littéraire et politique, le discours de libération nationale se caractérise donc par le rejet des femmes au sein de son mouvement. Qu'elles soient l'objet d'un discours lyrique ou d'un discours violent, les femmes se voient attribuer les mêmes rôles : elles sont toujours représentées comme passives, soumises ou violentées. Qui plus est, leur corps devient un corps politique sur lequel le révolutionnaire s'abat. De plus, force nous est de constater que les femmes, dans ces textes nationalistes, incarnent presque toujours les rôles

---

<sup>103</sup>P. BERNARD, «Québec politique», *Parti Pris*, vol.5, #1, septembre 1967, p.47.

de «Mères castratrices», de «putains», de «vierges», de «salopes»... Elles n'ont aucun rôle positif ni actif. «Elles sont bonnes à coucher et à baiser»...

Il faut se garder de voir que nous avons affaire ici à une problématique exclusivement québécoise. Les rapports nationalisme/sexualité ont été observés dans de très nombreuses situations et ont été abondamment étudiés aux États-Unis. Les études de George Moose et de Benedict Anderson sont là pour le prouver<sup>104</sup>. Rejoignant les analyses de Cynthia Enloe, citées au chapitre précédent, Moose affirme : «nationalism had a special affinity for male society and together with the concept of respectability legitimized the dominance of men over women»<sup>105</sup>. Par conséquent, les rares femmes qui militaient au sein des groupes nationalistes radicaux avaient-elles d'autres choix que de mettre sur pied le FLFQ ?

---

<sup>104</sup>A. PARKER et al., *Nationalisms and Sexualities*, New York, Routledge, 1992, 451p.

<sup>105</sup>G. MOOSE, *Nationalism and Sexuality : Middle-Class Morality and Sexual Norms in Modern Europe*, Madison, University of Wisconsin Press, 1985, p.67 dans A. PARKER et al., *Nationalisms and Sexualities*, New York, Routledge, 1992, p.10.

## **Conclusion**

Traiter de l'impossible réciprocité des rapports politiques entre le nationalisme radical et le féminisme radical au Québec a permis, d'entrée de jeu, de confronter deux idéologies et deux mouvements. Ces deux idéologies/mouvements ont marqué non seulement la société québécoise dans ce qu'elle a de plus politique, c'est-à-dire l'identité collective de sa nation, mais également dans ce qui la divise le plus, les rapports sociaux entre les sexes.

Avec le premier chapitre, nous avons plongé au coeur des transformations et des réformes entreprises par un nouveau gouvernement; le gouvernement libéral de Jean Lesage. Mettant fin à ce qu'il est commun d'appeler le «régime de la Grande Noirceur», ce nouveau gouvernement provoque des changements qui se répercutent dans plusieurs secteurs : l'éducation, la santé, l'économie, la culture et les communications. Avec une telle prise en charge de la société par l'État, une nouvelle pensée politique voit le jour, le néo-nationalisme.

Que se produit-il à partir de cette intensification du sentiment nationaliste ? Toute une série de groupes nationalistes radicaux apparaissent dévoilant un véritable mouvement de libération nationale. Insatisfaits des réformes réalisées par le gouvernement Lesage, ces groupes se mettent à exiger des transformations en profondeur face aux inégalités socio-économiques et linguistiques. De là, des revues et des regroupements plus radicaux se chargent de libérer la société québécoise. Dans cette foulée naissent les regroupements politiques tels que : *L'Action socialiste*, le *Rassemblement pour l'indépendance nationale*, le *Front de libération du Québec* et des revues telles que *Parti Pris* et *Révolution québécoise*. Créée sur une trame socio-politique des plus explosives, une véritable gauche nationaliste et socialiste porte le rêve de la libération nationale et sociale du Québec.

C'est sur cette trame contestataire que le mouvement féministe radical apparaît. Né à la fin de la décennie 1960, le féminisme radical, avec le *Front de libération des femmes du Québec*, marque le début d'un bouleversement global des rapports politiques entre les hommes et les femmes. Leurs revendications, radicalement différentes de celles de la *Fédération des femmes du Québec*, font en sorte que le mouvement est beaucoup plus influencé par la gauche radicale. Les idéaux féministes d'alors sont imprégnés du socialisme et du nationalisme.

Au deuxième chapitre, notre analyse porte sur le discours du féminisme radical. On y découvre qu'il est profondément influencé par l'idéologie de libération nationale. Dans un premier temps, le mouvement de libération des femmes se construit sur l'idée d'une révolution globale des structures de rapports entre les hommes et les femmes. Afin de parvenir à cette libération globale, les féministes radicales du FLFQ et du *Manifeste des femmes québécoises* inscrivent leur propre libération à l'intérieur du processus révolutionnaire québécois. Ainsi, dès le départ on constate que le discours féministe se positionne en rapport avec l'idéologie de libération nationale. D'ailleurs, le slogan «Pas de libération des femmes sans libération du Québec, pas de libération du Québec sans libération des femmes» atteste ce point.

Comme nous l'avons démontré, les féministes radicales adhèrent au mouvement de libération nationale parce qu'elles y voient une façon de poser leur propre lutte de libération en des termes universels. Ainsi, la libération des femmes et la libération nationale sont inextricablement liées chez les féministes radicales. Cependant, elles ne peuvent revendiquer une libération autonome, c'est-à-dire indépendante de celle du Québec, car elles sont prises dans un processus de libération qui les mobilise déjà face au mouvement nationaliste et socialiste. D'ailleurs, l'influence du nationalisme est telle que les féministes radicales francophones se séparent des féministes anglophones. On découvre également que les femmes sont exclues des groupes mixtes révolutionnaires. La propagande et les mobilisations concernent uniquement les hommes. Cette prise de conscience survient

notamment par la lecture du Manifeste du FLQ : la réalité des femmes est ignorée. Pourtant, ces dernières sont autant exploitées que les travailleurs, se disent-elles. Alors, les féministes radicales décident de se former en groupes autonomes. Le premier regroupement radical de femmes est né. De plus, non seulement les femmes sont ignorées par les révolutionnaires, mais elles sont également absentes des analyses des intellectuels mâles.

Dans un dernier temps, nous avons fait la preuve que le discours nationaliste radical est profondément sexiste. Non seulement le révolutionnaire est-il le porteur de la libération nationale, mais il est le seul à pouvoir la créer. Les femmes n'ont aucun rôle actif. Au contraire, elles sont assignées à des rôles de soumission. En fait, les femmes dans cette littérature nationaliste servent d'outil à la libération des «hommes» du Québec. Le langage littéraire est clair. Tant dans la revue politico-littéraire *Parti Pris* que dans les nouvelles et romans québécois écrits par Jacques Renaud, Claude Jasmin, Hubert Aquin, Jacques Godbout et Victor-Lévy Beaulieu, les femmes, mais surtout leur corps, se voient imposer des symboles reliés à la nation. Ces derniers mettent à profit la symbolisation «femme-pays-Québec». Ce symbolisme est profondément lié à un lyrisme poétique et sexuel, voire pornographique, où les hommes révolutionnaires portent la libération nationale dans le pays, femme, Québec. Mais, comme nous l'avons montré, l'imaginaire des tenants de la libération nationale ne s'arrête pas là. Les femmes se voient devenir par surcroît, dans la même littérature, des «ennemies» de la libération. De façon générale, les femmes incarnent le rôle de «l'opresseur», c'est-à-dire le rôle du Canada anglais et de la culture anglo-saxonne. Dans certains textes, les femmes toujours «ennemies», représentent la culture aliénée et le capitalisme. Dans l'ensemble, on leur impose, dans le discours de libération nationale, d'incarner la culture dominante et oppressive. Et la seule façon de concevoir la libération dans ce cas, c'est de tuer cette femme qui incarne «l'ennemi». Par conséquent, une littérature et une symbolique violentes et misogynes s'articulent chez les tenants de la libération nationale. Ce qui se cache derrière cette violence, c'est en fait le désir de se libérer. Le corps de la femme est perçu comme un corps social aliénant, un pays

colonisateur à abattre. Et comme nous l'avons démontré dans le discours nationaliste radical, la violence est vue comme «libératrice». N'est-ce pas l'époque des bombes du FLQ?

Devant ces différents constats, nous émettons donc l'hypothèse qu'il y a une impossible réciprocité des rapports entre le nationalisme radical et le féminisme radical au Québec. Puisque les deux mouvements sont nés dans un même contexte socio-historique et qu'ils puisaient à des sources contestataires communes, on aurait pu croire qu'il pouvait y avoir entre les deux un échange théorique et idéologique réciproque. Mais ce n'est pas le cas, même si les deux mouvements partagent le même idéal : la libération. Au contraire, le seul rapport possible entre le nationalisme radical et le féminisme radical au Québec, c'est un emprunt des féministes radicales du FLFQ et de celles qui ont rédigé le *Manifeste des femmes québécoises* : certaines stratégies révolutionnaires du FLQ. Dans une plus large mesure, l'impossible réciprocité réside dans le fait que les rapports entretenus avec l'idéologie de libération ne sont pas les mêmes du fait que l'on soit nationaliste radical ou féministe radical. On l'a vu, le premier mouvement de libération des femmes lie «sa» libération à celle de la nation québécoise. Les féministes radicales parlent en des termes de globalité et d'universalité. La libération est voulue pour tous les peuples de la terre et au Québec, la libération des femmes ne peut se réaliser sans celle de la société québécoise. Leur aspiration à la libération ne se formule pas sur le rabaissement des hommes. Alors que dans le discours nationaliste radical le contenu est différent : il ne peut y avoir de rapports réciproques entre les deux mouvements parce que le discours nationaliste radical construit son modèle de libération nationale sur la soumission et l'exclusion des femmes.

Il n'est pas étonnant de retrouver un tel symbolisme dans l'idéologie de libération nationale. Les femmes dans le discours nationaliste ont toujours été assignées à des représentations symboliques. Avec le clérico-nationalisme, les femmes servent la nation canadienne-française en devenant gardienne de la foi, de la langue et des traditions. Un rôle dont les hommes politiques et le clergé ne cessent de rappeler son importance primordiale. Surprenant, n'est-ce pas, qu'une telle assignation symbolique dans le discours clérico-

nationaliste survienne au moment où le premier mouvement de femmes au Québec se constitue ? Pourrions-nous alors aller jusqu'à prétendre que le discours nationaliste radical se sert de symboles réducteurs afin de combattre cette envie de liberté qui interpelle les femmes ?

Les thématiques de la «femme-pays-Québec» et de la «femme-ennemie-Canada» ne dévoilent-elles pas l'impossible action révolutionnaire féminine dans le discours de libération nationale? Lori Saint-Martin ne pose-t-elle pas le cœur de la question dans cet énoncé ? : «Réduire la femme à n'être plus qu'un symbole revient à nier qu'elle existe en tant qu'être humain autonome»<sup>1</sup>. Comment expliquer que seuls les viols et les meurtres des «femmes-ennemies» déclenchent la révolution, la libération nationale dans le discours littéraire du nationalisme radical ? La libération nationale ne peut donc survenir que par le meurtre symbolique d'une femme ?

Est-ce parce que les femmes combattent un sexisme à l'intérieur même des structures des groupes révolutionnaires que les féministes radicales entretiennent des rapports différents avec l'idéologie de libération ? Chose certaine, les féministes radicales entretiennent une relation si différente avec cette idéologie, qu'elles ne lient pas leurs préceptes révolutionnaires sur l'assujettissement symbolique des hommes.

D'ailleurs, sur ce sujet, un certain nombre de questions fondamentales restent en suspens : Pourquoi avoir autant associé le projet de libération des femmes au projet de libération nationale ? Alors que le discours nationaliste radical exclut violemment les femmes, pourquoi avoir créé le slogan *Québécoises deboutte !* et non pas : *Femmes deboutte !*<sup>2</sup>? La question nationaliste mobilise-t-elle à ce point les féministes qu'elles en perdent leur propre identité ? Est-ce que les féministes radicales n'ont pas eu d'autre choix que de se positionner

---

<sup>1</sup>L. SAINT-MARTIN, *Contre-voix...*, p.109.

<sup>2</sup>Cette question est posée dans un article où la sociologue Nicole Lacelle parle de son parcours féministe au Québec. dans M. BARBANCE, «Bien folle qui se pense sage», *Temps fou*, #3, mai 1995, p.22-24.

dans le processus révolutionnaire québécois pour gagner la légitimité de leur propre libération ?

Il nous semble clair que poser la question des rapports politiques entre le nationalisme radical et le féminisme radical au Québec nous amène sur le terrain de l'universalité du processus révolutionnaire. L'exemple de l'Irlande sur cette question est riche d'éclaircissement. Les Irlandaises n'ont eu d'autres choix que de s'insérer dans la lutte pour la libération du peuple irlandais et ce au détriment de leur propre libération. Et que dire de l'exemple indien. Selon l'auteure Valentine Moghadam, Gandhi a utilisé la symbolisation des femmes à souffrir silencieusement comme symbole de la résistance politique du peuple indien <sup>3</sup>. La soumission des Indiennes fut totale.

Enfin, une question est venue sans cesse tout au long de cette étude : n'y aurait-il pas lieu de percevoir une synchronie entre la libération nationale et la libération sexuelle au Québec pendant les années 1960-1970 ? À la lecture des numéros de *Parti Pris*, on constate que la libération sexuelle tente de surgir à travers le symbolisme littéraire de la libération nationale. Or, étudier un rapport entre la libération nationale et la libération sexuelle au Québec semble être tout à fait pertinent, puisque cela offrirait un nouveau regard sur la période des années 1960-1970. Alors qu'il est commun de parler des «folles années de rêve», pour désigner ces années, il deviendrait plutôt opportun de parler des «folles années sexistes». Une des premières problématiques du féminisme radical au Québec n'est-elle pas justement toute la question reliée au corps, au sexisme retrouvé notamment dans les revues pornographiques? Il va sans dire que ce dernier point demeure une piste extrêmement stimulante puisqu'elle pose le rapport nationalisme/sexualité. Certains auteurs américains théorisent de façon brillante ce rapport entre nationalismes et pratiques sexuelles établies par les nationalistes. Puisque le viol est le plus souvent perçu comme un modèle de libération, toute une série de symboles sexuels découlent de cette action libératrice. L'exemple québécois s'inscrit dans cette logique symbolique où la montée d'un nationalisme de libération est étroitement liée

---

<sup>3</sup>A. PARKER et al., «Introduction» dans *Nationalisms and Sexualities*, New York, Routledge, 1992, p.13.

à l'affirmation d'une sexualité où seules les fantasmes masculins sont nobles. Est-ce donc dire, que cette imagerie ne fait partie que des discours de libération nationale ? La question reste entière.

## BIBLIOGRAPHIE

### SOURCES

#### Sources féministes

##### Périodique

La totalité des sources issues du *Front de libération des femmes du Québec* et du *Centre des femmes* proviennent des deux volumes publiés par Véronique O'LEARY et Louise TOUPIN:

*Québécoises deboutte ! Une anthologie de textes du Front de libération des femmes (1969-1971) et du Centre des femmes (1972-1975)*, tome 1, Montréal, remue-ménage, 1982, 212p et *Québécoises deboutte !*, tome 2, collection complète, Montréal, remue-ménage, 1983, 374p.

Dans le premier tome, nous retrouvons les deux bulletins de liaison du FLFQ, le premier numéro de la revue *Québécoises deboutte !*, les bulletins internes, tracts, communiqués de presse et textes variés du mouvement. Dans le second tome, nous retrouvons tous les numéros de *Québécoises deboutte !* publiés par le *Centre des femmes*, des textes variés et deux tables rondes auxquelles les militantes du FLFQ ont participé au début de la décennie 1980.

##### Essai

DOLMENT Marcelle et Marcel BARTHE, *La femme au Québec*, Montréal, Les Presses libres, 1971, 158p.

##### Manifeste

Anonyme, *Manifeste des femmes québécoises*, Montréal, l'étincelle, 1971, 58p.

##### Témoignage

LANCTÔT, Louise, *Une sorcière comme les autres*, Montréal, Québec/Amérique, 1981, 182p.

## Sources nationalistes

### Périodique

Tous les numéros de la revue *Parti Pris*, c'est-à-dire, les 53 numéros parus entre octobre 1963 et été 1968.

### Romans

AQUIN, Hubert, *Prochain Épisode*, Ottawa, éd. du Renouveau Pédagogique, 1969, 151p.

AQUIN, Hubert, *Trou de mémoire*, Paris, éd. Le cercle du livre de France, 1968, 204p.

BEAULIEU, Victor-Lévy, *Un rêve québécois*, VLB éditeur, 1972, 135p.

GODBOUT, Jacques, *Le Couteau sur la table*, Paris, Seuil, 1965, 157p.

JASMIN, Claude, *La corde au cou*, Paris, Robert Laffont, 1961, 254p.

RENAUD, Jacques, *Le Cassé*, Montréal, Parti Pris, 1964, 126p.

### Manifeste

*Manifeste du Front de Libération du Québec*, Montréal, éd. du Cartier Libre, 1994, 43p.

(Manifeste publié en octobre 1970)

## Sources journalistiques

Anonyme, «Les journalistes d'Ottawa disent "non" aux femmes», *La Presse*, 26 janvier 1970.

Anonyme, «Diefenbaker face à la ségrégation des journalistes masculins», *Le Devoir*, 12 février 1970.

Anonyme, «Les femmes sont admises au Cercle des journalistes», *Le Devoir*, 12 mai 1970.

Anonyme, «1970, l'année de la contestation féminine», *Le Devoir*, 22 décembre 1970.

Anonyme, «Les femmes et la justice», *Le Star*, Toronto, 5 mars 1971.

BOUCHARD, Pierre, «À la comparution de la belle Lise Balcer, 7 filles en colère sautent dans le banc des jurés», *Journal de Montréal*, 2 mars 1971.

GUIL, Roger, «Sept femmes en furie se précipitent dans le box des jurés au procès Rose», *Montréal-Matin*, 2 mars 1971.

MARTINEAU, Richard, «Un gars, une fille», *Voir*, du 18 au 24 septembre 1997, p.7.

### **Ouvrages généraux**

COLLECTIF CLIO, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, éd. le jour, 1992, 646p.

LINTEAU et al., *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, tome II, Montréal, Boréal, 1989, 834p.

MANN-TROFIMENKOFF, Susan, *Visions nationales*, Ottawa, éd. Trécarré, 1983, 455p.

### **Ouvrages spécialisés**

#### **Féminisme**

BLOM, Ida, «Feminism and Nationalism in the Early Twentieth Century : a Cross-cultural Perspective», *Journal of Women's History*, vol.7, #4 (winter), p. 82-95.

BURNONVILLE, Francine, *Les femmes sont-elles allées trop loin ?*, Montréal, éd. Le jour, 1992, 269p.

BRETON, Marie-Christine, *Les comités de condition féminine du Parti Québécois*, Thesis (M.A.), UQAM, 1981, 239p.

BRODEUR, Violette et al., *Le mouvement des femmes au Québec, études des groupes montréalais et nationaux*, Montréal, Centre de formation populaire, 1982, 77p.

COUILLARD, Danielle, *Féminisme et nationalisme. Histoire d'une ambiguïté : 1976-1980*, Thesis (M.A.), Université de Montréal, 1987, 119p.

DUMONT, Micheline, «Women of Quebec and the Contemporary Constitutional Issue», dans François-Pierre GINGRAS, *Gender and Politics in Contemporary Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1995, p.153-173.

ECHOLS, Alice, *Daring to be Bad. Radical Feminism in America 1967-1975*, Minneapolis, U. of Minnesota Press, 1989, 416p.

ENLOE, Cynthia, *Bananas, Beaches and Bases. Making Feminist Sense of International Politics*, Berkeley, University of California Press, 1989, 342p.

EVANS, Sara, *Personal Politics. The Roots of Women's Liberation in the Civil Rights Movement and the New Left*, New York, Vintage Books ed., 1979, 274p.

GASTRO, Ginette, *Radioscopie du féminisme américain*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1984, 303p.

GINGRAS, Anne-Marie, *Le mouvement féministe au Québec de 1893 à 1945; ses liens avec le nationalisme canadien-français*, Thesis (M.A.), Université de Montréal, 1981, 141p.

GOVERNEMENT DU QUÉBEC, *Pour les Québécoises, égalité ou indépendance*, Conseil du Statut de la femme, 1978, 335p.

GRAY, Breda et Louise RYAN, *The Politics of Irish Identity and the Interconnections between Feminism, Nationhood and Colonialism*, Communication, Montréal, Congrès mondial des sciences historiques, 1995, 23p.

JEAN, Michèle, «Québécutude ou féminitude», *Les têtes de pioche*, vol.1, #9, février 1977, p.5-7.

JEAN, Michèle, *Québécoises du 20<sup>e</sup> siècle*, Montréal, éd. du jour, 1974, 303p.

LACELLE, Nicole, «Bien folle qui se pense sage», dans M, BARBANCE, *Temps fou*, #3, mai 1995, p.22-24.

LAMOUREUX, Diane, *Fragments et collages, essai sur le féminisme québécois des années 70*, Montréal, remue-ménage, 1986, 168p.

LAMOUREUX, Diane, «Nationalisme et féminisme : impasse ou coïncidences», *Possibles*, vol.8, #1, 1983, p.43-62.

LANCTÔT, Martine, *La genèse et l'évolution du mouvement de libération des femmes à Montréal, 1969-1979*, Thesis (M.A.), UQAM, 1980, 207p.

LAVIGNE, Marie et Yolande PINARD, *Travailleuses et féministes. Les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1983, 430p.

MACKENZIE, Midge, *Shoulder to Shoulder*, England, Penguin Books, 1975, 331p.

MANN-TROFIMENKOFF, Susan, «Les femmes dans l'oeuvre de Groulx», *RHAF*, vol.32, #3, décembre 1978, p.385-399.

O'LEARY, Véronique et Louise TOUPIN, «*Nous sommes le produit d'un contexte*», *Québécoises deboutte ! Une anthologie de textes du FLFQ (1969-1971) et du Centre des femmes (1972-1975)*, Montréal, remue-ménage, 1982, p.21-50.

PICQ, Françoise, *Libération des femmes. Les années-mouvement*, Paris, Seuil, 1993, 380p.

SCOTT, Joan, «Genre : une catégorie utile d'analyse historique», *Le genre de l'histoire*, Paris, Cahiers du Grif, printemps, 1988, p.125-155.

TOUPIN, Louise, «*Est-on d'abord femmes ou d'abord Québécoises ?*», *Communication*, Orford, Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, octobre 1996, 23p.

VICINUS, Martha, «Tactiques des suffragettes anglaises : espace des hommes et corps des femmes», *Stratégies des femmes*, Paris, Tierce, 1984, p.407-423.

## Littérature

ARGUIN, Maurice, *Le roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes du colonialisme et signes de libération*, Montréal, l'Hexagone, 1989, 277p.

DARDIGNA, Anne-Marie, *les Château d'Éros*, Paris, Maspero, 1980, 334p.

KWATERKO, Josef, *Le roman québécois de 1960-1975, idéologie et représentation littéraire*, Montréal, éd. du Préambule, 1989, 268p.

PELLETIER, Jacques, *Le poids de l'histoire. Littérature, idéologies, société du Québec moderne*, Québec, éd. Nuit blanche, 1995, 346p.

SAINT-MARTIN, Lori, *Contre-voix. Essais de critique au féminin*, Québec, éd. Nuit blanche, 1997, 294p.

SMART, Patricia, *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 347p.

SMART, Patricia, *Hubert Aquin, agent double. La dialectique de l'art et du pays dans «Prochain Épisode» et «Trou de mémoire»*, Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, 1973, 138p.

### **Parti Pris**

BÉLANGER, A.-J., *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement: La Relève, la JEC, Cité Libre, Parti Pris*, Montréal, Hurtubise, 1977, 219p.

BOUCHARD-ST-AMANT, Pierrette, «L'idéologie de la revue Parti Pris : le nationalisme socialiste», *Les idéologies au Canada français 1940-1976*, tome I, Québec, PUL, 1981, p.215-355.

GAUVIN, Lise, «Littérature et nationalisme : une question piégée, inévitable», *Possibles*, vol.8, #1, 1983, p.71-84.

MAJOR, Robert, *Parti Pris : idéologie et littérature*, Montréal, Hurtubise, 1979, 341p.

### **Nationalisme**

BALTHAZAR, Louis, *Bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, Hexagone, 1986, 212p.

BALTHAZAR, Louis, «Le dynamisme du nationalisme au Québec», *Standford French review*, #4, 1-2 printemps-été 1980, p.5-18.

CARDIN, Jean-François, *Comprendre Octobre 1970. Le FLQ, la crise et le syndicalisme*, Montréal, éd. Méridien, 1990, 226p.

CARDIN, Jean-François, «Octobre et l'histoire», *Liberté*, vo.32, #5, octobre 1990, p.55-70.

CONSTANTINEAU, Gilles, «Indépendantisme : un mot, trois définitions», *La Presse*, Montréal, Jeudi, 20 avril 1961, p.51.

DENIS, Roch, *Luttes de classes et question nationale au Québec 1948-1968*, Montréal, Presses socialistes internationales, 1979, 601p.

DION, Léon, *Nationalismes et politique au Québec*, Montréal, éd. HMH, 1975, 177p.

DUMONT, Fernand, *La vigile du Québec. Octobre 1970 : l'impasse ?*, Montréal, Hurtubise, 1971, 234p.

FANON, Frantz, *Les Damnés de la terre*, Paris, éd. Maspero, 1970, 242p.

FERRETTI, Andrée et Gaston MIRON, *Les grands textes indépendantistes. Écrits, discours et manifestes québécois 1774-1992*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 497p.

FOURNIER, Louis, *FLQ. Histoire d'un mouvement clandestin*, Montréal, Québec/Amérique, 1982, 509p.

GUINDON, Hubert, «Deux cultures ou essai sur le nationalisme, les classes sociales et les tensions ethniques», *Tradition, modernité et aspiration nationale de la société québécoise*, Montréal, éd. St-Martin, 1990, p.75-98.

GUINDON, Hubert, «Les autres options du mouvement national québécois», *Tradition, modernité et aspiration nationale de la société québécoise*, Montréal, éd. St-Martin, 1990, p.213-223.

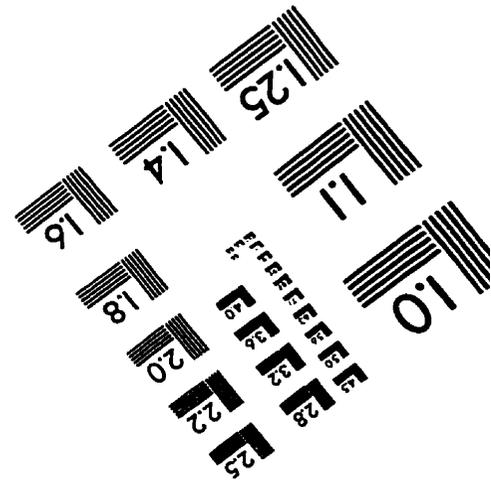
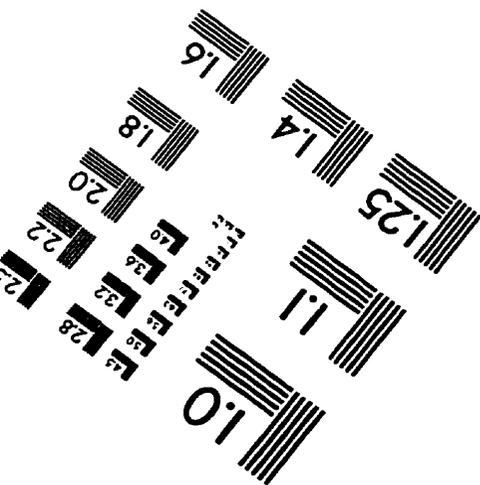
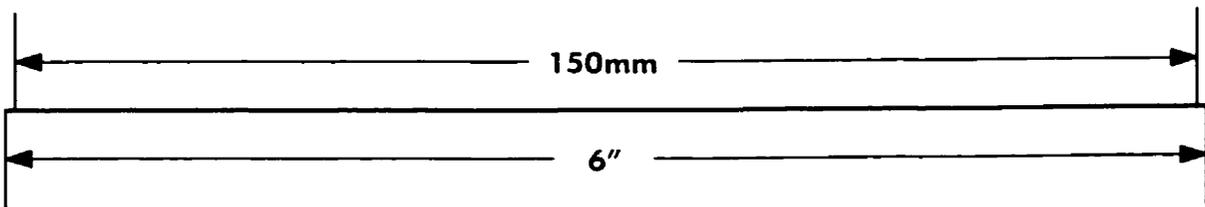
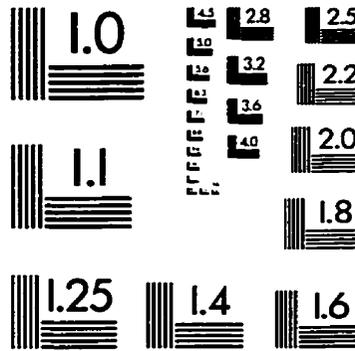
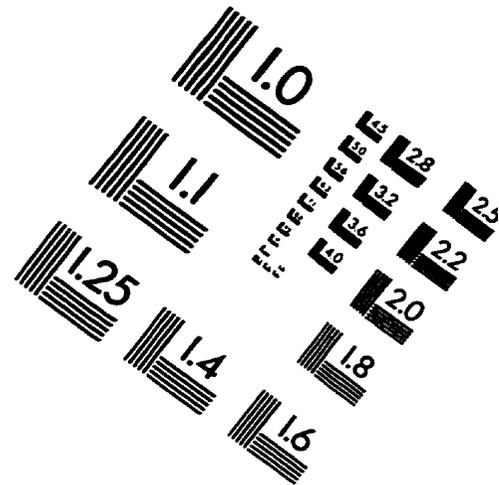
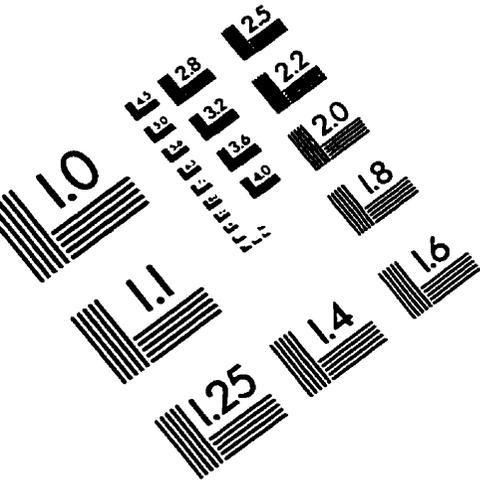
LAURENDEAU, Marc, *Les Québécois violents*, Montréal, Boréal Express, 1974, 240p.

PARKER, Andrew et al., *Nationalisms and Sexualities*, New York, Routledge, 1992, 451p.

RIOUX, Marcel, *La question du Québec*, Montréal, Hexagone, 1987, 273p.

SIMARD, Francis, *Pour en finir avec octobre*, Montréal, Stanké, 1982, 219p.

# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (QA-3)



**APPLIED IMAGE, Inc**  
 1653 East Main Street  
 Rochester, NY 14609 USA  
 Phone: 716/482-0300  
 Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved